

Université de Montréal

Femmes et itinérance
Trajectoires biographiques et expériences de
l'hébergement d'urgence

par Laurence Mondou-Labbé

Département de sociologie, Université de Montréal
Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en Sociologie

Juin 2019

© Laurence Mondou-Labbé, 2019

Résumé

Sujet controversé de la sociologie de la déviance, l'itinérance féminine est le produit d'une hétérogénéité de facteurs, parmi lesquels la toxicomanie, l'alcoolisme, les problèmes de santé mentale, un traumatisme, une perte d'emploi, une perte de logement, un divorce, un décès, de la violence conjugale, etc. forment un amalgame de facteurs pouvant y contribuer (Latimer et coll., 2015). Ces facteurs s'inscrivent dans un ordre structurel et individuel. Du point de vue de l'hébergement, bien souvent, ce phénomène est discuté en fonction de la problématique d'accès aux établissements et au manque d'intimité à l'intérieur de ceux-ci. Ces facteurs auraient un impact sur les perceptions et rapports à soi des femmes l'expérimentant. Ce phénomène recoupe non seulement des problématiques différentes, mais il touche également une population de femmes vulnérables pour lesquelles il faut une aide adaptée à leurs besoins. L'identification à l'itinérance a un impact direct sur les individus, mais le statut de « femme itinérante » semble y ajouter un lot de difficultés supplémentaires. Ensuite, les structures d'aide sociale établies s'additionnent dans le processus menant à la stigmatisation de ces femmes. L'emplacement, la mission d'aide et le manque de savoirs quant à ces services poussent les citoyens à se questionner sur les représentations des usagères des services. Il est donc pertinent de s'interroger quant aux dispositifs d'aide sociale existants (centre de crise, centre d'hébergement, centre de jour, etc.) pouvant encourager une forte discrimination de la population. De ce fait, l'adéquation des facteurs pouvant mener à l'itinérance (structures d'aide sociale, mécanismes de contrôle, etc.), mènent à se questionner quant à leurs impacts directs et indirects sur la population itinérante féminine. La dégradation de l'image de la population, ou l'impression de dangerosité peuvent être des exemples concrets d'impacts. La combinaison de facteurs menant à l'itinérance, additionnée aux impacts de ces derniers, pourrait encourager la stigmatisation de la population. Dans le cadre de ce mémoire de maîtrise, ces sujets seront discutés en deux axes centraux : le statut d'itinérante et les dispositifs d'hébergement pour femmes.

Mots-clés : Itinérance, femmes, centre d'hébergement, rapport à soi, désaffiliation sociale

Abstract

A controversial subject in the Sociology of Deviance, female homelessness is the result of a variety of factors, including substance abuse, alcoholism, mental health problems, trauma, job loss, loss of housing, divorce, death, domestic violence, etc. form an amalgam of contributing factors (Latimer et al., 2015). These factors are part of structural and individual order. From the sheltering point of view, this phenomenon is often discussed according to the problem of access to the facilities and the lack of privacy within them. These factors would have an impact on the perceptions and self-reports of the women experiencing it. This phenomenon not only cuts across different issues, but also affects a vulnerable population of women who need help tailored to their needs. Identification to the homelessness has a direct impact on individuals, but the status of “homeless woman” seems to add a lot of additional difficulties. Second, established social welfare structures add up in the process of stigmatizing these women. The location, the mission of help and the lack of knowledge about these services push the citizens to question the representations of the users of the services. It is therefore relevant to question the existing social assistance systems (crisis center, shelter, day center, etc.) that can encourage a strong discrimination of the population. As a result, the appropriateness of the factors that can lead to homelessness, (welfare structures, control mechanisms etc.) leads to questions about their direct and indirect impacts on the female homeless population. The degradation of the image of the population or the impression of dangerousness can be concrete examples of impacts. The combination of factors leading to homelessness could encourage stigmatization of the population. As part of this masters thesis, these topics will be discussed in two central areas: the status of homeless and women’s accommodation.

Keywords : Homelessness, women, shelter, self-report, social disaffiliation

Table des matières

Liste des tableaux.....	vii
Liste des figures.....	viii
Liste des photographies.....	ix
Liste des abréviations.....	x
Remerciements.....	xi
Introduction générale.....	1
CHAPITRE 1 : Revue de la littérature et état des lieux.....	3
1. D’hier à aujourd’hui : historique de l’itinérance.....	6
1.1. Le 19 ^e siècle : maisons d’industries et asiles de nuit, une nouvelle réponse sociale aux démunis.....	7
1.2. Le 20 ^e siècle : une visibilité forcée, impact de la désinstitutionnalisation.....	9
1.3. Le 21 ^e siècle : des méthodes d’avant, vers un état des lieux actuel.....	13
2. Itinérance féminine.....	15
2.1. Typologie.....	16
2.2. Assimilation du statut d’itinérante : un processus forcé ou assumé ?.....	18
2.3. Implications individuelles et responsabilités.....	21
2.4. Influences structurelles : quand l’impression de perte de contrôle devient réalité.....	21
3. Hébergement, le gîte ou la maison : une description des alternatives transitoires pour les femmes.....	29
3.1. Hébergement pour femmes en situation d’itinérance.....	31
Conclusion du chapitre 1.....	38

CHAPITRE 2 : De l'institution à l'organisme, une élaboration théorique de l'établissement totalitaire d'aujourd'hui.....39

1. Partie 1 : La spirale étourdissante de la précarité.....	41
2. Partie 2 : <i>Asilées</i> ou <i>prisonnières</i> d'une institution communautaire : une possibilité ?.....	46
3. Partie 3 : Les refuges : un ancrage forcé ?.....	55
4. Partie 4 : Conserver le droit à la dignité, un combat quotidien.....	58
Conclusion du chapitre 2.....	60

CHAPITRE 3 : Élaboration de la méthodologie.....63

1. Questionnement de départ.....	65
2. Au-delà du regard scientifique.....	66
3. Intégration au milieu à l'étude et position de la chercheure.....	66
3.1. Position d'intervenante psychosociale.....	67
4. Choix de la méthodologie.....	68
5. Milieu à l'étude.....	69
6. Population.....	72
7. Entretiens semi-directifs — phase 1.....	73
7.1. Recrutement et spécifications.....	74
7.2. Élaboration de la grille d'entretien.....	76
7.3. Déroulement des entretiens — phase 1.....	78
8. Entretiens semi-directifs — phase 2.....	78
8.1. Déroulement des entretiens — phase 2.....	80
9. Ajustements et limites.....	80
Conclusion du chapitre 3.....	82

CHAPITRE 4 : Analyse de l'intérieur, vers un regard d'entre les murs..... 83

1.	Partie 1 : Trajectoire des femmes.....	84
1.1.	Perte de repères.....	85
1.2.	Discrimination et exclusion.....	88
1.3.	Désaffiliation sociale.....	89
1.4.	Isolement.....	91
1.5.	Accumulation de situations et de conséquences malheureuses.....	93
1.6.	Sentiment d'impuissance : un tremplin vers la rue ?.....	94
1.7.	Assimilation du statut d'itinérante : l'imposition d'un statut.....	97
2.	Partie 2 : Impact de l'hébergement et de l'expérience de l'itinérance sur les perceptions de soi des femmes.....	102
2.1.	Le manque de places disponibles, une situation quotidienne.....	103
2.2.	Promiscuité et manque d'intimité dans les ressources : développement de techniques et de comportements.....	104
2.3.	Dépendance à l'hébergement.....	108
2.4.	Protocoles et procédures contraignantes.....	109
2.5.	Renvoi de l'image stigmatisante.....	110
3.	Discussion : repenser l'importance de l'hébergement dans le parcours des femmes.....	113
3.1.	Victimisation.....	113
3.1.1.	Apparence physique et représentation de soi.....	114
3.1.2.	Estime de soi.....	116
3.1.3.	Méfiance.....	117
3.2.	Modification du rapport à soi.....	118
3.3.	Revalorisation de soi.....	120
3.4.	Importance de reconstruire le lien social.....	121
3.5.	Influence de l'hébergement.....	122
3.5.1.	Influence positive de l'hébergement.....	122
3.5.2.	Influence négative de l'hébergement.....	123

3.6. Redonner un espoir de stabilité : nommer l’itinérance des femmes autrement....	126
Conclusion du chapitre 4.....	129
Conclusion générale.....	131
Bibliographie.....	135

Liste des tableaux

Tableau 1 : Typologie de l'itinérance.....	17
Tableau 2 : Classification de l'itinérance.....	20
Tableau 3 : Résumé des données démographiques des participantes.....	76
Tableau 4 : Grille d'entretien — Phase 1.....	77
Tableau 5 : Grille d'entretien — Phase 2.....	79
Tableau 6 : Fiche biographique de Nathalie.....	85
Tableau 7 : Fiche biographique de Guylaine.....	86
Tableau 8 : Fiche biographique de Catherine.....	87
Tableau 9 : Fiche biographique de Roberta.....	90
Tableau 10 : Fiche biographique de Marilou.....	92
Tableau 11 : Données démographiques des séjours des participantes.....	102

Liste des figures

Figure 1 : Récapitulatif des périodes marquantes.....	7
Figure 2 : Tableau récapitulatif de l'élaboration méthodologique.....	65

Liste des photographies

Photographie 1 : Façade extérieure du Pavillon Patricia Mackenzie.....	70
Photographie 2 : Plan du grand dortoir, 2 ^e étage, Pavillon Patricia Mackenzie.....	72
Photographie 3 : Image tirée du grand dortoir, 2 ^e étage, Pavillon Patricia Mackenzie.....	107
Photographie 4 : Image tirée du grand dortoir, 2 ^e étage, Pavillon Patricia Mackenzie.....	107

Liste des abréviations

DPJ. : Direction de la Protection de la Jeunesse

Etc. : Et cætera

FRAPRU : Front d’Action Populaire en Réaménagement Urbain

PMP. : Pavillon Patricia Mackenzie

À Arlène, Michelle et toutes celles qui n'auraient ou ne devraient pas rester dans l'ombre.

Remerciements

Tout d’abord, les remerciements se doivent d’être offerts en priorité aux femmes ayant participé à ce mémoire. Aux femmes ayant pris le temps de discuter et d’offrir généreusement l’histoire de leur vie, leurs secrets, leurs douleurs, et les épreuves auxquelles elles ont dû faire face pendant leur expérience d’itinérance. Merci à vous toutes, merveilleuses personnes qui m’ont aidée quotidiennement à mieux comprendre et à percevoir la beauté dans un phénomène souvent perçu comme sale et épouvantable, j’ai grandi avec vous.

Merci à Florence et Nicole, de m’avoir ouvert les portes des services aux femmes de la Mission Old Brewery pour pouvoir conduire mes entretiens.

Merci à mes ami(e)s, tous ceux et celles qui m’ont entendue parler de mon mémoire, de mes recherches, de mes problèmes et difficultés encourues. De m’avoir tous les jours redonné le goût de continuer à écrire tous ces mots.

Merci à ma famille, mes parents. Pour m’avoir encouragée tout au long de mon parcours scolaire tumultueux et changeant. Merci de m’avoir toujours supportée et remise sur le droit chemin lorsque la confiance et la motivation manquaient à l’appel.

Merci à mon amoureux, pour m’avoir écoutée, m’avoir encouragée et supportée tous les jours dans ce parcours.

Merci à mon directeur, Nicolas Sallée, pour l’accompagnement, l’aide et la direction de ce mémoire de maîtrise.

Enfin, un merci tout spécial à Arielle, pour sa simple présence dans la vie de tous les étudiants du département de sociologie de l’Université de Montréal.

Merci à tous.

Introduction générale

« Le vagabondage, l'errance, l'itinérance, si l'on veut, est le lieu où aboutissent, par mille chemins difficilement assignables à un concept unique, tant les victimes que les auteurs des multiples catastrophes possibles de la vie de la communauté. Voilà un processus multiple et éclaté de désaffiliation qui trace, comme un relief, les contours d'une fragilité sociale, les formes de la difficulté d'être » (Aranguiz et Fecteau, 2000 : 25). La trajectoire menant vers l'itinérance a longtemps été le point focal de la recherche entourant ce phénomène. Nous en convenons que le cheminement est fondamental dans la compréhension de la trajectoire des femmes. Or, dans la recherche ici présentée, les « contours de cette fragilité sociale » seront interrogés en mettant l'accent sur une portion de la trajectoire, souvent mise de côté : le passage par un centre d'hébergement. Obligé ou par choix, ce passage s'inscrit comme un moment clé dans le parcours des femmes vivant ou ayant vécu l'itinérance.

Lors des dernières décennies, il est à noter que peu de recherches se sont centrées sur l'itinérance féminine. Un vent nouveau d'intérêt envers ce phénomène émerge depuis 2015, et ce, suite au dénombrement de la population itinérante visible. Les médias en tous genres offrent un état des lieux alarmant. Le 7 mars dernier, le journal *Le Devoir* (2018) divulgue une lettre ouverte écrite conjointement par deux ressources pour femmes : le Chaînon et le Pavillon Patricia Mackenzie, de la Mission Old Brewery. Cette lettre mentionne notamment le manque de ressources financières attribuées annuellement aux organismes communautaires. Le 10 juin 2018, le quotidien *La Presse* (2018) publie un article concernant le manque de places dans les refuges destinés aux femmes en difficulté. Non seulement les femmes sont forcées de dormir à l'extérieur, mais elles s'exposent à des risques de violence et d'agression élevés. Dans le même article, la répartition des ressources financières entre les refuges pour femmes et les refuges pour hommes marque un déséquilibre important de l'aide psychosociale entre les sexes. L'accent porté actuellement aux ressources traduit l'importance du phénomène.

Notre recherche repose sur une démarche singulière. La position d'intervenante psychosociale à l'intérieur même de la ressource d'hébergement offre un regard inédit, croisant des savoirs

professionnels et académiques pour mettre en lumière l'expérience de femmes ayant vécu une ou plusieurs situations d'itinérance. Nous croyons qu'il y a actuellement un besoin de compréhension plus approfondie. Il importe de s'intéresser à ces femmes invisibles, afin d'interroger leur vécu et leurs besoins non comblés.

Ce mémoire est structuré en quatre chapitres distincts. Le premier, *Revue de la littérature et état des lieux*, fera émerger les connaissances communes du phénomène de l'itinérance féminine. Ce chapitre fera ressortir les concepts et les thèmes importants qui ont marqué le processus de recherche. Le second chapitre, *De l'institution à l'organisme, une élaboration théorique de l'établissement totalitaire d'aujourd'hui*, établira une base théorique pertinente à l'analyse de notre sujet de recherche. Le troisième chapitre, *Élaboration de la méthodologie*, présentera la démarche méthodologique complète utilisée pour l'analyse de ce phénomène. Dans ce chapitre, la singularité de la position de la chercheuse comme intervenante psychosociale sera approfondie et la mise en relation avec les concepts et les thèmes qui marquent notre intérêt. Enfin, le quatrième chapitre, *Analyse de l'intérieur, vers un regard d'entre les murs*, apportera une réflexion critique sur les parcours biographiques des femmes interviewées, en lien à leur passage dans les centres d'hébergement. Ce quatrième chapitre sera divisé en deux parties. La première, *Partie 1 : Trajectoire des femmes*, portera sur l'analyse de la trajectoire des femmes et les difficultés encourues. La seconde, *Partie 2 : Impact de l'hébergement et de l'expérience de l'itinérance sur les perceptions de soi des femmes* établira un lien entre la trajectoire des participantes et l'expérience de l'hébergement d'urgence. Enfin, ce chapitre se terminera par une discussion cernant les points fondamentaux de cette recherche.

Chapitre 1 : Revue de la littérature et état des lieux

« Les personnes au bas de l'échelle sont non seulement souvent perçues comme ne méritant pas d'attention, sauf de l'attention négative, mais on peut aussi les rendre invisibles. »
(Anderson et Snow, 2001 : 16)

Sujet controversé de la sociologie de la déviance, l'itinérance féminine est le produit d'une hétérogénéité de facteurs, parmi lesquels la toxicomanie, l'alcoolisme, les problèmes de santé mentale, un traumatisme, une perte d'emploi, une perte de logement, un divorce, un décès, la violence conjugale, etc., forment un amalgame de facteurs pouvant y contribuer (Latimer et coll., 2015). L'itinérance serait le résultat de différents obstacles systémiques et sociétaux; notamment démontré par un manque de logements sociaux (Gélineau et al., 2015). Ces facteurs s'inscrivent dans un ordre structurel et individuel. Le phénomène de l'itinérance est marqué par un processus de rupture et de désaffiliation sociale ponctuant le parcours de femmes. Parmi ces facteurs, les problèmes financiers et la dépendance aux drogues ou à l'alcool figurent en haut de liste (hommes et femmes confondus) (Conseil du statut de la femme, 2012). Le poids de chacun des facteurs diffère et peut également exercer une influence plus ou moins marquée d'une personne à une autre (Campeau, 2000). Les femmes prédominent lorsqu'il est question de problèmes d'abus dans la consommation de drogue et d'alcool (Laberge et coll., 2000), et elles seraient plus souvent traitées pour des problèmes de santé mentale (Conseil des Montréalaises, 2017 ; Gay Anderson, 1993).

L'itinérance féminine à Montréal ne peut être réduite à un facteur unique (Poirier et coll., 2000). Dans bien des cas, ceux-ci sont combinés. Ces combinaisons conduisent à une hétérogénéité de situations et portent à croire que les femmes itinérantes vivent toutes sortes de problématiques différentes (Racine, 1991). Que l'itinérance soit transitoire, situationnelle, cyclique, de longue ou de courte durée, les besoins exprimés par les femmes qui la vivent diffèrent grandement (Laberge et coll., 2000).

Selon plusieurs études au début du 19^e siècle, l'errance constituait une problématique sociale touchant principalement les hommes. Or, l'itinérance actuelle n'est plus seulement un

phénomène masculin. L'étude classique sur le *hobo*¹ de Nels Anderson (2011) constitue une référence centrale sur le phénomène de l'itinérance de l'époque. Il avance à plusieurs reprises l'idée selon laquelle les hommes sont plus propices à être en situation d'itinérance, que ce soit en tant que vagabonds, travailleurs saisonniers ou *hobos*. Selon cet auteur, « le vagabondage est une affaire d'hommes. Il est très rare de voir des femmes sur la route. Les inconvénients et les risques du vagabondage s'y opposent. Les femmes errent bien de ville en ville, mais les inconvénients leur interdisent de prendre la route et de circuler comme le font les hommes » (Anderson, 2011 : 199). Cette étude réalisée au début du 19^e siècle met en lumière la réalité de l'époque quant à la place des femmes errantes dans l'univers social. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Les femmes sont-elles encore à risque lorsqu'elles se déplacent d'une ville à une autre ?

Pour apporter une première réponse à ces questions, nous pouvons dire que la pauvreté individuelle, tout comme l'errance, n'est pas exclusivement constituée de carences personnelles masculines. Le statut « d'itinérant(e) » associé à la population d'aujourd'hui a très peu à voir avec le vagabondage préindustriel de l'époque (Aranguiz et Fecteau, 1998). Tant sur le plan de leur image corporelle que de leurs actions, les femmes itinérantes actuelles se distinguent considérablement de cette image propre au 19^e siècle (Conseil du statut de la femme, 2012).

¹ Les « hobos » ne recouvre pas l'ensemble des sans-abri, mais bien les travailleurs saisonniers très présents durant le 19^e siècle. Les hobos de ce temps formaient une population fortement stigmatisée et négativement perçues par les citoyens des grandes métropoles. L'implication de cet ouvrage dans la présente recherche se situe dans une description du phénomène de l'itinérance en général et de l'implication incontournable de Nels Anderson dans la compréhension de ce phénomène. Anderson (2011) offre une typologie de l'itinérant de l'époque et de la mobilité des populations errantes. Il est pertinent d'observer les changements populaires à travers le temps et la force de travail genrée bien présente. Les femmes n'avaient pas leur place à l'intérieur de cette population majoritairement (et presque exclusivement) masculine. Les femmes étaient négativement perçues et en grand danger.

Au 19^e siècle, la société féodale ignorait la condition sociale des populations défavorisées. La figure de « l'errant » était comprise comme exclue volontairement de l'environnement social (Aranguiz et Fecteau, 1998). C'est alors que la tolérance sociale entourant le phénomène de la pauvreté a dépassé l'acceptable et les normes de ce qui était compris comme « normal ». Rapidement, une distanciation entre les classes bourgeoises et les classes défavorisées a pu être observée, créant du même coup les ghettos² itinérants (Anderson, 2011). Selon Aranguiz et Fecteau (1998), l'exclusion des populations défavorisées dans ces quartiers apparaissait comme une solution à l'angoisse populaire face à la marginalité des actions quotidiennes de ces individus. L'apparition de nouveaux mécanismes et de dispositifs d'aide sociale³ ont marqué l'époque par une prise en charge de la population autrefois délaissée. Toutefois, bien que des mesures soient prises pour venir en aide aux démunis, la stigmatisation et la discrimination des individus jugés déviants par leurs actes et l'image qu'ils véhiculent semblent se perpétuer d'une « génération » d'itinérant(e)s à l'autre. À travers la conception sociale de ce qu'est « l'itinérance » et le statut qui y est rattaché, les personnes sans abri restent fortement discriminées. Selon Castel (1995), la logique entourant la discrimination et l'exclusion de l'errance affecte une grande tranche de la population.

La population concernée par cette recherche sera uniquement féminine. Stigmatisées par l'étiquette de l'itinérance, ces femmes itinérantes sont d'autant plus affectées par le simple fait d'être des femmes. Par exemple, une femme en situation d'itinérance vit un risque plus élevé que les hommes face aux agressions physiques et sexuelles (Conseil du statut de la femme, 2012). Il est donc pertinent de s'interroger sur la relation entre l'étiquette et le genre. C'est à travers une lecture des écrits d'hier à aujourd'hui qu'une remise en question des instances d'aide sociale actuelles en lien aux problématiques individuelles sera possible.

² Les ghettos, tout comme la « *hobohème* » (concept élaboré par Nels Anderson, 2011), étaient les quartiers dans lesquels les itinérants se regroupaient et prenaient part à leurs activités quotidiennes, sans le regard réprimant des autorités locales et de la population générale.

³ Ce qui est entendu ici par mécanismes et dispositifs d'aide sociale englobent l'implantation d'organismes communautaires et religieux d'aide aux démunis.

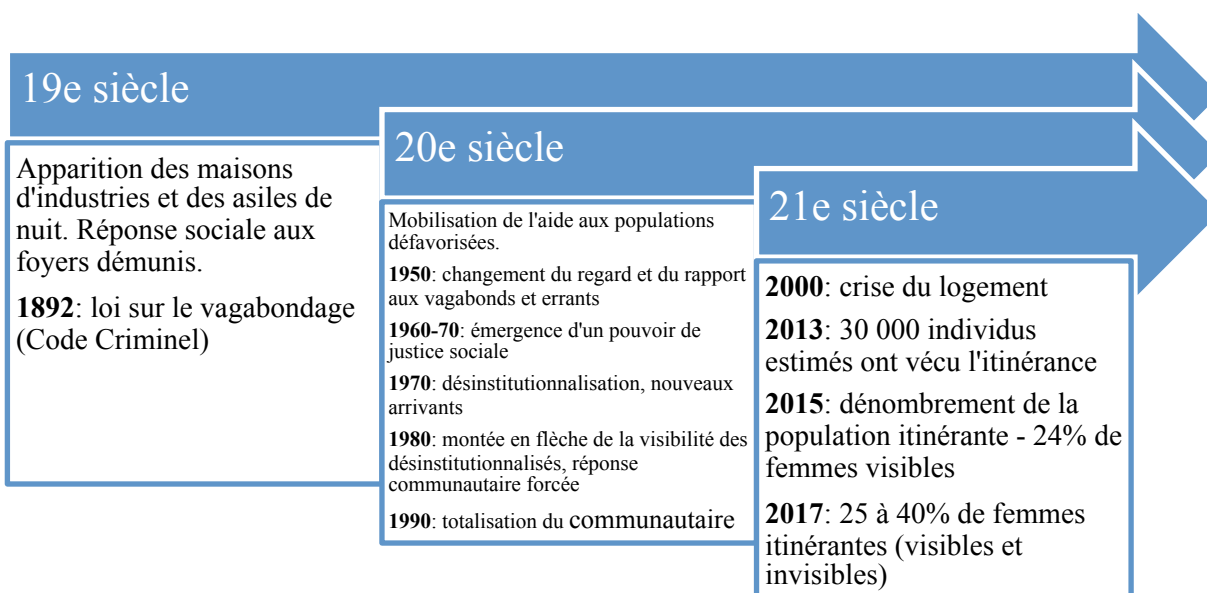
Enfin, ce chapitre sera divisé en trois portions distinctes. Premièrement, un historique de l'évolution du phénomène de l'itinérance depuis le 18^e siècle sera offert en vue d'établir une mise en contexte pertinente à l'observation de trajectoire de femmes ayant expérimenté l'itinérance récemment. Deuxièmement, les aspects importants entourant le phénomène de l'itinérance féminine seront présentés, pour ensuite être mis en lien au passage dans les hébergements d'urgence. Un état des lieux quant à la disponibilité des services offerts aux femmes sera discuté. Enfin, l'interactionnisme symbolique sera explicité en fonction de mieux comprendre la problématique de l'itinérance, et ce en vue de l'analyse des trajectoires des femmes qui ont été interviewées.

1. D'hier à aujourd'hui : historique de l'itinérance

Loin d'être un phénomène nouveau, l'itinérance s'est développée de diverses manières depuis les siècles derniers. Selon plusieurs chercheurs (Anderson, 2001 ; Aranguiz et Fecteau, 1998), la mobilisation pour venir en aide aux populations itinérantes a réellement émergé durant les années 1910. Auparavant, l'aide sociale au vagabondage, aux sans-logis⁴, aux itinérants et au nomadisme n'était que ponctuelle et ne constituait pas une préoccupation réelle pour les métropoles. Ci-dessous, un tableau récapitulatif des périodes marquantes des siècles derniers qui seront discutés dans cette portion du chapitre. D'un siècle à l'autre, il sera question d'établir une ligne du temps concernant l'évolution des idéologies et des méthodes d'approches entourant ce phénomène.

⁴ Ici le terme ne se réfère pas aux itinérants, il est question de « foyers » (exemple : familles, couples) se retrouvant sans logement.

Figure 1 : Récapitulatif des périodes marquantes



1.1. Le 19^e siècle : maisons d'industries et asiles de nuit, une nouvelle réponse sociale aux démunis

Au début des années 1860, l'apparition d'un nouveau modèle de logements sociaux et d'hébergements se présentent comme des options abordables pour les foyers défavorisés. Les premières « maisons d'industries » voient le jour (Aranguiz et Fecteau, 1998). À cette époque, l'État entreprend de répondre au problème des foyers sans-logis⁵ et tentent d'y remédier. L'État prend également conscience de la présence de plusieurs autres types d'individus vivant dans la pauvreté : les itinérants, les vagabonds, les travailleurs saisonniers, et plusieurs autres

⁵ Les « foyers sans-logis » se réfèrent ici aux individus vivant avec un(e) conjoint(e), avec ou sans enfants. Il s'agit ici de faire une distinction entre ceux ayant perdu leurs logis et ceux vivant de l'itinérance. L'appellation « sans-logis » se réfère exclusivement aux individus ayant perdu leur logement récemment, mais n'ayant pas été qualifié « d'itinérants » puisqu'ils seraient considérés en transition, et non pas en période d'itinérance. Il est important de mentionner que les sans-logis se rapprochent de la définition des itinérants « transitoires » ou en situation d'itinérance situationnelle.

(Anderson, 2011). Dès la fin du 19^e siècle, la réponse sociale face au logement des pauvres prend essentiellement deux formes : les « maisons d'industries »⁶ et les « asiles de nuit »⁷ (Simard, 2000). À l'époque, en effet, les postes de police et les prisons (Aranguiz et Fecteau, 2000) faisaient encore office de réponse automatique et d'accueil de fortune pour tous ceux qui se retrouvaient à la rue. Maisons d'industrie et asiles de nuit agissaient dans ce contexte comme alternative de contrôle de ces populations. Nels Anderson (2011) mentionne l'apparition de tels asiles dans lesquels les itinérants peuvent déboursier une somme modique et jouir d'un gîte pour la nuit. Ces endroits sont dénudés de tout confort, les usagers dorment à même le sol et doivent rapidement quitter au matin.

Il s'agit donc d'une prise en charge des inaptes, des enfants, des vieillards et des invalides au travail (Aranguiz et Fecteau, 1998). Bien qu'elle vise l'encadrement des populations défavorisées et l'aide à l'intégration sociale, ces mécanismes proviennent presque exclusivement de préoccupations sociales inspirées de l'institutionnalisation (Simard, 2000). La forte influence de l'institutionnalisation sur les refuges et les asiles de nuit de l'époque soulève des interrogations quant à la capacité d'autonomie des usagers des services. L'inspiration institutionnelle de ces endroits remet en question la dualité « liberté » *versus* « autonomie ». Les préoccupations sociales face à la déviance visible des marginaux ont mené à se référer aux méthodes d'interventions développées à l'intérieur des institutions psychiatriques de l'époque.

Au temps des asiles de nuit, la population errante démontrait une très forte mobilité. Un grand nombre de travailleurs saisonniers se présentait aux portes de ces établissements, avant de repartir le lendemain vers d'autres occasions de travail. La mobilité constante est un aspect

⁶ Les « maisons d'industries » sont des endroits relativement fermés sur eux-mêmes, elles sont similaires au modèle asilaire (hôpitaux psychiatriques) de l'époque et sont fortement reliées à l'institutionnalisation.

⁷ Les « asiles de nuit » ou refuge de nuit répondent aux besoins ponctuels. Ils offrent un toit et de la nourriture à ses usagers. Ce modèle plus actuel offre un éventail de services, et reconnu comme pouvant favoriser le développement et la dépendance de l'itinérance. Ces endroits imposent la promiscuité et n'incitent pas à l'intimité.

fondamental à la compréhension du mode de vie des populations sans domicile fixe. Les ouvriers migrants en constituent un exemple intéressant. Perçus comme dangereux et en quête constante de bien-être monétaire (Anderson, 2011), ils utilisent les hébergements de façon utilitaire et ponctuelle.

L'occupation de l'espace public par les populations itinérantes n'est pas récente. Leur présence dérange par leurs actes et leur apparence. Au Canada, la loi sur le vagabondage a été intégrée au Code criminel en 1892. À l'époque, il s'agissait d'instaurer de nouveaux mécanismes pour « nettoyer les villes » (Aranguiz et Fecteau, 1998 : 89). Les itinérants ont rapidement été perçus comme des « criminels d'habitude »⁸. Leur mode de vie errant a mené leurs actions à être qualifiées de déviantes. À l'époque, on parle d'une volonté de mise à l'écart des populations itinérantes dans le but d'éloigner ces individus des points saillants de la ville, des quartiers chics et des endroits dans lesquels leur présence peut déranger les activités quotidiennes de la population générale.

1.2. Le 20^e siècle : une visibilité forcée, impact de la désinstitutionnalisation

Aranguiz et Fecteau (1998) mentionnent l'établissement de nouveaux dispositifs d'aide sociale face à la précarité de l'errance, vers la fin du 19^e siècle. Ces dispositifs pourraient avoir mené aux instances d'aide sociale connues aujourd'hui. Ces mêmes auteurs nomment également la difficulté à concilier la prise en charge des populations défavorisées, la liberté individuelle, et plus principalement le contrôle social de ces populations stigmatisées. Ce n'est que vers la fin du 19^e siècle que le visage du vagabondage s'éloigne de façon définitive de la figure stéréotypée des 50 dernières années (Aranguiz et Fecteau, 2000), pour faire place à une image beaucoup plus « normalisée » et actuelle. Cet éloignement propose une modification du regard

⁸ L'utilisation des termes : « criminel d'habitude » entre en lien avec les comportements marginaux et socialement répressibles de la population itinérante. Souvent perçus comme étant les auteurs de différents actes dérangeant la quiétude publique, ils peuvent facilement être catégorisés de « criminels d'habitude », uniquement en raison de leur statut.

porté au vagabond, accentuant la culpabilisation du « pauvre valide ». De cette façon, cette culpabilisation souligne les effets de plus en plus visibles de la chronicité de la pauvreté urbaine. Suite à la crise économique des années 1930 et à la Deuxième Guerre mondiale, l'itinérance apparaîtra comme une conséquence de cette chronicité.

Suivant les années 1950 et 1960, une entrée dans l'ère de la providence étatique a enclenché divers changements. Les termes « vagabondage » et « errance » ont fait place à « l'itinérance » (Aranguiz et Fecteau, 2000). C'est à ce moment que le rapport et le regard porté aux populations de travailleurs migrants et saisonniers ont pris un tournant négatif. Auparavant perçue comme force de travail, ces travailleurs sont compris comme invalides, fragiles et de purs vagabonds à la recherche de solutions immédiates pour combler leurs besoins primaires (manger, dormir, se vêtir).

Depuis les années 1960, l'État se porte au secours des populations défavorisées : on parle de l'émergence d'un espoir de justice sociale, d'égalité et de la redistribution des avoirs (St-Amand, 2003), rôle autrefois occupé par les institutions religieuses (Stark, 1994 ; Grenier et coll., 2013), les organismes de charité et les fondations privées (Grenier et coll., 2013). Cette notion d'aide par l'État s'inscrit dans une vision paternaliste propre aux sociétés capitalistes de l'époque. Durant ces années, un contrôle plus ou moins répressif des populations marginalisées est observé. C'est au cours des années 1970 que le phénomène de l'itinérance s'est radicalement transformé. Dès la désinstitutionnalisation⁹ de ces années, le contrôle des marginaux et des malades mentaux s'est accentué. On voit une association automatique de tous les individus déviants et marginaux à cette désinstitutionnalisation. On voit une remontée du besoin d'institutionnalisation des dispositifs d'accueil de ces populations durant le changement rappelant le 19^e siècle.

⁹ « La priorité qui marque le mouvement de désinstitutionnalisation dans les années 1960 est de faire sortir les personnes des hôpitaux psychiatriques. Quelques raisons expliquent cette tendance. On peut en relever au moins quatre: des motifs humanitaires, des motifs thérapeutiques, des motifs économiques et enfin, la croyance des psychiatres en la curabilité de plusieurs types de maladies mentales. » (Dorvil et coll., 1997)

Le changement du regard mentionné précédemment souligne la volonté des individus identifiés « itinérants » de s'éloigner du stéréotype du vagabond et du clochard alcoolique¹⁰. Ce recul s'effectue en vue de faire une place à une plus grande diversité de femmes : jeunes, autochtones, en situation d'itinérance, ou à risque de le devenir (Poirier et coll., 2000). L'introduction de ces nouveaux membres de la population a suscité la création de plusieurs organismes communautaires (Grenier et coll., 2013).

Durant les années 1980, la mise en vigueur de la désinstitutionnalisation¹¹ des malades mentaux et des personnes âgées marque cette époque par une augmentation fulgurante du nombre de personnes se retrouvant à la rue (White, 1994). C'est à cette époque que la réponse communautaire est forcée d'agir face à tous ces individus ayant besoin d'une aide immédiate. L'impact de la désinstitutionnalisation sur la population itinérante résulterait, selon Campeau (2000), d'un manque de symbiose entre le développement de services communautaires adaptés et le rythme accéléré de la désinstitutionnalisation de l'époque. Or, l'un ne vient pas nécessairement avec l'autre. En d'autres mots, la désinstitutionnalisation se constitue comme facteur structurel alors que les individus souffrant de problèmes de santé mentale se constituent comme une variable individuelle (Campeau, 2000). Ainsi, dans certains cas il s'agit d'un facteur de risques et dans l'autre de conditions de vie. L'institutionnalisation du communautaire s'inscrit comme une réponse globale à la désinstitutionnalisation ; bien que les désinstitutionnalisés ne constituent pas nécessairement la majorité des individus contenus dans la population itinérante.

¹⁰ Le « clochard alcoolique » est une conception avancée par Nels Anderson (2011) dans son ouvrage classique sur le *hobo*. Autrefois, l'image de l'itinérance se rattachait à ce stéréotype de l'homme alcoolique à l'apparence sale et repoussante déambulant dans les rues, bière à la main. L'imaginaire du clochard fortifie la stigmatisation de la population itinérante, hommes et femmes confondus.

¹¹ La désinstitutionnalisation de la maladie mentale s'est effectuée en deux portions. La première entre les années 1962 et 1970. Elle est le résultat de la réforme Bédard du système psychiatrique traditionnel. La seconde s'est déroulée entre les années 1970 et 1988 et est celle qui marque notre intérêt. Cette deuxième vague de désinstitutionnalisation se réfère à la réforme globale des services de santé et des services sociaux de ces années (Dorvil et coll., 1997).

Le secteur communautaire se retrouve avec un grand nombre de nouveaux arrivants : les désinstitutionnalisés (White, 1994). Bien que l'ouverture des portes des institutions ait pu viser une diminution du contrôle des malades mentaux, ce mandat étatique s'est progressivement transféré aux organismes communautaires. Ceux-ci, comme incarnation d'une réponse flexible et efficace encouragent la réintégration sociale et d'un système palliatif d'aide aux exclus. Toutefois, ce relais d'aide n'est pas sans répercussions pour l'univers du communautaire, ainsi que pour ses usagers réguliers et ses nouveaux arrivants. L'institution ayant délaissé son titre de « refuge » pour les vagabonds et les errants de la ville, elle passe le flambeau aux organismes communautaires dans l'espoir d'une réinsertion sociale pour ces individus (Aranguiz et Fecteau, 2000). Ce regard venant des instances étatiques, à travers les organismes communautaires, laisse transparaître une dynamique externe de contrôle des populations marginalisées (Fontan, 2000). En d'autres mots, le transfert de l'institution vers le communautaire encourage un contrôle voilé. L'itinérance est modulée en fonction de ce que le système veut qu'elle soit et devienne.

Institutionnaliser le communautaire : témoignage d'un contrôle d'entre les murs

Selon Stark (1994), la domination sociale extérieure est reproduite à l'intérieur des centres d'hébergement. Les activités intérieures sont gouvernées par des protocoles stricts et contraignants rappelant les institutions totales. Non seulement ce contrôle est reproduit à l'intérieur, mais il peut conserver également une certaine force suivant la période d'hébergement. S'il s'agit d'une intégration individuelle d'une routine ou de façons de faire, il s'agit aussi d'une façon de conserver un certain contrôle sur les populations déviantes (Gounis, 1992). De cette façon l'étiquette déviante risque d'être conservée même après le passage dans l'établissement d'urgence.

Il s'agit de contrôler « ce qui dérange » à l'extérieur et d'éviter que les citoyens des métropoles soient incommodés par la présence des itinérants dans l'espace social lorsqu'ils quittent l'hébergement (Aranguiz et Fecteau, 1998). Ce contrôle peut influencer sur l'impression de perte de pouvoir sur sa propre vie : les femmes itinérantes ressentent un fort sentiment d'impuissance face à la vie sociale lorsqu'elles prennent conscience qu'elles sont ce facteur dérangeant. Dans certains cas, cette impuissance se répercute sur plusieurs facettes de leur vie.

Que ce soit en fonction de leurs possibilités d'obtenir un logement ou de celui de se trouver un endroit pour dormir le soir, les initiatives paraissent insuffisantes.

Suite à cela, les ressources communautaires en itinérance se sont retrouvées avec un mandat plus important qu'un simple gîte¹². Cette adaptation forcée pour les ressources communautaires a notamment eu pour effet d'accroître le recours aux protocoles et aux codes de vie actuels. Les services communautaires ont établi des protocoles afin de répondre à un plus grand nombre d'individus. Or, bien que le suivi de ceux-ci soit indispensable au bon déroulement des opérations de l'organisme, ce type de réglementation peut avoir des répercussions importantes sur les usagères. Par exemple, le phénomène d'*acculturation* (Goffman, 1968) : ce phénomène est caractérisé par l'habitation au quotidien intérieur de l'institution. L'imposition de la structure de fonctionnement de l'organisme peut mener les usagères à l'intégration et à l'adoption complètes de cet horaire quotidien. Les services offerts à l'intérieur des ressources d'urgence pour femmes sont conformes et ont été établis en fonction de ses usagères. Toutefois, il n'est pas rare de rencontrer des femmes ayant des besoins particuliers (Rapport annuel, Mission Old Brewery, 2015-2016), ce qui peut entrer en conflit avec les structures d'intervention préétablies.

1.3. Le 21^e siècle : des méthodes d'avant, vers un état des lieux actuels

En date du 24 mars 2015, un groupe de chercheurs s'est affairé au dénombrement de la population itinérante montréalaise. À cette date, ils ont estimé qu'environ 3016 personnes étaient en situation d'itinérance visible dans la métropole¹³ (Latimer et coll., 2015). Selon ces chercheurs, près du quart (24 %) des personnes identifiées étaient des femmes. À titre comparatif, le dénombrement effectué près de vingt ans plus tôt, à Montréal, avançait que 22,8 % de la population était constituée de femmes (Laberge et coll., 2000). Ce qui démontre

¹² Le gîte représente l'emplacement où le lieu dans lequel un individu dort pendant un certain nombre de temps. Dans notre situation, le gîte se réfère au refuge traditionnel d'autrefois.

¹³ Les individus vivant de l'itinérance cachée n'ont donc pas été recensés.

une augmentation de près de 2 points en vingt ans. L'accroissement de la population féminine constitue l'une des augmentations les plus significatives des dernières années, puisque cela signifie une augmentation de la visibilité des femmes dans les espaces publics (Conseil du statut de la femme, 2012 ; Laberge et coll., 2000). Ce pourcentage varie selon le lieu (intérieur ou extérieur) et le quartier dans lequel elles ont été recensées. En s'appuyant sur plusieurs études canadiennes et québécoises, Bellot et Rivard (2017) soulignent que 25 à 40 % de la population itinérante actuelle (visible et cachée combinées) serait formée de femmes. En 2005, selon le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM), le nombre de personnes itinérantes à Montréal était estimé à 30 000 individus (Grenier et coll., 2013).

Une limite majeure du dénombrement doit être nommée : le dénombrement ne comptabilise pas les individus en situation d'itinérance momentanée ou situationnelle (souvent nommée « itinérance cachée »)¹⁴, qui séjournent, par exemple, chez un membre de la famille ou chez des amis (Conseil des Montréalaises, 2017). Cette population reste difficile à dénombrer, due à sa mobilité constante, ce qui rend les données forcément approximatives. La difficulté à comptabiliser les femmes à risque de vivre une situation d'itinérance, celles hébergées chez des amis ou dans des situations de précarité extrême sont systématiquement discriminées.

Aujourd'hui, la société carbure au rangement, à la catégorisation et à l'apposition d'étiquettes en vue de pouvoir mieux classer les membres de la société. C'est par le placement de chaque individu dans l'espace dans lequel il doit être que les autorités espèrent se débarrasser des itinérants, qui eux, ne semblent pas avoir de place attitrée. En d'autres termes, « [...] chaque chose à sa place, chaque travailleur à son poste, chaque institution dans sa mission spécifique, chaque citoyen dans sa "casa" le soir venu. Prévoyance, réglementation, gestion des risques. » (Poirier et coll., 2000 : 11). Le problème est que les itinérants ne se laissent pas catégoriser et « placer » de la sorte. Ils occupent un rôle plutôt passif des espaces et déambulent dans les rues comme bon leur semble. Leur présence dérange les activités structurées et calculées de la population normale. Dans une société axée sur la performance et la rapidité d'action, la

¹⁴ Voir tableau « Typologie de l'itinérance » à la page 13.

présence de ces individus passifs met en lumière sa différence face au moule social. Suite à l'industrialisation, les citoyens se sont vu assigner à certains rôles normatifs : être domicilié, et participer à la vie économique, supportant ainsi la norme selon laquelle ils doivent travailler et avoir un toit (Poirier, 2000). De cette façon, les individus se doivent d'être socialement « fonctionnels », pour qu'ensuite la société puisse pourvoir aux carences normatives des malades mentaux et des sans-abri. Bien que la population et l'utilisation des ressources qu'elles en font ont fortement changé, les occupants de ces établissements restent tout de même stigmatisés et perçus comme des étrangers par les populations des grandes villes. Il est intéressant de voir que le statut déviant de cette population a traversé les époques, et ce, même si l'on dénote de grands changements dans la population itinérante actuelle.

2. Itinérance féminine

De plus en plus discutée dans les médias de tout genre, la complexité de l'itinérance féminine reste prisonnière entre sa faible visibilité, sa diversité (FRAPRU, 2015) et sa comparaison continuelle aux hommes. La plupart des recherches conduites durant les trente dernières années ne font que remettre les mêmes enjeux en question et se concentrent sur des sujets similaires : les femmes avec des enfants ou les femmes en relation avec des hommes (Gay Anderson, 1993). Effectivement, l'impression de la faible proportion de femmes en situation d'itinérance suppose que ce phénomène doit être nécessairement associé à un second phénomène plus important. Par exemple : avoir des enfants à sa charge pour une femme seule, avoir un emploi instable ou à temps partiel, vivre une relation émotionnellement difficile avec autrui, etc. Toutefois, cela ne justifie pas que l'itinérance des femmes reçoivent moins d'attention. Dans la plupart des cas, elle ne figure pas comme sujet principal, mais toujours, en relation avec un autre sujet. Malgré la multitude de documentations sur l'itinérance en général, les travaux conduits spécifiquement sur la problématique féminine sont peu nombreux (Racine, 1991). Un mouvement engageant des discours et des études concernant les femmes, émerge depuis quelques années sans encore une fois en faire une problématique principale. Il est grand temps de prendre en considération ce phénomène, et ce dans son entièreté. Bien que

l'itinérance soit expliquée comme étant une combinaison de causes individuelles et structurelles, le débat concernant la réelle cause plane toujours.

Plusieurs chercheurs s'entendent pour dire que les femmes sont plus propices à vivre des inégalités et sont plus durement touchées par l'itinérance (Campeau, 2000 ; Conseil du statut de la femme, 2012 ; Gay Anderson, 1993 ; Racine 1991, 1993). La violence (physique et psychologique) et la perte de logement sont souvent citées comme étant les causes les plus importantes de l'itinérance féminine (Latimer et coll., 2015). Selon Poirier et ses collègues (2000), il s'agit de prendre le risque de décomposer le phénomène de l'itinérance féminine en fonction de la diversité des situations. Cette décomposition se doit d'être prise avec une certaine réserve. Les circonstances sociales, ainsi que l'individualité de chacune, doivent être considérées dans l'équation, en plus de l'individualité de chacune. Par conséquent, plusieurs interrogations émergent quant aux impacts de la structure genrée présente à l'intérieur de l'univers social. Des exemples de cela pourraient être le marché du travail ou la sphère domestique. Face à cette structure sociale genrée, les femmes seraient plus propices à être marginalisées en fonction de certains facteurs lorsqu'elles ne correspondent pas aux modèles normatifs sociaux (Conseil du statut de la femme, 2012).

2.1. Typologie

Bien qu'il existe plusieurs conceptions et définitions de l'itinérance, les études récentes sur le sujet défendent l'idée qu'il existerait deux types d'itinérance : l'itinérance visible et l'itinérance cachée. Cette typologie est brièvement décrite dans le tableau ci-dessous.

Tableau 1 : Typologie de l'itinérance

Typologie de l'itinérance	
Itinérance visible	Itinérance cachée
Inclus les femmes ayant recours aux services et ressources d'urgence, aux foyers d'accueil.	Se réfère aux femmes qui ne sont pas présentes dans les rues.
Inclus les femmes présentes dans des endroits inadéquats (parcs, fossés, entrées de porte, édifices désaffectés, etc.	Inclus les femmes hébergées dans des endroits inadéquats et qui n'ont pas d'autres endroits où se réfugier.
Souvent perçue comme la seule version de l'itinérance, puisqu'il s'agit du type le plus facilement identifiable.	Inclus les femmes exposées quotidiennement à de la violence (physique, psychologique, sexuelle).
	Type d'itinérance associé à la prostitution et au <i>couchsurfing</i> .

Dans ce tableau, il est possible d'observer les distinctions fondamentales entre les deux types d'itinérance. En ce qui concerne l'itinérance visible, en 2014, l'Observatoire canadien sur l'itinérance a recensé 235 000 Canadiens fréquentant les refuges et vivant dans les rues. À l'inverse, cette même recherche mentionnait qu'un Canadien sur dix avait déjà vécu de l'itinérance cachée (Bellot et Rivard, 2017). En 2015, le recensement de la population itinérante à Montréal a dénombré 3016 individus en situation d'itinérance visible (Latimer et coll., 2015). Ces chercheurs n'arrivaient toutefois pas à dénombrer la proportion d'individus en situation d'itinérance cachée. À la vue de ces difficultés de dénombrement, certains auteurs proposent un ratio de trois femmes vivant de l'itinérance cachée, pour une personne vivant de l'itinérance visible (Gélineau et al., 2015).

Il est également mentionné que l'itinérance cachée recoupe « les femmes hébergées dans des endroits inadéquats et qui n'ont pas d'autres endroits où se réfugier », ce qui signifie que les femmes dans cette situation sont hébergées chez des amis, des collègues, dans un endroit insalubre ou dans des hôtels. Le *couchsurfing* est une pratique d'hébergement temporaire et gratuit (Conseil des Montréalaises, 2017). Cette pratique est fortement utilisée par les individus vivant de l'itinérance cachée. Il s'agit de se déplacer d'un endroit à un autre en demandant aux gens s'ils peuvent dormir sur le canapé ou sur un lit de camp à l'intérieur. Le Conseil des Montréalaises (2017) souligne qu'une femme sans-abri n'est pas nécessairement

une femme « dans la rue », ce qui illustre bien ce type d'itinérance. La façon dont les femmes occupent l'espace traduit bien les rapports sociaux de genre. Elles essaient le plus possible de passer inaperçues, donnant ainsi l'impression que l'itinérance féminine est moins importante qu'elle ne l'est réellement (Conseil des Montréalaises, 2017 ; Conseil du statut de la femme, 2012).

2.2. Assimilation du statut d'itinérante : un processus forcé ou assumé ?

Une question fondamentale s'impose. Où commence l'itinérance ? À quel moment le statut d'itinérant s'impose-t-il ? Selon Fontan (2000), cette question doit être interrogée. À quel moment une femme est réellement itinérante ? Par exemple, lorsqu'il est question d'itinérance cachée, la femme peut se retrouver à être hébergée par un membre de la famille, un(e) ami(e), ou un(e) collègue. Est-il alors réellement question d'itinérance ? Une femme hébergée temporairement chez une connaissance ne sera pas nécessairement considérée comme une itinérante d'emblée. Il est important de remettre en perspective ce statut et la façon dont il s'impose aux femmes lorsqu'elles doivent se tourner vers les ressources d'urgence. « Sur ce point, l'itinérance appartient à cette catégorie de notions, telles celles de l'intégration, d'exclusion sociale, de progrès, d'action collective, dont il est très difficile de préciser de façon absolue, sinon relative, la nature des contours. » (Fontan, 2000 : 36)

Le Conseil du statut de la femme (2012) définit trois grands types d'itinérance : l'itinérance situationnelle (transitoire), l'itinérance cyclique, et l'itinérance chronique. L'itinérance situationnelle (transitoire) fait référence aux femmes en situation d'itinérance pour la première ou deuxième fois. Ces femmes sont les moins visibles puisqu'elles réussissent souvent à se reloger rapidement, et dans la plupart des cas elles sont hébergées chez de la famille ou des amis durant cette période. Il s'agit du type d'itinérance le plus répandu. L'itinérance cyclique, quant à elle, se réfère aux femmes qui effectuent un va-et-vient entre le logement et la rue. Prises dans cette situation répétitive, elles se retrouvent en situation de sans-abrisme à plusieurs reprises. Enfin, l'itinérance chronique est le type dont la visibilité est la plus élevée, et se réfère aux femmes n'ayant pas eu un logement stable depuis longtemps, ou celles qui

sont incapables de maintenir un logement sur une longue période de temps. Ce dernier type est le plus proche du stéréotype du clochard alcoolique, souvent rattaché à l'itinérance. Ces femmes sont les plus visibles à l'extérieur (sans qu'elles soient pour autant les plus nombreuses). L'invisibilité de l'itinérance féminine a longtemps été d'actualité, comme étant un phénomène difficilement dénombrable et incompris puisqu'elles ne semblaient ne pas occuper l'espace public¹⁵. Selon Bellot et Rivard (2017), l'itinérance des femmes se trouve à la marge des connaissances concernant la population itinérante en général, puisqu'elles s'écartent de la norme domiciliaire et que les savoirs concernant les hommes ne s'appliquent pas nécessairement à celles-ci. Le tableau suivant offre un résumé de la classification de l'itinérance.

¹⁵ Selon certains chercheurs, les femmes occupaient principalement les centres d'hébergement — centre venant en aide aux femmes victimes de violence conjugale, centre de crise, etc. — suivant des protocoles de confidentialité stricte, ce qui augmentait le niveau de difficulté dans leur dénombrement.

Tableau 2 : Classification de l'itinérance

Classification de l'itinérance			
	Situationnelle	Cyclique	Chronique
Nombre de situations d'itinérance	1e ou 2e situation d'itinérance	Va-et-vient entre le logement et la rue	Plus de 3 périodes d'itinérance, sur une longue période de temps
Visibilité	Moindre	Moyenne	Visible
Hébergement	Amis, collègues, familles	Connaissances et ressources	Ressources d'hébergement
Relocalisation	Élevée	Moyenne	Moindre
Proportion de la population	La plus répandue	Moyenne	Moindre

Peu importe le type, il s'agit d'une condition de vie qui se manifeste rarement subitement (Laberge et coll., 2000 ; Poirier et coll., 2000) et recoupe un amalgame de problématiques, au travers duquel le parcours des femmes est ponctué d'évènements malheureux. Cette condition de vie s'accompagne d'un processus de dégradation des représentations de soi menant les femmes vers une précarité quotidienne et une vulnérabilité individuelle importante. Selon Poirier et ses collègues (2000), l'itinérance féminine est « [...] faite d'extrême pauvreté, d'instabilité domiciliaire, de comportements en marge des normes sociales, de désaffiliation et d'isolement social » (p. 10). La pauvreté dont il est question n'est pas « relative », mais bien « totale » et peut durer longtemps. De plus, les femmes itinérantes peuvent passer d'un type à un autre. Par exemple, elles peuvent se retrouver en situation d'itinérance transitoire et avoir de la difficulté à prendre le dessus sur leur situation, ce qui peut les mener à une forme d'itinérance cyclique, cumulant les logements médiocres et les situations abusives. Toutefois, cela n'est pas le cas de toutes les femmes itinérantes et cette idée ne peut être généralisée à

tous les membres de la population. L'important est de garder en tête que ces situations sont situées dans le temps, dans l'environnement et selon les influences politiques de l'univers social à l'intérieur desquels elles évoluent.

2.3. Implications individuelles et responsabilités

Dans cette portion du chapitre, il sera question de mettre en lumière les implications individuelles face à la responsabilité de la situation d'itinérance. Certaines tendances récentes bousculent le découpage entre le poids de la responsabilité individuelle et la capacité de chacun à *changer les choses* face à l'univers social. De nouvelles analyses néoconservatrices portant sur la pauvreté nient l'accès systématique aux ressources d'aide, par exemple l'aide sociale, comme étant un droit individuel et mettent l'accent sur la responsabilité de chacun par rapport à sa situation (Laberge et coll., 2000). De la sorte, des individus souffrant, par exemple, de dépression majeure seraient en totalité responsables de leur situation. Ils seraient à la fois les causes et les éventuelles solutions.

Perceptions individuelles et représentations de soi

La structure sociale genrée des sociétés d'aujourd'hui encourage les femmes à se conformer aux idéaux et à l'image « adéquate » de la femme. Épuisées d'essayer de se conformer au « moule » social normatif et en vue de conserver leur place à l'intérieur de la population générale, les femmes itinérantes sont « au bout du rouleau ». Martuccelli (2004) met en relation la domination sociale que subissent les populations défavorisées et l'injonction constante à la performance et à la réussite à laquelle elles sont soumises. Cette injonction assaille l'individu de pression et pousse à l'épuisement individuel.

Dans le cas des femmes itinérantes, elles sont épuisées par la recherche quotidienne pour combler leurs besoins de base (manger, dormir, se vêtir, et être en sécurité). En ce sens, en vue de conserver un statut conforme aux normes genrées dominantes, la conservation d'une image adéquate et socialement acceptable ajoute un poids supplémentaire. Est-il alors question d'une (ré) identification nécessaire ? Adoptent-elles l'identité itinérante d'emblée ou sont-elles en

conflit avec cette dernière ? (Lecompte et coll., 2010). Ces femmes se retrouvent ainsi prises entre deux représentations : celle du passé et la nouvelle. Les normes sociales poussent ces femmes à redoubler d'efforts lorsqu'elles sont à l'extérieur, dans l'espace public. Elles tenteront le plus longtemps possible de cacher leur situation pour éviter la vulnérabilité, la victimisation et le jugement social lié à la grande précarité du statut d'itinérante (Conseil du statut de la femme, 2012). En quelque sorte, certaines femmes désireront conserver une image socialement acceptable d'elles-mêmes pour préserver une représentation et une estime de soi positive (Bellot et Rivard, 2017). Un exemple inconscient de ce fort désir est pour certaines femmes de ne pas se *considérer* comme itinérante (Conseil des Montréalaises, 2017). Il s'agit donc d'une constante négociation entre les représentations du soi (Bellot, 2000). En raison de représentations négatives du soi, l'important est de mieux saisir cette confrontation perpétuelle entre les enjeux identitaires et les représentations de ce que ces femmes devraient et voudraient être.

Apparence physique

L'apparence physique des femmes itinérantes peut servir d'indicateur quant aux représentations qu'elles ont d'elles-mêmes. Si elles ne réussissent pas à répondre aux normes sociales, elles risquent de voir leurs inhabilités et insuffisances face au « moule » social, mis en évidence. Par exemple, lorsque mises face au vide de relations interpersonnelles saines (Simard, 2000), certaines femmes auront recours à des techniques du paraître ou de manipulation de l'image pour contrer cette vulnérabilité (Anderson et Snow, 2001) et offrir une image d'elles qui se veut saine. Ce risque motive un grand nombre de femmes à moduler leur image de façon favorable à la conservation de leur place dans l'univers social. Anderson et Snow (2001) soulignent que les acteurs sociaux sont créatifs et peuvent faire preuve d'indépendance face à cette image formatée par le moule social. Ce processus de modulation peut mener certaines femmes vers une crise identitaire et une diminution importante de l'estime de soi. L'identification graduelle à la population itinérante peut avoir des effets négatifs sur l'estime de soi (Bellot et Rivard, 2017). L'image renvoyée à autrui peut être synonyme d'un renoncement à sa vie, à son corps et à l'image que les autres se font de la personne. Ce processus peut aussi être vécu par les hommes itinérants, mais dans bien des cas, il semble que les effets soient plus destructeurs chez les femmes.

Estime de soi

L'estime de soi des femmes itinérantes peut être affectée par l'impression de ne plus faire partie de l'univers social ou d'être rejetée de la population générale. On peut observer une baisse des attentes personnelles et de l'estime de soi des femmes, lorsqu'elles prennent conscience de la situation dans laquelle elles se trouvent. Les représentations de soi négatives peuvent découler d'une crise identitaire et ainsi remettre en question le soi. Par exemple, la prise de conscience des nouvelles itinérantes face à leur situation peut être un moment difficile et peut enclencher tout un processus de remise en question identitaire. En revanche, les itinérantes aguerries ont tendance à avoir des représentations plus négatives de soi vu la récurrence de leur situation (Lecompte et coll., 2010).

Remise en question de sa situation

Suivant cette « crise » identitaire et le manque de représentations adéquates du soi, les femmes itinérantes en viennent à remettre en question leur réelle appartenance sociale. N'étant plus capables de s'identifier à la population initiale ni à la population d'accueil, elles peuvent éventuellement s'isoler des deux populations pour mieux assimiler leur situation. Plusieurs recherches mentionnent l'influence de la vie à la rue sur le processus de mise à l'épreuve de la représentation de soi (Lecompte et coll., 2010). Quelques auteurs soutiennent que cette mise à l'épreuve fait partie de la transition vers l'éventuelle adoption du statut d'itinérante. Ce processus mènerait les femmes vers une modulation du comportement en fonction du nouveau statut et des nouvelles représentations individuelles. Dans bien des cas, elles essaieront de s'en distancer le plus longtemps possible pour éviter la discrimination. Toutefois, cette discrimination n'est pas automatiquement une question de statut social ; elle joue également un rôle dans la reproduction des inégalités vécues par ces femmes (Anderson et Snow, 2001). De ce point de vue, la discrimination est en partie constitutive des inégalités sociales.

Selon Lecompte et ses collaborateurs (2010), bien que ces femmes soient réticentes face au mode de vie rattaché à l'itinérance, elles s'y adaptent et l'intègrent graduellement comme « identité abstraite », jusqu'à l'identification complète. Il s'agit d'une transition d'une identification sociale à une autre. L'assimilation de l'identité « abstraite » se comprend par la notion d'évaluation « en miroir » d'Anderson et Snow (2001). Selon cette conception, les

représentations de soi face à l'identité abstraite sont assimilées comme une structure mentale interne qui reflèterait la structure sociale externe (comme un effet miroir). L'identité abstraite ne serait pas une manifestation directe de la structure mentale interne de la femme elle-même ; de là le facteur « abstrait » de cette identification. Selon ces auteurs, le soi n'est pas une « éponge passive qui absorbe de l'information provenant de son environnement » (Anderson et Snow, 2001 : 19), mais bien un agent actif. L'individu peut accepter ou rejeter divers facteurs présents dans l'environnement. Si certains ne sont pas compatibles avec ses propres structures, l'individu peut adopter une position « intermédiaire » ou transitoire face à l'identité abstraite. En ce sens, les femmes nouvellement itinérantes se retrouvent face à un conflit identitaire important, duquel elles ne voient pas d'autres issues que celles de l'identification abstraite à un concept, qu'elles n'intègrent pas totalement. Parmi les options qui s'offrent à elles, l'isolation par la désaffiliation sociale est souvent, malgré elles, la trajectoire choisie.

2.4. Influences structurelles : quand l'impression de perte de contrôle devient réalité

Dans cette portion du chapitre, différents facteurs structuraux seront présentés, en vue de mieux comprendre l'expérience des femmes ayant vécu une ou plusieurs situations d'itinérance. En survolant ces différents thèmes, il sera possible de mieux comprendre comment ces facteurs peuvent s'additionner et mener, ou non, plus rapidement vers la situation d'itinérance. Parmi ceux-ci, la désaffiliation sociale, l'isolement, la discrimination et l'exclusion seront présentées comme les facteurs les plus importants.

Désaffiliation sociale

Loin d'être une aventure, non seulement l'itinérance féminine est un enfermement et un isolement face à l'univers social, mais également face au modèle normatif de la femme (Simard, 2000). Un fort sentiment d'impuissance est ressenti par cette population devant ce modèle, auquel elles ne s'identifient plus (Laberge et coll., 2000). Martuccelli (2004) soulève la métaphore d'un labyrinthe de verre à l'intérieur duquel l'individu perd ses repères. Cette métaphore peut aisément s'appliquer à la problématique de l'itinérance féminine par la perte

de repères identitaires et de relations interpersonnelles. Elles voient les bornes de ces repères s'estomper ; celles qui autrefois les maintenaient dans l'univers social comme citoyennes à part entière. Elles se retrouvent face à un environnement auquel elles ne reconnaissent plus les délimitations (population générale). En plus d'être malgré elles identifiées à une population marginalisée à laquelle elles ne s'identifient pas elles-mêmes (itinérantes), elles sont écartées de la population citoyenne générale et forcées d'accepter leur « nouveau » statut d'itinérante.

L'entrée dans la situation d'itinérance présume une perte de repères identitaires soulevant une fragilisation et une forte angoisse personnelle (Conseil du statut de la femme, 2012 ; Simard, 2000). Elle sous-entend une reconfiguration de l'histoire de vie, dans le but de retrouver les repères perdus et faire preuve d'autoréflexivité face à la nouvelle situation. Il faut comprendre que les parcours de vie ne s'organisent pas sous forme linéaire. Ils sont un enchevêtrement d'essais et d'erreurs dans le but de retrouver une certaine forme d'autonomie personnelle (Laberge et coll., 2000). L'entretien d'un cercle social et de relations interpersonnelles constitue des ressources essentielles en vue de retrouver cette autonomie et établir des objectifs futurs. De ce point de vue, l'errance recouvre un besoin significatif de socialisation et d'ancrage social profond. Les projets de vie auront une influence considérable sur les événements qui se produiront. Les inflexions biographiques des femmes viendront reconfigurer cette « histoire de vie » qui est propre à chacune. Selon Castel (1995), la trajectoire des désaffiliés est parsemée d'une série de décrochages et d'événements ébranlant l'équilibre stable ou instable de l'individu. La désaffiliation sociale dont il est question marque un tournant important dans le quotidien de ces femmes lorsqu'elles se retrouvent face au vide identitaire et social qu'est l'errance. L'équilibre individuel ébranlé par la désaffiliation sociale s'exprime par une crise importante du lien social (Simard, 2000).

Enfin, une liaison subtile s'installe entre la (re)construction du cercle relationnel et la visibilité de l'itinérance féminine. La fragilité de ces femmes, en plus de la perte des repères identitaires, peut les mener à vouloir s'effacer de l'environnement social, notamment en vue de conserver leur image et leur statut. En raison de cet effacement, il peut en être déduit qu'il s'agit d'une opposition à la nouvelle situation (ici l'itinérance). Derber (1979) dans Simard (2000) soulève l'attention portée aux populations itinérantes relatives au statut social des

individus identifiés comme tels. Ainsi, causée par l'adéquation de la perte de repères sociaux, la fragilisation et l'angoisse personnelle, cette attention négative pourrait mener ces femmes à se replier sur elles-mêmes.

Isolement

L'isolement apparaît comme la suite logique à la désaffiliation sociale. Suivant les changements dans les représentations de soi, les femmes en viennent à s'isoler de leur entourage ou de la population générale, souvent en vue de conserver leur dignité et éviter la honte et le sentiment de rejet dû à leur statut. La pauvreté se comprend comme un déficit structurel situationnel qui traduit la socialisation défectueuse de cette tranche de la population. Elle devient une carence personnelle remédiable (Aranguiz et Fecteau, 1998). Le mode de vie « à la dure » de ces femmes mène bien souvent à vivre une forte vulnérabilité face au monde extérieur (prostitution, agression, vol, etc.) (Lewis, 2016 : volet 1). Ces facteurs de désaffiliation sociale peuvent mener au renforcement de l'isolement de cette population.

Par contre, l'isolement n'est pas la direction prise d'emblée par les femmes itinérantes. Bien qu'elles puissent se retrouver sans ressource ou sans soutien interpersonnel, ce n'est pas le cas de toutes les femmes en situation d'itinérance. Certaines jouissent de réseaux sociaux riches et favorables à leur réinsertion. Leurs réseaux se constituent de membres de la famille et d'ami(e)s qui les soutiennent et desquels elles peuvent obtenir des bénéfices en tout genre. « Il faut bien se rendre compte que “femme sans-abri” n'équivaut pas à “femme seule” » (Racine, 1991 : 72). Zeneidi-Henry et Fleuret (2007) mentionnent une majorité, pour les itinérantes auprès desquelles ils ont conduit leur étude, ayant exprimé l'importance de l'aspect utilitaire des relations interpersonnelles qu'elles entretenaient. D'une part, ce sont des relations avec des non-membres de la population itinérante (famille, amis, pairs, anciens collègues, etc.), et ce, dans un but d'obtenir quelque ressource (morales, matérielles, économiques, etc.). D'autre part, elles entretiennent des relations avec des membres de la population itinérante, dans le but de conserver un sentiment d'appartenance sociale ou de sécurité. Cette manière d'agir est une façon de se maintenir et de s'assurer une certaine forme d'aide continue. Ce qui signifie pour certaines qu'être « sans-abri » ne veut pas nécessairement dire « sans entourage ». Les auteurs mentionnent que dans bien des cas, les relations familiales et amicales se

maintiennent (Zeneidi-Henry et Fleuret, 2007). Toutefois, le maintien des liens n'est pas une aptitude généralisée à toutes les femmes itinérantes. La pauvreté dans les ressources (économiques, culturelles, matérielles, etc.) est également une pauvreté du capital social. L'isolement qui caractérise l'itinérance suppose un manque d'habiletés sociales et d'aptitudes à l'insertion ou à la réinsertion (Poirier et coll., 2000).

Dans une grande proportion des situations, ce réseau se retrouve souvent épuisé et en manque de ressources (économique ou d'hébergement), ce qui oblige les femmes à se tourner vers les ressources d'hébergement pour combler leurs besoins de base. C'est à ce moment qu'elles expriment le plus de vulnérabilité. Une pauvreté dans les ressources peut accélérer le processus vers l'itinérance (Conseil du statut de la femme, 2012). La pauvreté totale contribue à détériorer les conditions de vie de façon importante.

Discrimination et exclusion

De prime abord, le terme « exclusion », communément associé à la « marginalité » et la « désaffiliation », renforce les stéréotypes associés aux individus observés et les rassemblent tous dans une problématique semblable. L'alternance entre les différents termes renforce une image négative rattachée à la pauvreté. Elle regroupe une multitude de situations ensemble, malgré qu'elles soient toutes différentes (Castel, 1995). Cette association des termes traduit la multiplicité des groupes étiquetés comme « exclus »¹⁶ (Roy, 1995). En parlant en termes d'exclusion, c'est associer tous ces « exclus » au même manque, sans considérer sa provenance.

La désaffiliation sociale et l'exclusion sont entendues pour plusieurs auteurs, comme un processus complexe, une suite menant ultimement à l'exclusion (Bellot, 2000 ; Roy, 1995 ; Roy et Duchesne, 2000). Une dégradation par rapport à la situation antérieure (Castel, 1995).

¹⁶ Par exemple, la même expression pourra être utilisée pour différents groupes : les pauvres, les jeunes, les itinérants, les assistés sociaux, etc. En ce sens, l'écart entre les terminologies et l'utilisation qui en est faite renforce l'idée selon laquelle les structures sociales et l'individu en situation d'itinérance vivent côte à côte sans toutefois cohabiter (Fontan, 2000).

Elle constitue l'étape ultime précédant le basculement dans le cercle vicieux de l'itinérance (Fontan, 2000). Il semblerait que les individus vivant ce processus d'exclusion suivent un parcours de stigmatisation ; le tout relevant encore une fois les frontières et les critères de normalités entre la population générale et la population marginalisée (Aranguiz et Fecteau, 2000 ; White, 1994). En ce sens, l'itinérance féminine conserve sa place comme expérience exemplaire d'exclusion sociale (Bellot et Rivard, 2017). La multiplicité des facteurs y menant les femmes témoigne grandement de cette expérience.

De plus, Bellot et Rivard (2017) ont constaté que les femmes vivant une ou plusieurs situations d'itinérance, ou souffrant de problèmes de santé mentale, ou bénéficiant de faibles revenus, et même dans certains cas, par le statut de mère seraient discriminées. Castel (1995) mentionne une distinction entre la discrimination positive et la discrimination négative. Selon lui, la discrimination positive (pour le bien-être individuel) se transformerait souvent en discrimination négative. Il est possible d'entrevoir la difficulté d'évolution à laquelle le phénomène de l'itinérance se bute quotidiennement, et ce, depuis des décennies. Selon Castel (1995) : « [...] on voit que la marge est étroite entre des mesures spécifiques qui visent à aider les publics en difficulté, et leur installation dans des systèmes de catégorisation qui leur attribuent un statut de citoyen de seconde zone. » (p. 20). La pauvreté et l'itinérance ne sont donc pas fondamentalement associées à des phénomènes individuels uniquement, mais font face à des difficultés structurelles insurmontables sur bien des plans (Fontan, 2000). Bien que ces femmes puissent espérer ne pas être marginalisées uniquement en fonction de leur statut d'itinérante (discrimination positive), elles le sont bien avant, par tous ces facteurs (discrimination négative). Ce manque d'évolution dans les pensées et croyances sociales d'avant et d'aujourd'hui porte à croire que le phénomène reste emprisonné dans un écart, un vide de possibilités.

3. Hébergement, le gîte ou la maison : une description des alternatives transitoires pour les femmes

Actuellement, la forte influence de l'environnement social précipite des recherches telles que celles menées par Danielle Laberge et ses collaborateurs. « L'augmentation du phénomène de l'itinérance au féminin constitue, selon nous, un révélateur des effets conjugués de transformations sociales profondes. » (Laberge et coll. 2000 : 84). Cette citation offre une vision à plus grande échelle du phénomène de l'itinérance, s'appuyant sur les sphères : domestique, du travail et le genre, comme modèles normatifs. Les changements des dernières décennies seraient tous survenus dans un terrain propice à la dégradation de la femme. Il s'agit donc de considérer les actes individuels pouvant indiquer une trajectoire menant vers l'itinérance, sans oublier la force de l'environnement social dans lequel la situation d'itinérance se situe. Si plusieurs études ont le mérite de dresser un portrait de la production de l'itinérance féminine, elles le font d'une façon descriptive ; ce qui signifie que les facteurs associés au phénomène formeraient un cumul de déterminants associés au processus d'exclusion (Bellot et Rivard, 2017).

Suite à la crise du logement des années 2000¹⁷, les sans-logis se sont retrouvés face à une situation comparable à celle des itinérants. La situation des sans-logis a rapidement été prise en charge par l'État pour lui offrir des solutions durables¹⁸. En revanche, la situation des itinérants est restée sans avenues possibles (Gaudreau, 2010). Il semblerait que l'État favoriserait la transition rapide des sans-logis, en comparaison à un manque d'intérêt flagrant pour les itinérants (chroniques et cycliques). Il est donc possible de conclure d'une discrimination évidente entre les deux groupes, qui sont pourtant dans une précarité similaire. Il semblerait que dès que l'individu est identifié comme itinérant, il se retrouve dans ce

¹⁷ Crise qui s'est déroulée sur plusieurs années et qui a affecté plusieurs foyers qui se sont ensuite retrouvés à la rue.

¹⁸ Comme par exemple, l'opportunité d'obtenir un logement à prix modique, l'obtention d'une aide monétaire pour obtenir de nouveaux meubles, etc. (FRAPRU, 2015).

gouffre de précarité dans lequel l'attente perdure. « C'est comme si l'on se trouvait en présence de deux catégories de citoyens, deux formes de citoyenneté parmi les personnes qui se retrouvent sans logement : une pour laquelle le droit au logement est reconnu, l'autre pas. » (Gaudreau, 2010 : 164).

À Montréal, dès le mois de janvier 2011, l'Office municipal d'habitation a dénombré un nombre croissant de ménages se retrouvant sans-logis. La pénurie de logements qui a touché le Québec durant ces années force à remettre en question les définitions des termes « sans-abri » et « sans-logis » (Gaudreau, 2010). Les différences entre les terminaisons restent nébuleuses pour la population générale, mais les individus, eux, reçoivent, des traitements différents. Selon Gaudreau (2010) : « [...] l'État juge que l'absence de toit nécessite une intervention d'urgence, alors que cette absence serait plus acceptable pour les personnes en situation d'itinérance. » (p. 161). Malgré le développement de plusieurs projets sociaux venant en aide aux individus sans domicile fixe (SDF) dans les dernières années, aucun plan d'action concret ne semble avoir été développé en vue de la sortie de rue. Au contraire, au même moment, l'action gouvernementale s'est affairée à la fermeture de 1674 logements sous la forme de « maisons de chambres »¹⁹ (Gaudreau, 2010).

Ce manque d'équité dans le traitement des deux populations suppose que les femmes sans-abri soient plus fortement poussées à utiliser ou faire appel aux centres d'hébergement ou aux ressources pour femmes en difficulté. Actuellement, à Montréal, plusieurs ressources en itinérance se spécialisent sur la question des femmes itinérantes.

« Parmi ces ressources, 27 sont exclusivement destinées aux femmes ; elles sont gérées par 18 organismes communautaires. On y retrouve 3 refuges, 10 ressources d'hébergement à court et moyen terme, 7 ressources d'hébergement à long terme et

¹⁹ Les « maisons de chambres » sont souvent l'équivalent des studios. Ce type de logement à coût modique est souvent plus accessible pour la population itinérante, vu leurs moyens financiers restreints. La fermeture d'établissement de maisons de chambre peut avoir un impact négatif important sur la population itinérante puisque celle-ci n'a pas nécessairement les moyens de s'offrir un logement régulier.

logement de transition et 7 ressources offrant du logement social avec soutien communautaire. » (Conseil du statut de la femme, 2012 : 10).

Dans la métropole, le système sociosanitaire comprend 12 réseaux locaux de services. Ces réseaux sont regroupés autour d'un centre de santé et de services sociaux (CSSS). Concentrée dans le Centre-ville de Montréal, la population itinérante est desservie en très grande partie par le CSSS Jeanne-Mance. Ce dernier détient un mandat régional envers cette population (Grenier et coll., 2013). Malgré un réseau d'aide fortement développé pour les femmes, le nombre limité de places disponibles est problématique.

3.1. Hébergement pour femmes en situation d'itinérance

Lorsqu'il est question de sans-abrisme, l'importance des services d'hébergement prend tout son sens et va de soi. La question du logement étant au cœur de la problématique de l'itinérance en général, le manque de places disponibles et l'insatisfaction des organismes desservant la population sont incontournables. Malgré une présence et une ouverture indéniable des organismes et ressources offerts exclusivement aux femmes, le surpeuplement et le manque de places disponibles influencent le parcours de ces dernières. Si l'itinérante n'est pas seulement un corps qu'il faille abriter ou héberger (Poirier, 2000), la priorité du logement reste tout de même centrale. Le Conseil des Montréalaises (2017) de l'année dernière mentionne : « Quand une femme dans le besoin se voit refuser l'accès à cinq ressources l'une après l'autre, il est fort possible que ces refus aient une incidence sur sa trajectoire. » (p. 18). Une erreur fondamentale serait de croire que l'itinérance est uniquement une question de logement. Non seulement l'individu est sans toit, il est également sans foyer²⁰ (Poirier, 2000). Dans bien des cas, certaines femmes peuvent se tourner vers des endroits ou situations inadéquates et dangereuses pour leur sécurité.

Suite au dénombrement de la population itinérante en 2015 (Latimer et coll., 2015), la présence des femmes sans-abri est plus visible dans les centres d'hébergement que dans les

²⁰ Le terme « foyer » se rapporte au concept de la « maison », de l'endroit sécuritaire et chaleureux.

espaces publics. Le Front d'Action Populaire en Réaménagement Urbain (FRAPRU) (2015) évalue la portion féminine de l'itinérance entre 30 % et 40 %²¹. Il y aurait un plus grand pourcentage (54 %) de femmes, en comparaison à 46 % d'hommes, qui fréquenteraient les ressources (Bellot et Rivard, 2017 ; Gay Anderson, 1993). Le taux d'occupation des lits d'urgence réservés pour les femmes a été en moyenne de 103,9 %, en comparaison à 85,7 % pour les hommes (FRAPRU, 2015). Selon le dénombrement de 2015, 74 % des répondants qui utilisent les services d'hébergement étaient des femmes (Latimer et coll., 2015). Quinze organismes offrant des services spécifiquement aux femmes ont établi que 2637 femmes différentes avaient fréquenté leurs ressources sur une période d'un an. Or, le nombre de places maximum offert est d'environ 540 (Conseil du statut de la femme, 2012). Ce qui pose problème lorsqu'il est question de l'accessibilité aux services d'urgence. Le Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal (RAPSIM) mentionne dans son rapport annuel de 2014-2015 une augmentation de 2 % de la fréquentation féminine dans les ressources (Bellot et Rivard, 2017). Ce qui, du même coup, confirme une nette progression du recours aux refuges et maisons d'hébergements pour les femmes (Laberge et coll., 2000).

Accessibilité des services

Loin d'être sans conséquence, la stigmatisation des populations itinérantes féminines semble avoir des effets sur l'accessibilité aux services spécialisés et aux ressources d'aide en itinérance. Selon le Rapport annuel de la Mission Old Brewery (2015-2016), organisme communautaire venant en aide aux itinérants et aux itinérantes de Montréal, l'accessibilité aux services sociaux serait plus difficile pour les femmes itinérantes en raison de leur statut « d'itinérantes ». La disqualification de certaines classes sociales diminue l'accès et la légitimité des demandes d'aide faites à ces services sociaux (Anderson et Snow, 1998) ; quand bien même ce sont des populations qui en ont le plus besoin.

²¹ Ce pourcentage inclus l'itinérance cachée et l'itinérance visible, c'est pourquoi l'évaluation est plus élevée que celle du dénombrement effectué en 2015 (mentionné précédemment) ; qui lui n'incluait pas l'itinérance cachée dans son dénombrement.

Il semble y avoir un fossé dans l'accessibilité aux services d'aide psychosociale entre la population générale et la population itinérante féminine. L'attention donnée aux femmes itinérantes, souvent au même titre que leurs homologues masculins, se manifeste dans la plupart des cas de façon négative (Anderson et Snow, 1998). Dans le cadre d'études concernant cette population, il est communément soulevé que les femmes itinérantes doivent surpasser ce statut pour être considérées comme une *personne* légitime et non comme une *usagère* des services sociaux (Simard, 2000). Lecompte et ses collègues (2010) soulignent l'expression de réponses négatives qu'entraîne la vie à la rue, ce qui soutient l'absence de reconnaissance des besoins de cette population.

Surpeuplement des ressources

Pour faire suite à une exploration de la littérature concernée des dernières années, les médias de tous genres s'entendent pour dire que les organismes communautaires d'hébergement pour femmes signalent une augmentation fulgurante du nombre de demandes de refuge. Le journal *Le Devoir* (2011) mentionne un « [...] cri d'alarme lancé par cinq organismes spécialisés dans l'aide aux femmes itinérantes, pour dénoncer le manque criant de ressources pour cette clientèle. ». Un reportage mené par Radio-Canada en 2011 dénonçait les infrastructures insuffisantes et le débordement des centres d'hébergement. Deux ans plus tard, un dossier complet provenant du quotidien *La Presse* (2013) fait le même constat : « Des dizaines de femmes itinérantes ont été forcées de passer la nuit dehors dans les derniers mois parce qu'elles ont été refoulées aux portes des maisons d'hébergement pleines à craquer. ». Durant la même année, la Table des groupes de femmes de Montréal révélait les résultats de son sondage : 93,3 % des organismes concernés ont été contraints de forcer des femmes à dormir à l'extérieur, attribuable au manque de places disponibles. Ce pourcentage alarmant est d'autant plus élevé durant la saison hivernale.

Selon le Conseil des Montréalaises (2017), plusieurs ressources ont adapté leurs services en offrant des matelas à même le sol pour accueillir un plus grand nombre de femmes. Ce conseil relève un fait intéressant quant aux alternatives moindres pour ces femmes : « [...] quand on sait que les femmes en situation de vulnérabilité manifestent des besoins d'intimité plus grands que les hommes, on peut penser que certaines femmes, après avoir essuyé de nombreux

refus faute de place, optent pour des alternatives moins sécuritaires.» (p. 18). Certaines femmes optent pour des endroits inadéquats ou dangereux pour passer la nuit au chaud. Ce constat souligne encore une fois une difficulté des ressources pour femmes à répondre aux besoins de sa clientèle. En effet, suivant la dernière décennie, le surpeuplement des ressources d'hébergement pour femmes renforce une complexification de la problématique et un portrait stéréotypé de l'itinérance féminine (Conseil des Montréalaises, 2017).

En fonction du type d'hébergement, les services varient (Conseil du statut de la femme, 2012) : les services « d'urgence » sont habituellement orientés vers une fonction d'hébergement temporaire et à court terme. Leur mandat d'hébergement offre un gîte pour la nuit, un repas chaud et le nécessaire hygiénique (Racine, 1993). Or, vu la demande croissante d'hébergement et l'hétérogénéité des besoins (services concrets, soutien moral, émotionnel et affectif, besoin de références, etc.), les ressources se voient dans l'obligation de modifier et d'améliorer leurs services, pour répondre à un plus grand nombre de femmes (Conseil du statut de la femme, 2012 ; Racine, 1991). Par exemple, le Pavillon Patricia Mackenzie de la Mission Old Brewery offre des services pour les femmes dans le besoin depuis près de 50 ans. Dans leur rapport annuel 2015-2016, ils mentionnent :

« De travailleuse sociale, à agente immobilière, de cuisinière à technicienne en montage de mobilier, de coach de vie à administratrice en fiducie... La diversité des rôles et la flexibilité qui sont indispensables à la réussite de ce type de projet démontrent le changement en profondeur des modes d'intervention. » (Rapport annuel Mission Old Brewery, 2015-2016 : 15)

De cette façon, les services tentent bien que mal de s'adapter à toutes les demandes. Ce ne sont pas seulement les services offerts qui ont été améliorés, mais également les structures d'hébergement.

Influence et dépendance aux ressources d'hébergement

Lorsque ces femmes font appel aux refuges d'urgence, elles viennent avec l'objectif d'obtenir un service d'hébergement, une sécurité et une aide immédiate. Les organismes communautaires ont comme mandat de créer une certaine énergie et cohésion parmi ces « exclus » de la société. Cela a pour but de redonner un sentiment d'appartenance (White, 1994). Toutefois, lorsqu'une femme intègre les services communautaires, elle porte avec elle

le bagage de son expérience personnelle. Afin d'éviter d'être victimisées, certaines femmes tenteront de cacher ou de dissimuler des caractéristiques de leur identité. En ce sens, Calvez (1994) parle d'une rupture biographique lors de l'adaptation à l'établissement et au nouvel environnement. Au même titre qu'un individu qui intègre les établissements de contrôle (hôpitaux psychiatriques, prisons, camps, etc.) (Goffman, 1968) ou tout endroit proposant un encadrement quotidien serré.

Les établissements communautaires sont fortement influencés par les gouvernements en place, ce qui peut influencer les interventions et la vision des organismes. Toutefois, les groupes communautaires tiennent à conserver la particularité de leur approche (White, 1994). Par exemple, bien que les instances étatiques renforcent l'intégration et la participation à des programmes d'employabilité, les ressources communautaires peuvent, de leur côté, promouvoir la création et le renforcement de relations interpersonnelles stables et durables. Ainsi, les organismes communautaires mettent l'accent sur les relations interpersonnelles, en vue de difficultés structurelles futures. Souvent perçues comme des alternatives intéressantes, elles deviennent des endroits dans lesquels les populations marginalisées peuvent se retrouver. C'est dans un espoir de cohésion que ces organismes offrent des services et organisent des activités sociales durant lesquelles les individus marginalisés peuvent socialiser (White, 1994).

Depuis près de deux décennies, la lutte contre la pauvreté a fait place à la lutte contre la dépendance aux services sociaux; notamment les prestations sociales et les ressources d'hébergement pour les populations défavorisées. Selon Campeau (2000), les opposants à l'État-providence invoquent les effets pervers du système actuel. Dans son optique, les bénéficiaires de l'aide sociale n'étant pas à la recherche d'un emploi de manière active seraient enclines à être plus dépendantes, déresponsabilisées et stigmatisées. Dans une vision empruntée des conservateurs des années 1970, la modification dans la conception de la pauvreté et du don individuel en retour, par la force du travail, refait surface dans les idéologies actuelles. C'est en s'inspirant d'anciennes lois sur les pauvres dans l'Angleterre du 17^e siècle que les réformes se sont imposées à la population. C'est-à-dire que deux catégories de « pauvres » en ont émergé : les pauvres « méritants » et les pauvres « non méritants » (Campeau, 2000). Par exemple, lorsqu'il est question de mériter son chèque d'aide sociale, il

s'agit des individus qui chercheraient activement un emploi. Bien que pour plusieurs, cette idée puisse être considérable, elle ne fait pas l'unanimité. À l'opposé, cette idée met de côté les individus « non-méritant » et les sanctionne pour des aspects desquels ils n'ont pas nécessairement le contrôle²².

En diminuant les services offerts aux « non méritants », plusieurs personnes tombent dans les ratés du système. C'est pourquoi les gouvernements actuels renforcent l'utilisation des services d'hébergement d'urgence pour tous et le développement de programmes d'aide aux populations défavorisées. Or, cette tendance comporte également certains risques. Notamment le risque d'entretenir une certaine dépendance des services d'hébergement (Laberge et coll., 2000). À la rigueur, les femmes itinérantes chroniques constituent un bon exemple de dépendance aux services. Elles sont considérées dépendantes, déresponsabilisées et stigmatisées. Cette dépendance aux établissements rejoint plusieurs similitudes à la prise en charge institutionnelle. Ce processus est souvent nommé comme étant la *sheltarization* du communautaire²³. Ce concept sera discuté dans une prochaine section.

Le sentiment de solitude pour certaines femmes peut renforcer la dépendance à l'établissement. Pour différentes raisons, elles recherchent la compagnie d'autrui, malgré que celle-ci se trouve à l'intérieur d'un refuge. Il est commun d'observer un retour dans l'hébergement après avoir trouvé un logement ; puisqu'elles se sentiraient seules (Roy et Duchesne, 2000). Certaines préféreront retourner vivre dans des conditions moindres à l'intérieur des refuges, plutôt que de vivre seules dans un logement. Pour d'autres, être constamment entourée d'individus peut être réconfortant ; la présence d'intervenants et d'intervenantes sur place peut également favoriser un sentiment de sécurité.

La fréquentation des centres d'hébergement peut avoir plusieurs incidences (positives ou négatives) sur la vie quotidienne de ses usagères. Elles peuvent ressentir un grand bien, une

²² Par exemple, les individus souffrant de problèmes de santé mentale graves.

²³ Ce concept sera discuté dans la section « Dépendance à l'hébergement », dans le chapitre 3.

sécurité et un confort immédiat grâce à la présence des autres femmes et des employés du milieu. De cette façon, il est possible de mieux comprendre l'influence importante de l'hébergement d'urgence pour les femmes ayant recours à ce type de service. D'une part, il s'agit d'une meilleure compréhension de la nécessité d'un toit sécuritaire, un lieu d'ancrage (Roy et Duchesne, 2000), mais d'autre part, également percevoir les effets de multiples refus sur les choix futurs des femmes.

Conclusion du chapitre 1

En délaissant la négativité rattachée à l'itinérance, il est alors possible d'observer les différents marqueurs individuels qui ponctuent la trajectoire subjective des itinérantes. La trajectoire se place en plein cœur des interactions quotidiennes (Bellot, 2000). C'est dans cet ordre d'idées que les théories interactionnistes ont été choisies pour étudier ce phénomène. Face à la différence, la population générale peut répondre de façon positive ou négative. Becker définit le concept de la déviance comme suit : « La conception la plus simple de la déviance est essentiellement statistique : est déviant ce qui s'écarte par trop de la moyenne. » (Becker, 1985 : 28). Lorsqu'un acteur est perçu différemment du reste de la population, il est possible qu'il soit considéré comme une menace ou un individu dont on ne peut avoir confiance, un étranger. À l'égard de ces femmes vivant dans la rue, les assimilations dues à la déviance perçue sont multiples et communes, de là un des aspects contraignants de l'itinérance pour celles-ci.

L'interactionnisme symbolique recouvre principalement deux caractéristiques fondamentales, desquelles sa contribution à l'étude des inégalités et de l'exclusion des populations marginalisées est justifiée. Premièrement, l'accent de cette théorie se situe sur l'interaction sociale comme moment approprié à l'étude des déterminants menant aux inégalités et à l'exclusion sociale. Deuxièmement, ce courant de pensée met l'accent sur l'humain comme acteur capable d'interpréter autrui durant les interactions, en plus d'une capacité à adopter certains comportements en fonction des stimuli sociaux rencontrés (Anderson et Snow, 2001). Ainsi, l'interactionnisme symbolique offre une perspective microsociologique des interactions quotidiennes, celles-ci menant aux inégalités et à l'exclusion de certains acteurs. Ce courant de pensée considère non seulement la subjectivité individuelle, mais il mène également à réfléchir aux effets reproductifs des interactions sur les populations d'un point de vue politique, économique et culturel. « Ce ne sont ni les structures qui déterminent les acteurs, ni les acteurs qui engendrent les structures, mais une relation cognitive qui constitue le moteur d'un processus de subjectivation et de socialisation. » (Bonicco, 2006 : 31) Il ne suffit donc pas de lier la pauvreté à la marginalité et à la déviance, mais bien de saisir la dynamique à

l'intérieur de ces interactions, ce qui mène les passants à croire, par exemple, qu'il est « inutile de leur donner de l'argent ! » (Poirier et coll., 2000).

Les recherches inspirées par l'interactionnisme symbolique mettent en lumière l'importance des interactions sociales entre individus ou groupes d'individus. Ainsi, les interactions entre les itinérantes elles-mêmes, et les citoyens seront avancées dans cette analyse. Goffman (Bonitto, 2006) met l'accent sur l'importance des interactions quotidiennes banales telles que l'expérience de chacun, la façon de se saluer ou la façon dont on croise un individu dans la rue. Toutes ces formes d'interactions seront envisagées pour mieux comprendre l'expérience des femmes ayant vécu une situation d'itinérance.

Suite à ce chapitre théorique, il est possible de mieux comprendre les lacunes sur le plan des connaissances du phénomène de l'itinérance féminine. Que ce soit lors d'interactions, de demandes d'aide faites aux ressources et services sociaux ou simplement par leur présence dans l'univers social ; les femmes itinérantes ne sont pas considérées comme citoyennes à part entière. Leur discrétion dans l'espace public traduit les rapports de genre encastrés dans la structure sociale, ce qui renforce l'impression de leur faible présence. Plusieurs lacunes considérant les connaissances relevant de l'itinérance féminine ont été mentionnées. Ces interrogations seront adressées dans les prochains chapitres.

Chapitre 2 : De l'institution à l'organisme, une élaboration théorique de l'établissement totalitaire d'aujourd'hui.

« C'est pourquoi, tant d'un point de vue théorique que d'un point de vue socio-politique, il ne faut pas concevoir l'institution carcérale et les circuits d'alimentation qui la sous-tendent comme une partie de la "solution" à la délinquance, mais bel et bien comme une partie du "problème". Ainsi, l'analyse sociologique ne devrait peut-être pas se limiter à dénoncer l'organisation d'un lieu de vie incompatible avec la dignité de l'individu démocratique, mais également poursuivre le questionnement, critique, du système social qui la sous-tend. » (Chantraîne, 2003 : 381)

À l'intérieur de ce chapitre, nous effectuerons un survol de certains écrits pertinents à notre recherche et au développement de notre cadre théorique. D'un point de vue pratique, nous diviserons ce chapitre en quatre sections. Chacune abordera un thème en particulier²⁴. Suite à cela, nous reviendrons à notre question de recherche initiale : en quoi l'expérience de l'itinérance et le passage dans les ressources d'hébergement d'urgence modifient, ou non, les rapports à soi et les perceptions que les femmes ont d'elles-mêmes ? Enfin, nous ajusterons notre question de recherche, en lien aux nouvelles connaissances développées dans ce chapitre. Suite à la revue de littérature, nous approfondirons notre questionnement en effectuant une analyse des textes présentés. C'est à la lumière de cette analyse que nous pourrions creuser davantage et nous centrer sur des objectifs de recherche plus précis.

Organisation du cadre théorique

En premier lieu, le concept de spirale descendante, développé par Lucie Gélneau et ses collègues (2009, 2015) sera présenté à titre de mise en contexte théorique de notre sujet. Ensuite, nous présenterons l'institution totalitaire par l'entremise d'exemples provenant de deux types d'institutions : l'asile (Goffman, 1961), et la prison (Chantraîne, 2003). C'est dans la troisième portion de ce chapitre que nous établirons les bases du parallèle entre l'institution totalitaire et les refuges (ou hébergements d'urgence), comme établissement ayant un fort

²⁴ Il est important de mentionner que tous les points abordés dans ces textes ne seront pas tous explicités ou approfondis; en vue d'alléger la lecture et nous mener directement vers le point focal de notre intérêt : la trajectoire des femmes en situation d'itinérance, à travers les ressources d'hébergement d'urgence.

impact sur la population y séjournant (Grimard, 2011). Enfin, nous présenterons un troisième article de Lucie Gélneau (2006) en lien aux droits des femmes. Ce dernier article *mettra la table* à notre analyse des résultats, tout en focalisant l'intérêt sur le vécu et la parole des femmes concernées.

Partie 1 : La spirale étourdissante de la précarité

En 1997, l'ampleur du phénomène de l'itinérance féminine fut démontrée grâce au recensement de la population. Dans le cadre des recherches menées par Gélneau et ses collègues (2008, 2015), un constat précis en émerge : on note une augmentation de l'utilisation des ressources d'hébergement pour femmes, passant de 50 % à 100 % en 2002 et 2003. L'augmentation de la durée moyenne des séjours à l'intérieur des ressources laisse transparaître un alourdissement et une complexification des problématiques individuelles. Les ressources rencontrent un plus grand nombre de femmes en situation d'extrême pauvreté et vivant une rupture sociale majeure.

Gélneau et ses collègues (2015) soulignent l'importance de revisiter les connaissances générales entourant le phénomène de l'itinérance, spécialement l'itinérance féminine. Ils soulèvent l'addition de facteurs précipitants systémiques et sociétaux, ayant un effet direct sur les femmes. L'absence de consensus entourant une définition officielle de l'itinérance dans la littérature actuelle renforce son caractère évolutif, d'une société à une autre, d'une région à une autre. Selon l'emplacement, des facteurs tels que l'âge, l'ethnie ou le sexe seront plus ou moins mis de l'avant. Les différences dans les définitions témoignent de la multiplicité des expériences vécues. Les visages de l'itinérance féminine étant multiples et diversifiés, il en est tout autant des problématiques qui y sont associées (toxicomanie, santé mentale, alcoolisme, etc.). La trajectoire est liée à l'impact cumulatif de différents stressors, facteurs de risques (ou de protection) défaillants. Ce qui mène les auteurs à mettre l'accent sur la compréhension des réalités individuelles, sous la forme des rapports sociaux inégalitaires et de leurs interactions. Ces rapports sont représentés par les auteurs comme une spirale descendante menant vers l'itinérance. Ils soulèvent également l'expérience « genrée » de l'itinérance comme étant un facteur aggravant important pouvant fixer ou sédentariser les femmes dans une telle situation.

Bien que la spirale ne s'applique pas exclusivement aux femmes, elle serait d'une plus longue durée pour celles-ci (Gélineau et coll., 2015).

Les auteurs espèrent démontrer la multidimensionnalité du phénomène ainsi que l'importance des différences spatiales (environnement rural ou urbain, ville ou village, etc.) (Gélineau et coll., 2015). Il est fondamental à la compréhension de ce phénomène de le percevoir de façon systémique et multidimensionnel. La complexification des situations individuelles se produirait lorsqu'il y a interaction entre les différents facteurs (facteurs de risque et/ou de protection) et que ceux-ci ont une influence négative les uns sur les autres.

Conception et définition de la « spirale » : une association de facteurs inégalitaires pour mieux comprendre les trajectoires féminines

La spirale s' imagine comme un tourbillon descendant dans lequel les facteurs sociaux négatifs s'inscrivent et s'additionnent ; tout en s'articulant de façon à mener l'individu vers une situation de précarité extrême, ou même vers l'itinérance. Selon les auteurs, cette spirale se constitue de types de violence — domestique, sexuelle, psychologique, physique — dont les femmes seraient victimes quotidiennement. Vulnérables face aux abus de toutes sortes, elles s'engageraient dans des comportements dangereux et non adaptés²⁵. En vue d'approfondir ce concept de spirale, nous diviserons notre texte en trois points distincts : les facteurs associés à l'entrée dans un épisode d'itinérance et à la condition de femmes, l'inscription personnelle dans une culture de l'itinérance, et finalement, la pauvreté économique. Nous terminerons avec un rapport concernant les impressions individuelles des femmes interrogées face aux ressources communautaires fréquentées.

A. Facteurs associés à l'entrée dans l'épisode d'itinérance et à la condition de femme

L'itinérance n'est pas le simple fait d'aboutir à la rue, elle traduit une instabilité résidentielle grave sévissant depuis un moment. Les auteurs mentionnent une « synergie » entre les facteurs

²⁵ Des exemples de ces comportements peuvent être le *couchsurfing* ou le sexe de survie.

fragilisants et les déclencheurs²⁶ du mouvement descendant de la spirale. En s'additionnant, ces facteurs forment une véritable frontière, quasi-infranchissable pour la femme qui se retrouvera bientôt à la rue. L'addition de problématiques (toxicomanie, le développement de problèmes de santé mentale, l'alcoolisme, le jeu pathologique, ou autres) révèle un malaise plus profond, qui expliquerait le développement de la spirale. L'itinérance est, pour plusieurs, liée directement à la condition de la femme. Cette particularité de l'itinérance féminine pointerait du doigt les inégalités sociales de genre. Les auteurs soulignent une perspective intersectionnelle en trois facteurs aggravants : l'expérience de la violence, la position d'aidante naturelle, et la maternité (Gélineau et coll., 2008). La violence conjugale et les abus sexuels durant l'enfance sont des exemples récurrents dans le discours des femmes. Identifiés par plusieurs, ils sont la source de leurs malheurs (Gélineau et coll., 2008). Certaines mentionnent même le développement de problèmes de santé mentale ou une entrée dans la toxicomanie suite à l'expérience de la violence. La position d'aidante naturelle est, quant à elle, un rôle auquel la femme s'associe naturellement dans une situation donnée²⁷. C'est une position que les femmes se sentent souvent forcées ou obligées d'occuper (Gélineau et coll., 2008). Cette position les mènera, par exemple, vers un isolement progressif, elles perdront les liens sociaux avec autrui, elles négligeront leur situation familiale ou professionnelle au profit de la personne dans le besoin, etc. L'addition de ces facteurs est rapportée dans plusieurs cas, comme directement à la source de la situation d'itinérance. Enfin, la maternité peut être à la fois un facteur aggravant et/ou de protection. D'un côté, par le souci de se maintenir dans un logement (souvent insalubre) et de répondre aux besoins du foyer, elles ne feront qu'aggraver leur situation. De l'autre côté, la maternité peut constituer un facteur aidant lorsqu'elle encourage les femmes à se sortir de leur situation de précarité.

²⁶ Pour faire un rappel, il est question de précarité résidentielle, de logements sordides, inadéquats, insalubres, ou non sécuritaires ; un problème de toxicomanie ; un problème de santé mentale ; une situation de violence conjugale ; ou un mélange de tout.

²⁷ Par exemple, lorsqu'un membre de la famille est vieillissant ou malade, et ne peut pas prendre soin de lui-même.

B. Inscription personnelle dans une culture d'itinérance

L'inscription dans une culture d'itinérance ou d'errance ne signifie pas nécessairement l'arrivée à la rue. Elle peut survenir, par exemple, durant l'enfance de par une instabilité résidentielle, ou lors d'une hospitalisation, ou d'un séjour en milieu carcéral. Elle signifie une identification à court, moyen ou long terme au mode de vie itinérant. Cette inscription dans la culture d'errance se fera dès l'enfance pour certaines. En grandissant dans un foyer défavorisé, elles auront intégré très tôt les difficultés associées à la précarité résidentielle²⁸.

Pour plusieurs, l'expérience antérieure de l'institution — centre jeunesse, hôpital, prison — peut avoir des répercussions sur leurs capacités à développer une autonomie fonctionnelle. Lorsqu'elles approchent la sortie de l'institution, elles affirment avoir manqué d'aide pour acquérir l'autonomie nécessaire à la survie à l'extérieur des murs de l'institution. De cette façon, plusieurs déclarent une difficulté à subvenir à leurs besoins (Gélineau et coll., 2008). Le séjour en institution constitue donc un facteur fragilisant à l'autonomie individuelle, puisqu'il affecte le développement (ou le maintien) de celle-ci dans la gestion du quotidien²⁹. Gélineau et ses collègues (2008) rapportent les paroles de certaines participantes ayant effectué un passage, court ou prolongé, à l'intérieur de dispositifs institutionnels, par exemple, la Direction de la Protection de la Jeunesse (DPJ). Une participante mentionne : « [...] *la seule chose qu'on me faisait comprendre c'est que j'étais pas normale.* » (Roxanne). Dans cette situation, le passage de cette participante à travers la DPJ n'a pas été bénéfique. Elle soulève avoir manqué d'accompagnement pour acquérir une autonomie fonctionnelle. Ainsi, lors de son départ, elle s'est inscrite directement dans un processus de marginalisation et d'exclusion la menant dans la spirale vers l'itinérance.

²⁸ L'errance en bas âge est principalement liée à un dysfonctionnement dans le foyer familial, de la toxicomanie ou de l'alcoolisme chez les parents, de la violence physique ou psychologique, des problèmes de santé mentale; pour ne nommer que quelques exemples (Gélineau et al., 2008, 2015).

²⁹ Des exemples de capacité d'autonomie face à la gestion du quotidien sont : faire ses repas, entretenir son espace, élaborer un budget réaliste, etc.

C. Pauvreté économique

La pauvreté économique agit comme un facteur fragilisant de deux manières. D'une part, elle pousse les femmes vers une entrée dans l'itinérance. Tandis que pour d'autres, elle les conserve dans une situation de précarité extrême, sans issues. Les effets de la pauvreté économique peuvent être ressentis de plusieurs façons. Une participante rapporte l'impression de *déranger* due à sa pauvreté économique. Lorsqu'elle quète ou sollicite les passants pour de l'aide, un fort sentiment de honte lié à l'exclusion et la stigmatisation de l'itinérance est ressenti. Ce sentiment est vécu également auprès de la famille, cette dernière renvoyant une image d'inutilité ou d'incapacité à subvenir à ses propres besoins (Gélineau et coll., 2008).

Impressions de femmes : les ressources communautaires

En raison des protocoles contraignants, un nombre considérable de femmes sont réticentes à l'idée de s'y présenter. Elles dénoncent les caractéristiques similaires de ces établissements aux institutions étatiques comme les hôpitaux psychiatriques, les prisons ou les centres jeunesse (Gélineau et coll., 2015). Un phénomène « d'errance organisationnelle » est nommé. Ces lieux sont pour une grande proportion de femmes, un lieu de dernier recours.

En revanche, un grand nombre de femmes fréquentent tout de même les ressources d'aide et y trouvent un endroit dans lequel elles peuvent se reposer, un havre. Au-delà de l'aide immédiate offerte, ces établissements sont tout de même perçus comme un couteau à double tranchants. Le havre se réfère à l'abri, au refuge, au centre d'hébergement d'urgence. Les séjours sont de courte durée. Les femmes sont immergées dans un univers strict ; elles sont appelées à participer à un éventail d'activités, et à suivre un horaire prédéterminé. Lors de leur passage, les femmes mettent leur situation de précarité *en attente*. Elles délaissent les responsabilités reliées à l'autonomie de vivre dans un logement, ainsi que leur réseau social (Gélineau et coll., 2008). Suite à ce passage, un bri du lien social est observé. Dans les établissements d'hébergement, elles sont coupées de l'univers extérieur et de l'environnement physique et social dans lequel elles évoluent habituellement. Au moment de la sortie, elles se retrouvent devant un vide d'autonomie et de relations sociales. Dans bien des cas, le retour à la réalité est encore plus difficile.

Un objectif sous-jacent de ce type d'établissement est de créer des liens avec et entre les femmes qui utilisent les services. Du même coup, cela répondrait à une logique autre que l'unique rapport aux soins du corps et à l'urgence de trouver un hébergement pour la nuit. Lorsque les femmes se présentent dans ces lieux, elles expriment une participation volontaire. Ces endroits deviennent donc des lieux d'ancrage et de continuité pour soutenir les femmes dans leur processus vers une reprise de pouvoir sur leur vie. Toutefois, cet ancrage peut mener vers une réclusion importante. La rupture avec l'univers social extérieur peut mener ces femmes à reconstruire des liens sociaux uniquement avec d'autres utilisatrices des services. Ce qui peut entraîner ou fixer les femmes dans une chronicité de l'itinérance.

Enfin, les auteurs se consacrent au développement de recommandations concernant les services offerts aux femmes. Des recommandations telles que la prévention de l'entrée dans la spirale de l'itinérance, le partage des connaissances concernant les services offerts et disponibles aux femmes, l'accélération de l'accès aux services et la bonification de ces derniers, le logement social et l'assouplissement de leur accès pour les femmes, ne sont que quelques-unes des recommandations émises. Les auteurs se rapportent au concept de spirale dans le but de ralentir ou freiner celle-ci vers l'itinérance (Gélineau et coll., 2008). L'énumération de ces multiples facteurs aboutie à une réflexion concernant l'impression d'institutionnalisation vécue des femmes lorsqu'elles fréquentent les ressources et établissements d'aide en itinérance. On dénote donc des rapports complexes des femmes envers les ressources d'aide.

Partie 2 : *Asilées* ou *prisonnières* d'une institution communautaire : une possibilité ?

La deuxième partie de ce chapitre sera consacrée à une articulation théorique de deux ouvrages entourant le phénomène des institutions totalitaires. Nous ferons une description sommaire de l'ouvrage *Asile* (Goffman, 1961) et nous résumerons brièvement un article de G. Chantraine (2003), en lien au vécu de jeunes hommes en maison de transition. En articulant ces deux écrits, il nous sera possible d'établir les fondements de l'utilisation du concept

d'institution totalitaire, dans le cadre de notre projet de recherche³⁰. À travers cette portion du chapitre, nous intégrerons des notions carcérales et des exemples (Chantraîne, 2003) au résumé de l'ouvrage de E. Goffman (1961). De cette façon, nous pourrions d'emblée faire les parallèles utiles à l'analyse de nos résultats. Nous désirons mentionner que malgré les multiples similitudes développés entre les institutions totalitaires et les centres d'hébergement en itinérance, des différences importantes existent entre ces lieux. Il est fondamental de considérer que l'entièreté de ces écrits ne s'applique pas à notre analyse. Nous survolerons ces concepts en vue d'effectuer un pont entre la vie recluse et celle des femmes en situation d'itinérance. Ainsi, nous porterons notre intérêt à la construction du moi (*self*), à l'individualité lors du passage à l'intérieur des établissements totalitaires et mettrons en relation les effets de ces séjours sur les comportements et la reconstruction des conceptions individuelles.

Asile — E. Goffman (1961)

De l'automne 1954, à la fin de l'année 1957, Goffman (1961) a eu l'occasion d'effectuer une analyse approfondie du comportement des malades mentaux dans les institutions nationales (*National Institutes of Health Clinical Center*). Cette œuvre se divise en quatre parties distinctes : les caractéristiques des institutions totalitaires, la carrière morale du malade mental, la vie clandestine d'une institution totalitaire et les hôpitaux psychiatriques et le schéma médical-type. En premier lieu, l'auteur offre une description générale de l'environnement institutionnel totalitaire. Un paradoxe est d'emblée mis en évidence : l'univers du reclus face à l'univers du personnel. L'univers du reclus est expliqué par un changement culturel vécu quotidiennement et une dépersonnalisation profonde de l'individualité, causés par des techniques de mortification comme l'isolement, le dépouillement, la contamination physique et mentale, et plusieurs autres. Certaines stratégies d'adaptation sont discutées pour démontrer les habiletés des reclus à s'acclimater à leur environnement. L'univers du personnel, en comparaison à celui des reclus, se réfère à

³⁰ Certaines parties de l'ouvrage seront omises en vue d'alléger la lecture et de nous concentrer sur nos points d'intérêt.

l'homme comme fin et au maniement du matériau humain en fonction de desservir les besoins institutionnels. L'auteur met en évidence les tactiques institutionnelles pour offrir à tous une image appropriée de l'institution. Les reclus, le personnel, ainsi que les visiteurs de l'extérieur peuvent observer les pratiques ostentatoires communes, comme des compétitions sportives et la célébration des fêtes annuelles ; moments de joie, de liberté et de relâchement institutionnel. Goffman (1961) soulève certaines nuances et réserves quant à la relation personnel-reclus comme des signes de référence et d'homogénéisation de la population.

Prison, désaffiliation, stigmates : l'engrenage carcéral de « l'inutile au monde » — G. Chantraîne (2003)

Cet article offre une description des particularités de l'expérience carcérale des détenus masculins en maison d'arrêt en France. L'objectif de cet écrit est de différencier la sociologie de la prison, de celle du vécu carcéral. C'est par l'entremise d'entretiens semi-directifs que l'auteur a pu recueillir les témoignages de plusieurs hommes détenus. Grâce à cette étude, l'auteur fut en mesure d'étudier l'institution carcérale (totale) comme un « support stigmatisant singulier ». L'institution totale apparaît comme le moteur de la stigmatisation des individus évoluant dans ces lieux. Le support stigmatisant singulier constitue le point d'intérêt central de l'utilisation de cet écrit pour nos recherches. Selon G. Chantraîne (2003), les séjours dans l'établissement « total » pourraient avoir des répercussions importantes sur le développement individuel. Nous y reviendrons.

Les caractéristiques des institutions totalitaires

Erving Goffman (1961) définit l'institution totalitaire comme suit :

*« On peut définir une institution totalitaire comme un lieu de **résidence**, de **travail** où grand nombre d'individus placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent **ensemble** une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées. » (1961 : 41)*

Au courant de ses recherches, Goffman (1961) s'intéresse au quotidien des reclus, et élabore une théorie sociologique de la structure du moi (*self*). C'est de cette façon qu'il fût possible d'observer, et ainsi de mieux comprendre, la dynamique « savants vs ignorants ». On parle « **d'asilation** » comme le processus d'adaptation du reclus à son environnement. Se

produisant à l'intérieur de l'asile, il peut se transposer dans tout environnement de type totalitaire. G. Chantraîne (2003) revisite l'asilation, en milieu carcéral, en mentionnant une « symbiose passive de l'initiative et de la répétition » (Chantraîne, 2003 : 378). Une intériorisation de la contrainte agirait à titre d'adaptation des reclus (ou prisonniers) face à leur milieu clos. C'est dans la passivité de la répétition quotidienne de la routine que le reclus accomplira l'assimilation espérée à l'institution. Différents types d'institutions totalitaires existent au-delà des asiles psychiatriques ou des prisons. Goffman (1961) mentionne notamment les organismes de prise en charge des vieillards, des malades mentaux, et des orphelins, pour ne donner que quelques exemples. Ces organismes ont le mandat de prise en charge des populations « dangereuses » pour elles-mêmes ou pour autrui, et ce, même si cette dangerosité leur est involontaire.

Au revoir, normativité

Deux populations à l'intérieur de l'institution sont discutées : les reclus et les membres du personnel. Entre les murs de l'établissement totalitaire, le personnel incarne les normes, les mythes et l'autorité en place. Par l'abolition d'une existence libre, les reclus se retrouvent entièrement sous l'autorité des membres du personnel de l'institution. Une relation de pouvoir est présente entre le « soignant » (membre du personnel) et le « soigné » (reclus) ; l'auteur effectue un parallèle entre le pauvre et le riche, le savant et l'ignorant.

« Toutes ces dimensions viennent surdéterminer le rapport thérapeutique qui se détache sur le fond d'un conflit entre deux groupes antagonistes revêtant tous les attributs objectifs d'une lutte de classes puisque d'un seul côté se trouvent monopolisés le savoir, le pouvoir et la liberté, de l'autre, l'ignorance, la dépossession de soi et la dépendance. » (Goffman, 1961 : 14)

Une guerre des classes inévitable s'inscrit entre le groupe détenant le savoir, et celui conservé dans l'ignorance. On parle ici d'une dépossession de soi, le reclus se verra dépossédé de tous pouvoirs de choix et de prises de décisions quant à son individualité. Par l'entremise d'une socialisation à un seul groupe d'appartenance, l'institution totalitaire permet de définir *a contrario* les nécessités de l'identification à plusieurs rôles. La définition de cette socialisation à sens unique sera possible grâce à l'analyse des conditions sociales prédéterminées dans ces

lieux. À l'extérieur, la liberté individuelle permet de s'identifier à plusieurs rôles de son choix. L'existence du moi (*self*), mentionné précédemment, se concrétise dans la mesure où l'individu accède à un éventail varié de rôles. Or, lorsqu'il se trouve dans l'institution totalitaire, le choix des rôles est restreint. De ce fait, l'institution totalitaire incarne un milieu pathogène propice à l'analyse qui nous intéresse. Il aura pour effet de contraindre ses usagers à certains rôles sociaux qui, pour la plupart, ne seraient pas ceux auxquels les individus s'identifieraient en temps normal. Nous approfondirons ainsi les techniques de mortification et les voies de dépersonnalisation qui mènent les reclus vers la modification de leur moi (*self*).

Techniques de mortification

Un changement culturel est noté lors de l'entrée dans l'institution. Le reclus y pénètre avec un bagage personnel : son passé et ses expériences. Ce bagage sera bientôt altéré par l'emprise institutionnelle. Ce changement est dû au phénomène de *déculturation* ; compris comme une désadaptation du reclus maintenant incapable de faire face à certaines situations de la vie courante à l'extérieur de l'institution. Il s'agit d'une perte des habitudes de vie acquises. Phénomène institutionnel commun, il s'explique par différentes techniques.

Les techniques de mortification se concrétisent par l'imposition d'un rôle ou d'un mode de vie sur l'individu. L'imposition d'un rythme de vie différent ou étranger mènera éventuellement l'individu à une perte de repères et un abandon des rôles auxquels il s'identifiait auparavant. Goffman (1961) élabore six techniques de mortification. En vue d'alléger notre analyse, nous en définirons quatre : l'isolement, les cérémonies d'admission, la dégradation de l'image de soi et la contamination physique. Premièrement, **l'isolement** constitue une frontière interposée entre le reclus et le monde extérieur. Il s'agit de la première coupure vécue par le nouveau reclus. Suite à l'admission, une rupture claire avec le monde extérieur se produit. L'auteur mentionne la « mort civile » ; aspect juridique de dépersonnalisation permanente marquée par ce tranchement net entre le reclus et l'univers social extérieur. Dans certains cas, les individus intégrant l'institution ont préalablement effectué une certaine distanciation face aux relations sociales qu'ils pouvaient entretenir. L'admission dans l'institution y mettra un terme définitif. La seconde technique se produit lors des **cérémonies d'admission**. Les reclus sont dépouillés de la majorité de leurs biens personnels, et une place précise leur est attribuée dans le milieu.

Les cérémonies d'admission sont un moment fondamental à l'homogénéisation de la population. L'auteur décrit ce processus comme suit :

*« Les modalités de l'entrée dans l'institution entraînent ordinairement des privations et des mortifications d'un autre genre, en général infligées par le personnel chargé d'effectuer ce que l'on nomme les formalités d'admission : **enregistrement d'une curriculum vitae**, photographie, pesée, prise des empreintes digitales, **assignation d'un matricule**, fouille, **inventaire des effets personnels**, séance de déshabillage, de **douche**, de **désinfection**, de coupe de cheveux, distribution des vêtements de l'établissement, **communication du règlement**, **affectation dans les nouveaux locaux**. »*
(Goffman, 1961 : 59)³¹

Marqueurs de l'individualité et de la personnalité, les biens personnels sont interdits dans la plupart des institutions totalitaires. Ce processus souligne une étape importante dans la vie des reclus et les mènera directement vers la troisième technique de mortification.

L'entrée dans l'institution peut engendrer un sentiment de perte d'identité ou d'altération de l'image de soi. Une perte de sentiment d'intimité personnelle ou d'ancrage à la vie antérieure peut altérer cette image et mener à une dégradation de celle-ci. En plus du dépouillement des effets personnels affectant les représentations de soi, d'autres facteurs peuvent être en cause. Par exemple, devoir demander pour obtenir des services qui normalement seraient acquis (obtenir un verre d'eau ou utiliser le téléphone). Un fort sentiment d'infantilisation s'installe chez les reclus. Non seulement ce sentiment d'infantilisation se fait sentir dans l'univers psychiatrique, il est de même pour les institutions carcérales. Chantraîne (2003) mentionne :

« Si une division du travail distingue en détention les tâches sécuritaires — remplies par les surveillants — et les tâches d'injonction à la responsabilisation, l'ensemble forme un système pour reproduire une situation de perversité institutionnelle : plus que jamais, l'acteur est sommé de se responsabiliser, alors que, simultanément, il est dépossédé de toute autonomie et toute indépendance, en même temps que différentes techniques de mortification et la mise en place d'une surveillance intime mettent à l'épreuve son autocontrôle et menacent son expressivité.

³¹ Dans cette citation, plusieurs étapes sont fortement similaires à celles effectuées dans les centres d'hébergement en itinérance. Les étapes similaires ont été surlignées en gras. Nous y reviendrons dans l'analyse.

L'institution touche donc l'acteur au cœur de son individualité, et cette mise à mal redouble son incapacité à prendre en main son existence. » (Chantraîne, 2003 : 374)

Dû à l'infantilisation et au manque de responsabilisation des reclus, ceux-ci se retrouvent dans bien des cas à perdre les repères nécessaires à leur bon fonctionnement en dehors des murs de l'institution. Malgré un espoir de réinsertion ou de réhabilitation de ces populations, dans bien des cas c'est tout le contraire qui se produit.

Enfin, la quatrième technique de mortification est la **contamination physique**. Il est question d'une perte des domaines intimes, comme le corps et les pensées. Dans l'institution, les domaines de l'être et de ce qui l'entoure sont profanés par une forte promiscuité et transparence obligée. Le reclus se trouve contraint de partager à la fois son espace (physique) et ses pensées avec autrui. Goffman (1961) mentionne une « violation de son moi intime ». Le reclus est forcé de révéler des faits ou sentiments intimes aux membres du personnel. On parle d'une obligation à des relations interpersonnelles, lesquelles pourraient être délibérément évitées à l'extérieure de l'institution.

Les voies de la dépersonnalisation

Les voies de la dépersonnalisation s'allient aux techniques de mortification précédemment expliquées. Goffman les définit comme une rupture des liens qui allient l'individu à ses actes. L'*embrigadement*³² est l'une de ces « voies ». Jouissant de la liberté d'organisation de son horaire ou de ses activités à l'extérieur de l'institution, le reclus perd ce privilège lorsqu'il intègre l'institution. Ce concept s'impose lorsque le reclus doit *rapporter* tous ses faits et gestes à l'autorité en place. Ainsi, il est contraint de soumettre les moindres détails de son quotidien aux membres du personnel et ses choix aux réglementations et aux jugements de ces derniers. Le reclus voit donc l'organisation personnelle de son temps constamment pénétrée et

³² Le concept d'embrigadement ne s'applique pas entièrement à notre recherche, mais il est intéressant de faire le parallèle avec le centre d'hébergement. L'embrigadement est un processus hautement intrusif, commun à l'intérieur des institutions totalitaires comme l'asile. Il n'est toutefois pas autant utilisé dans des lieux comme les hébergements d'urgence en itinérance.

brimée, et ce, sans son autorisation. Cette voie de la dépersonnalisation touche directement le sentiment d'autonomie des reclus. Elle impose un rôle de soumission et de supplication pouvant avoir un fort impact sur le sentiment de libre-choix.

Stratégies d'adaptation aux institutions totalitaires

Le fonctionnement institutionnel peut encourager les reclus à développer des stratégies d'adaptations *secondaires*. Goffman (1961) mentionne l'importance de ces adaptations secondaires menant les reclus vers une validation du sentiment d'autonomie face à l'établissement. Un «refuge pour la personnalité» se développe en vue d'obtenir des avantages ou des satisfactions habituellement interdites. Une socialisation intérieure apparaît et mène vers le développement de relations sociales axées vers l'obtention de ces avantages et satisfactions³³ (Chantraîne, 2003 ; Goffman, 1961). Cette socialisation interne s'apparente à la vie extérieure et est une façon pour le reclus de (re) construire des parcelles de sa personnalité antérieure ou de conserver ce qu'il en reste. Il est possible d'observer une complicité dans la réclusion des individus qui, dans une tout autre situation, n'auraient jamais développé de relation, se rapprochent. Goffman (1961) émet cinq stratégies d'adaptation secondaire : le repli sur soi, l'intransigeance, l'installation, la conversion, et enfin le mélange des styles. Cette portion de l'ouvrage est particulièrement intéressante puisqu'elle touche à un éventail de possibilités d'adaptation, peu importe le type d'institution dans lequel les reclus se trouvent. De cette façon, nous définirons trois de ces stratégies : l'intransigeance, l'installation et le mélange des styles.

L'intransigeance est un refus de collaboration de la part du reclus envers le personnel. Malgré que dans certaines situations comme les prisons, certains reclus conservent cette stratégie jusqu'au terme de leur séjour ; l'intransigeance constitue fréquemment la première phase d'adaptation à l'institution pour le reclus. **L'installation** constitue la phase suivant l'adaptation à l'institution. Elle est toutefois plus variée dans la mesure où certains

³³ Ces satisfactions peuvent être aussi anodines que l'obtention d'une cigarette, une double portion de pain aux repas, un matelas moelleux, etc.

s'adapteront entièrement à l'institution (développement d'une dépendance) tandis qu'à l'opposé, d'autres ne s'y adapteront jamais et conserveront une stratégie d'intransigeance. L'installation s'explique par un remplacement de l'environnement extérieur par celui de l'institution. Ce dernier devient une existence stable et rassurante pour le reclus. Enfin, le **mélange des styles** s'applique à la majorité des reclus dans la mesure où il s'agit d'une combinaison de plusieurs styles d'adaptation, en vue de créer un dosage parfait (et individualisé) favorable au reclus. C'est une façon personnalisée de s'adapter au milieu. La plupart des reclus ne s'*installeront* jamais réellement, mais ne seront pas totalement opposés à l'institution. Ils adopteront un style passif.

Enfin, un concept fort intéressant de l'univers des reclus est la régression de ceux-ci due à l'entrée dans l'institution. Submergé dans une atmosphère d'échec personnel, le reclus développerait une « histoire de ses malheurs ». Souvent triste et touchante, le reclus s'en servira pour justifier sa présence à l'intérieur de l'institution face à ses compagnons reclus. Il utilisera cette histoire pour se justifier à lui-même que le temps passé dans l'établissement est « un temps à tirer », un temps de remise sur pied. Cette conception de passage nécessaire est reprise par G. Chantraîne (2003). Il nomme que le temps passé dans l'institution carcérale est pour certains un « lieu de passage », un endroit vers lequel le destin de ces individus converge.

La phase préhospitalière et hospitalière

La seconde section de l'ouvrage de Goffman (1961) est dédiée au concept de la carrière du reclus à travers l'institution. Goffman aborde le reclus selon une étude du *moi* sous l'aspect institutionnel. Le reclus traverserait deux phases lors de son passage en institution : la phase pré hospitalière et la phase hospitalière. L'institutionnalisation aurait un impact important sur la vie des reclus et les perceptions du moi (*self*). De là, nous approfondirons uniquement la deuxième phase.

La phase hospitalière s'inscrit dans plusieurs techniques de distanciation plus profondes (abandon des proches, sentiment général d'isolement, etc.). Selon Goffman (1961), c'est lors de cette phase que s'en suit un remaniement du moi (*self*) en lien à l'institution. À ce moment, un relâchement moral s'effectue, enclenchant une perte de motivation à s'accomplir

personnellement. Goffman (1961) mentionne une forme « d'artificialisme cosmopolite », forme d'apathie civique ou façon d'agir qui se veut autodestructrice. Il mentionne également un effondrement du statut social, une perception de soi et de l'établissement négative. Le nouveau moi est souvent aliéné et mortifié. Durant cette phase, on perçoit un changement des perceptions du moi (*self*) à travers l'institution ; que ce soit un établissement social (hôpital psychiatrique) ou une prison. Ces perceptions du soi évoluent à l'intérieur des limites du système institutionnel — d'un système donné et calculé. En soi, les changements individuels induits par ces établissements soutiennent moins le moi (*self*), qu'elles ne le constituent. Selon G. Chantraîne (2003), les événements biographiques vécus structurent la trajectoire ou le parcours. Ces événements marquent l'existence et forcent un tournant vers l'univers institutionnel.

À travers l'addition d'événements marquants se positionne l'individu face à une dialectique : d'un côté le mode de vie marginal (et suscitant l'étiquetage déviant), et de l'autre la prise en charge institutionnelle due à la stigmatisation sociale de ce mode de vie délinquant (Chantraîne, 2003). Nous revenons donc à notre notion de « support stigmatisant singulier » mentionné plus tôt. Quel que soit le type d'institution totalitaire dans lequel l'individu se retrouve, une stigmatisation immédiate sera vécue. Comme nous avons pu le voir précédemment, les étiquettes sociales déviantes peuvent avoir des effets dévastateurs sur les individus. Les perceptions de soi, l'autonomie personnelle, ainsi que le sentiment de perte de contrôle face à son existence, affectent le fonctionnement quotidien des reclus. Ils en viennent à intégrer ces étiquettes et à évoluer en marge de la société. L'articulation de cet ouvrage (Goffman, 1961) et de cet article (Chantraîne, 2003) nous a permis d'approfondir la stigmatisation individuelle, en lien aux perceptions de ne pas ressentir être des citoyens à part entière. Nous y reviendrons dans l'analyse.

Partie 3 : Les refuges : un ancrage forcé ?

Cette thèse de doctorat par C. Grimard (2011) a eu pour objectif d'effectuer une description de la prise en charge des populations itinérantes masculines à travers trois grands refuges situés à Montréal, basé sur un questionnement concernant la distanciation des populations face à

l'institution, en lien avec la conservation de ces derniers dans un mode de vie itinérant. C'est par la prise en charge *pas tout à fait totale* des hommes itinérants par les institutions comme les refuges que l'auteure s'est penchée sur les effets de la fidélisation induite par ces établissements. C'est en cherchant à déterminer les attentes (et leurs effets) qu'elle a ainsi développé trois idéaux types du recours au refuge : l'ancrage, la circulation et la projection. C'est par l'entremise d'entrevues semi-directives auprès d'employés et d'usagers des services d'hébergement que l'auteure s'est concentrée sur les raisons et les mécanismes menant à la dualité « dépendance à l'institution vs sortie de rue ».

Un point fort intéressant concerne les raisons menant un individu à vouloir, ou à devoir, être pris en charge par une institution. Autrefois régie par les institutions religieuses, la prise en charge des démunis rimait avec : réforme, rééducation, aide, assistance et sollicitude (Grimard, 2011 : 78). Le passage du contrôle religieux vers les institutions communautaires, comme les refuges, a réformé les services en tant qu'outils de contrôle et filet de sécurité. Dans bien des cas, il est question d'une accumulation de facteurs de risques menant l'individu vers cette prise en charge. La religion, autrefois garante de cette prise en charge et de la conservation du lien social des populations exclues, est remplacée par les institutions sociales d'aujourd'hui.

L'auteure compare le refuge et l'institution totale, rappelant du même coup les théories de E. Goffman (1961). Cette comparaison se concrétise notamment par le phénomène de *sheltarization* (Stark, 1994). Ce phénomène s'explique par une « acculturation » des usagers lorsqu'ils résident dans le refuge. Par l'assimilation du mode de vie et du fonctionnement de l'établissement, les usagers en viennent à s'y identifier. Ils auraient ensuite de la difficulté à s'en distancer une fois à l'extérieur. Par l'intériorisation de ce mode de vie, ils s'identifieraient à une sous-culture créée par la vie de refuge. Grimard (2011) mentionne une « désocialisation » : reconstruction identitaire en fonction du fonctionnement institutionnel du refuge. Des effets de cette reconstruction seraient une adaptation totale au mode de vie institutionnel, une perte du sens des responsabilités et une perte d'autonomie marquée.

Les trois idéaux types élaborés par C. Grimard (2011) recoupent différents types d'individus. Premièrement, l'**ancrage** rejoint les hommes qui s'identifient à la vie de refuge. Malgré des

essais et erreurs pour en sortir, ils préfèrent de loin le mode de vie du refuge. Ils s'y identifient, et sont souvent considérés comme les « chroniques ». La **circulation** constitue le second idéal type. Il s'apparente aux usagers qui alternent entre la vie de refuge et la vie extérieure. Malgré une projection hors du refuge, une certaine réticence est notée. Le troisième type, la **projection**, s'applique aux hommes, souvent passagers, se projetant hors du refuge dans un futur rapproché. Peu importe l'idéal type, la façon dont ils évolueront dans le refuge aura un impact sur les représentations de soi ou les façons dont ils se percevront. Nous y reviendrons dans l'analyse.

Grimard (2011) conclut par une appellation du refuge comme une « institution paradoxale ». Cette appellation renvoie au caractère ambiguë que le refuge occupe comme institution.

*« Les refuges sont un lieu d'accueil inconditionnel, sécuritaire, un, **filet de sécurité** important pour une population démunie qui ne peut plus ou ne sait plus puiser dans d'autres ressources. Ils sont aussi des lieux où des habiletés sont **perdues et acquises**, où une fidélisation aux services se crée et où le recours entraîne des **conséquences négatives** sur l'**identité**, le **vocabulaire**, les **façons d'agir**. »* (Grimard, 2011 : 374)

Cette citation est particulièrement parlante dans le cadre de notre recherche, puisque la perte et l'acquisition (ou la perte) d'habiletés sont au centre de notre discussion. Le passage (ou séjour) entraîne l'acquisition d'habiletés pouvant avoir des répercussions importantes sur le mode de vie futur des usagers des services. Malgré que les usagers ne soient pas *enfermés*, Grimard (2011) effectue le parallèle nécessaire aux recherches de E. Goffman (1961) dans lesquelles les individus reclus intériorisent les mécanismes institutionnels puisqu'ils sont tout de même coupés du monde extérieur. Dans le refuge, les usagers intériorisent le fonctionnement, et perdent leurs capacités d'autonomie et de responsabilisation. Les mécanismes mis en place par les refuges entraînent une adhésion au « mode de vie de refuge » (Grimard, 2011). En plus de perdre tous les rôles sociaux qu'ils occupaient auparavant, ils en viendront à n'en intérioriser qu'un seul : être usager.

Partie 4 : Conserver le droit à la dignité, un combat quotidien

Depuis le début des années 2000, une augmentation du nombre de femmes dans les ressources d'hébergement, passant de 50 % (1997) à 100 %, ainsi qu'une augmentation dans la durée des séjours dans ces établissements serait possiblement les causes de la précarité féminine que l'on observe aujourd'hui. Des sujets tels que les stratégies d'évitement de la rue ou les stratégies de survie dans la rue, ainsi que les rapports des femmes avec les ressources utilisées, ont été notés par plusieurs auteurs. Dans le cadre de cette recherche, il fut question de mettre en lumière les facteurs de risque ou de protection utilisés par les femmes lorsqu'elles se retrouvent dans une situation de précarité extrême. Plusieurs thèmes ont été mentionnés, nous en examinerons trois : le logement, l'accès à des services sociaux adéquats, et le manque de reconnaissance des femmes comme citoyennes à part entière.

« Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille, notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux, ainsi que les services sociaux nécessaires ; elle a droit à la sécurité en cas de chômage, de maladie, d'invalidité, de veuvage, de vieillesse ou dans les autres cas de perte de ses moyens de subsistance par suite de circonstances indépendantes de sa volonté. (Déclaration universelle des droits de l'homme – Organisation des Nations Unies, 2006) » (Gélineau et coll., 2006 : 129-130

Dans cette portion du chapitre, nous nommerons les droits bafoués, en lien aux situations de précarité des femmes. Ce sera une opportunité pour offrir des exemples concrets, en lien à notre analyse.

En premier lieu, l'accès au logement est présenté comme un aspect fondamental de cet article. L'importance pour les femmes de résider dans un logement adéquat et abordable est l'un des piliers de l'évitement de la rue. Les situations d'abus, de harcèlement par les propriétaires ou les locataires, ou simplement en n'ayant pas assez de ressources monétaires pour conserver le logement, les droits sont bafoués : *« Toute personne a droit à un logement adéquat et financièrement accessible, ce qui signifie non seulement un abri, mais aussi un endroit où vivre en sécurité et avec dignité. (Déclaration Universelle des droits de l'homme – Organisation des Nations Unies 2006) » (Gélineau et al., 2006 : 131)*

Deuxièmement, le droit d'accès aux services sociaux et aux établissements d'aide immédiate est entravé par des aspects individuels anodins. Plusieurs femmes sont victimes du système lorsqu'elles n'obtiennent pas une place où dormir ou pour se réfugier. Les auteurs désignent le droit suivant : « *Toute personne a un droit d'accès à des services, ressources et activités gratuits, confidentiels et appropriés notamment en matière médicale, psychosociale, psychiatrique comme matière juridique ou d'éducation. (Réseau Solidarité Itinérance du Québec 2006)* » (Gélineau et al., 2006 : 133). L'engorgement des services, dû à l'augmentation du nombre de femmes y ayant recours, peut être l'une des causes de ce droit bafoué. Enfin, le manque de reconnaissance et la stigmatisation reliée aux femmes vivant de l'itinérance (visible ou cachée) ont un impact direct sur la reconnaissance de sa valeur sociale.

« Les personnes en situation d'itinérance doivent être reconnues comme des citoyens à part entière avec les droits et responsabilités que cela comporte. Elles doivent pouvoir exercer leur liberté d'expression et s'engager à leur mesure. Elles doivent également pouvoir avoir accès à l'espace public au même titre que les autres citoyens. (Réseau Solidarité du Québec 2006) »
(Gélineau et al., 2006 : 135-136)

Les participantes à cette recherche témoignent d'un manque de reconnaissance et d'un sentiment d'être jugées dès qu'elles sortent à l'extérieur. Elles mentionnent également ce sentiment lorsqu'elles racontent leurs histoires de vie.

Conclusion du chapitre 2

L'utilisation de ces six articles nous permet d'établir une base théorique pertinente au concept d'institution totalitaire en à la trajectoire individuelle vers la précarité extrême. C'est par l'entremise de ces articles qu'il nous a été possible d'approfondir ce concept et d'établir un parallèle intéressant avec les fonctions des hébergements d'urgence en itinérance. Initialement, notre question de recherche se formulait ainsi : en quoi l'expérience de l'itinérance et le passage dans les ressources d'hébergement d'urgence modifient, ou non, les rapports à soi et les perceptions que les femmes ont d'elles-mêmes ? À la suite de ce chapitre théorique, nous prenons conscience que notre question doit être précisée. Nous y reviendrons.

Le concept de spirale élaboré par Lucie Gélneau et ses collègues (2008, 2015) offre un visuel concret quant à l'addition d'événements malheureux affectant le parcours des femmes en difficulté. L'utilisation de ce concept nous permettra de mieux comprendre les événements et les situations vécues ayant mené les femmes vers l'expérience de l'itinérance. Ensuite, ouvrage incontournable de la sociologie des institutions totalitaires, *Asile* (Goffman, 1961) a permis une analyse approfondie du vécu des reclus. De par cette analyse, il nous sera possible d'effectuer un parallèle entre le vécu des reclus et celui des femmes dans le centre d'hébergement. L'ajout de l'article de Gilles Chantraine (2003) nous permettra d'élargir notre réflexion quant à la réalité du vécu institutionnel dans différents milieux. Grâce à cet approfondissement de nos connaissances des milieux totalitaires, il nous sera possible de recentrer notre analyse sur l'expérience et le témoignage des femmes.

Comme nous avons pu le voir, l'hébergement d'urgence s'inscrit dans une catégorie d'organismes de prise en charge, assumant un rôle similaire à l'asile psychiatrique. Il incarne un lieu de résidence répondant aux besoins individuels de base (manger, dormir, avoir un toit), tout en offrant la possibilité d'effectuer un travail sur soi et de participer à sa propre réinsertion sociale. Il s'agit d'une prise en charge totale et égalitaire pour tous, ce qui ne laisse pas, ou peu, d'espace à l'imagination ou aux besoins de chacun. Les reclus apparaissent comme des êtres devant entrer obligatoirement dans le *moule* institutionnel, et ce peu importe l'âge, le sexe, la culture, la provenance. Il est question d'une survie du moi (*self*) dans une

situation totalitaire réelle. Dans le cas de notre recherche, le centre d'hébergement incarne une caricature³⁴ de la société qui pourrait être recréée dans l'institution totalitaire. De là, la nécessité de faire un détour par les formations sociales pathologiques, qui auraient un effet important sur les conditions de santé, le sentiment de liberté, et le sentiment de sociabilité réelle des femmes utilisant ces ressources d'hébergement. L'utilisation du concept de spirale (Gélineau, 2008, 2015) en lien à la notion d'engrenage (Chantraîne, 2003) nous mène à nous questionner quant à la reconstruction biographique possible des individus expérimentant un séjour à l'intérieur d'une institution totalitaire. Que ce soit une prison ou un hôpital, des effets néfastes de ces séjours sur le moi (*self*) des femmes pourraient être perceptibles. De plus, la thèse de doctorat de C. Grimard (2011) nous mène vers une recherche pertinente sur les refuges pour hommes, en lien au vécu dans les institutions d'aide. Malgré que cette recherche ait été menée sur les hommes uniquement, elle fut utile à l'élaboration de notre base théorique puisqu'elle effectue un parallèle similaire à nos recherches. L'addition de différents facteurs structurels et collectifs mène un grand nombre de femmes à se retrouver à la rue, et à voir leurs droits fondamentaux bafoués (Gélineau, 2006). Un tel article est intéressant pour notre recherche dans la mesure où les liens faits entre ces droits bafoués et les problématiques majeures entourant le phénomène de l'itinérance des femmes se rejoignent. Les résultats démontrés dans cette recherche mènent à se questionner quant aux rapports sociaux de genres. Les auteurs nomment le besoin criant de donner une voix à la population itinérante féminine. Une voix nécessaire à l'expression de leur vécu et de leur expertise.

Enfin, lors de l'analyse du caractère contraignant des institutions totalitaires, nous réalisons que les modes de fonctionnement de ce type d'établissement sont semblables, peu importe la bannière. En d'autres termes, que ce soit une prison, un hôpital ou un organisme communautaire d'aide ; le fonctionnement de ces endroits s'apparente grandement. L'établissement de ce cadre théorique nous a permis de renforcer notre croyance dans laquelle

³⁴ Goffman nomme « caricature » l'institution totalitaire en tous genres, puisque ses portes closes et la vie recluse de ses usagés formerait un modèle simplifié ou réduit d'une organisation (société) dit rationalisée. L'hébergement d'urgence s'inscrit donc dans ce type de modèle ; malgré que les usagés de ce type d'établissement n'y soient pas enfermés.

le vécu et la parole des femmes concernées se doivent d'être prise en compte et mise de l'avant. Les femmes sont au cœur de l'analyse de notre sujet. La compréhension de la trajectoire individuelle est fondamentale à la connaissance du phénomène. C'est pourquoi nous reformulons notre question de recherche ainsi : en lien à l'expérience de l'itinérance et au(x) passage(s) dans les ressources d'hébergement d'urgence, en quoi les rapports au moi (*self*) et les perceptions que les femmes ont d'elles-mêmes sont modifiées ?

Chapitre 3 : Élaboration de la méthodologie

La trajectoire des femmes vivant une expérience d'itinérance se situe en plein cœur d'interactions quotidiennes entre elles et l'environnement qui les entoure. C'est dans ce contexte particulier d'interactions qu'une prise de conscience par rapport à sa propre situation ainsi que le reflet d'une image négative de soi se produit (Bellot, 2000). Lorsqu'il est question d'itinérance, la sociologie de la déviance est incontournable. Non seulement la population itinérante féminine est fortement stigmatisée, mais de plus, elle s'identifie à un mode de vie marginal et hors-norme. Les perceptions sociales de cette population s'inscrivent dans la typologie de la déviance offerte par Howard Becker, auteur classique de ce sous-champ de la sociologie. Becker décrit les déviants comme étant «[...] ceux qui apparaissent comme étrangers à la collectivité parce qu'ils dévient de ses normes.» (1985 : 27). La nature de ce qui est perçu comme déviant s'inscrit dans diverses controverses sur la gestion de la population itinérante (méthodes d'intervention, remaniement des espaces publics, élaboration de stratégies de lutte contre l'itinérance, etc.). Les comportements en marge des normes sociales mènent les citoyens «normaux»³⁵ à percevoir les itinérants négativement (Poirier et al. 2000) et à prohiber l'occupation qu'ils font de l'espace public. Cette image stigmatisée peut se matérialiser par des formes de rejet, d'humiliation ou d'infériorité fortement ressentie par les femmes (Conseil du statut de la femme, 2012).

Lorsqu'il est question d'étudier l'itinérance, plusieurs méthodes peuvent être utilisées. Beaud (1996) soutient qu'une enquête ne prend réellement sens que dans un contexte particulier. Le contexte dont il est question ici est le passage des femmes itinérantes à travers le centre d'hébergement d'urgence ou refuge. Passage inévitable pour plusieurs femmes, le refuge ou la maison d'hébergement est central dans l'expérience de la rue. En vue d'une meilleure compréhension de l'impact de ce passage à travers ce type d'établissement, une méthodologie qualitative sera utilisée. C'est à l'aide d'entrevues semi-directives auprès de femmes ayant

³⁵ L'appellation « normale » se rapporte ici à tout individu jouissant d'un domicile fixe évoluant dans l'environnement social et n'ayant aucun recours à des ressources en itinérance ou tout service semblable.

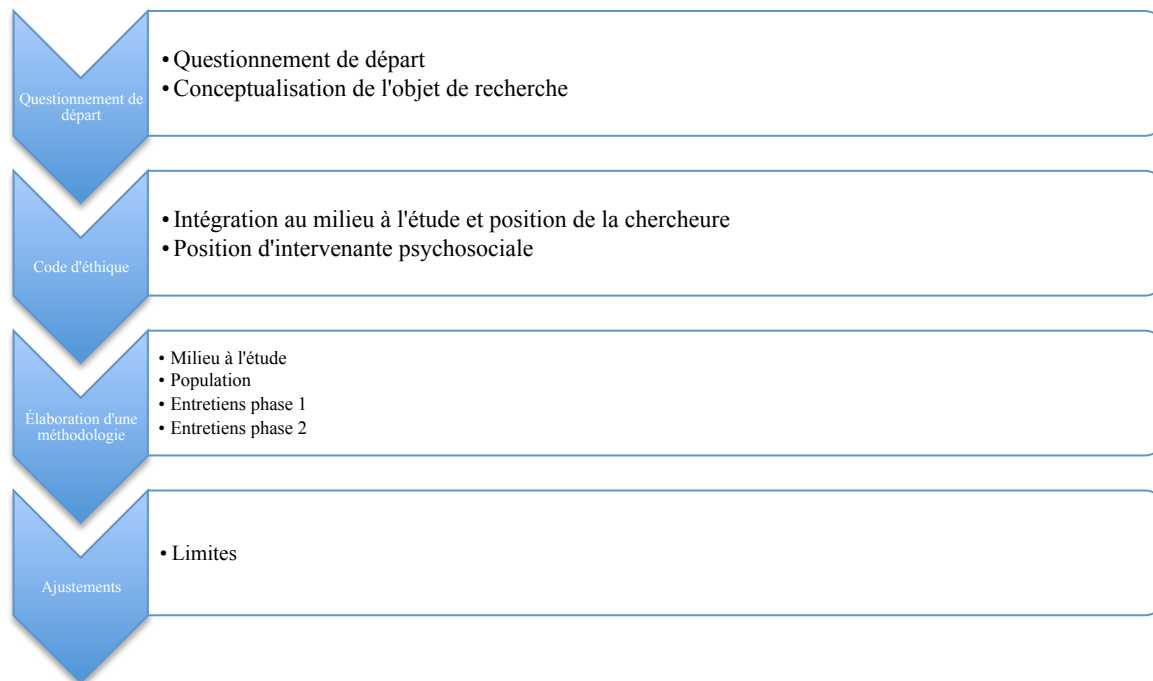
vécu une ou plusieurs situations d'itinérance qu'il sera possible d'observer les effets de cette épreuve sur les perceptions qu'elles ont d'elles-mêmes.

L'intérêt pour le phénomène de l'itinérance féminine pour ce projet de recherche s'est précisé suite à des observations informelles dans les rues de la métropole, en lien à notre position d'intervenante psychosociale à l'intérieur d'un dispositif d'hébergement pour femmes. C'est la combinaison d'observations informelles et cette position d'intervenante psychosociale qui a précédé l'intérêt de conduire une recherche dans ce milieu. L'intégration au milieu étudié, ainsi que la position de chercheuse *versus* celle d'intervenante seront approfondies dans la section : « 2. Au-delà du regard scientifique ». En tant qu'intervenante psychosociale, des écarts entre les besoins spécifiques des femmes et les services offerts par l'hébergement ont été observés et ont éveillé nos premiers questionnements. Le peu d'intimité dans les espaces communs et le dortoir, le manque de suivi psychosocial à long terme, la présence constante d'autres femmes, etc., peuvent être cités à titre d'exemples. Dans bien des cas, ces écarts engendrent une relation négative à l'espace et aux lieux, causée par le manque de zones dans lesquels elles peuvent se réfugier ou se reposer.

Inspirée par des recherches menées par Beaud (1996), MacDonald (2016), Becker (1985), Goffman (1969) et Anderson et Snow (2001), l'élaboration de la méthodologie présentée ici s'inscrit dans un désir d'articulation des savoirs académiques et pratiques³⁶. C'est grâce à une immersion dans la réalité de ces femmes et à la réalisation d'entrevues semi-directifs qu'une analyse approfondie de la trajectoire de vie pourra mettre en lumière les éléments centraux de ce phénomène. Ce chapitre débute par une élaboration de la méthode choisie : du questionnaire de départ à la construction conceptuelle d'un objet de recherche, passant par une spécification du code d'éthique, de l'objet à la sélection d'une méthodologie qualitative, et enfin, les limites de la méthodologie. Ce cheminement est résumé dans le diagramme suivant :

³⁶ Les savoirs « pratiques » se réfèrent ici aux connaissances induites par l'expérience d'intervenante psychosociale.

Figure 2 : Tableau récapitulatif de l'élaboration méthodologique



1. Questionnement de départ

Ce chapitre propose une réflexion sur la façon dont le vécu des femmes interviewées sera analysé. À l'aube de la situation d'urgence et du passage dans les hébergements, cette réflexion s'élabore en vue de répondre aux interrogations initiales entourant les rapports à soi des femmes. Pour ces femmes, ce rapport à soi s'inscrirait dans un processus d'acceptation et d'autoréflexion de sa propre situation. Ainsi, il sera question d'analyser en quoi l'itinérance et le passage dans les ressources d'hébergement d'urgence modifient, ou non, les rapports à soi et les perceptions que ces femmes ont d'elles-mêmes. Le passage dans le centre d'hébergement est ici le contexte spécifique de la trajectoire de ces femmes qui sera à l'étude. Ce contexte est souvent délaissé pour faire place à la situation précédant l'itinérance ou celle suivant l'itinérance. Cette recherche vise donc à accentuer ce moment pivot de la trajectoire des femmes.

Il semble y avoir une relation entre le passage à travers les ressources d'hébergement et une reconstruction des rapports à soi des femmes ayant vécu l'itinérance. Ainsi, nous croyons que

ce passage dans l'hébergement pourrait avoir des impacts importants sur le cheminement. C'est pourquoi la notion de trajectoire est centrale dans cette recherche.

2. Au-delà du regard scientifique

Influencée par la méthodologie utilisée par Sue-Ann MacDonald (2016) dans une recherche portant sur les populations de jeunes itinérants, la réflexion entourant la méthodologie choisie pour ce projet a mené vers la remise en question de la possibilité d'une reproduction des stigmates et des stéréotypes dominants. Lorsqu'il est question de « reproduction », l'expression se réfère ici aux préjugés et aux a priori concernant la population itinérante féminine ; entre autres, lorsqu'une vision paternaliste ou une victimisation excessive aux femmes. Par exemple, en menant une recherche sur les femmes ayant vécu une situation d'itinérance, l'approche de la population vis-à-vis de la position de la chercheure pourrait imposer une distance *experts versus marginaux*. Bien que la population à l'étude se constitue de femmes exclusivement, et non pas de jeunes itinérants comme dans la recherche de MacDonald (2016), certains risques dans les approches sont similaires. Par conséquent, une approche empathique et non réductrice fut de mise. Dans les prochaines sections, il sera question de cette particularité dans l'approche et de l'avantage que la position d'intervenante psychosociale a pu avoir sur la diminution de ces risques.

3. Intégration au milieu à l'étude et position de la chercheure

Positionnée au cœur d'un dispositif d'hébergement d'urgence et d'un établissement pour femmes en difficulté, l'immersion dans le milieu s'est basée sur une relation de respect et d'empathie. Il est fondamental de mentionner que l'intégration au milieu à l'étude s'est basée sur une relation préexistante entre les femmes présentes dans le milieu à l'étude et la chercheure. Notre position d'intervenante psychosociale à l'intérieur du dispositif d'hébergement a grandement facilité l'intégration. D'un point de vue positif, cette présence

dans le milieu a encouragé les femmes à participer au processus de recherche³⁷. Une connaissance fine du milieu est importante pour favoriser une parole authentique. C'est grâce à ces connaissances que nous avons pu développer une stratégie participative avec les femmes. Le développement de ce projet de mémoire s'est fait suite à plusieurs conversations avec les femmes et les membres de l'équipe d'intervention.

Cette intégration en douceur à la vie quotidienne des participantes a offert un espace d'échange riche, propice à la confiance, à la confiance, à l'empathie et au partage des émotions. Il doit être précisé que la recherche a été régie par un code d'éthique. Dès le départ, le respect des femmes interrogées a été mis de l'avant. Le recrutement en vue des entretiens a été fondé sur une base volontaire, dans une garantie d'anonymat et de confidentialité.

3.1. Position d'intervenante psychosociale

Il est important de mentionner que les interrogations initiales entourant le phénomène de l'itinérance féminine se sont basées sur mon emploi à titre d'intervenante psychosociale à l'intérieur même du dispositif d'hébergement. Cette position d'intervenante psychosociale agit à titre de réponse immédiate aux besoins quotidiens des femmes en difficulté. Ces besoins peuvent alterner entre la nécessité d'obtenir des vêtements, un repas, une oreille attentive ou un support émotionnel. Il s'agit d'une position en lien direct avec la population à l'étude, ce qui produit des conditions particulières de recherche. Cette position a grandement facilité le processus de recrutement puisque les femmes présentes dans le pavillon me connaissaient préalablement. Ce qui a encouragé les femmes à vouloir prendre part à la recherche, en plus de faciliter la confiance et augmenter l'authenticité des discours. De plus, cette position d'intervenante psychosociale a également eu un impact sur le type de « lunettes » qui ont été arborées. D'une part, parce que le regard porté sur la population était plus ancré dans la réalité

³⁷ Les aspects négatifs de cette position d'intervenante seront discutés dans la section « 4. Ajustements et limites ».

vécue de ces femmes. D'autre part, parce que cette position offrait un accès privilégié, de l'intérieur, sur ce phénomène social.

Cette double position, à la fois de chercheure et d'intervenante psychosociale, nous a menée à nous interroger sur la façon dont les problématiques féminines en itinérance devraient être abordées. La question de la subjectivité a nécessairement été mise de l'avant, à savoir si cet emploi pouvait avoir un impact néfaste sur la recherche. Or, à plusieurs reprises il a été démontré que cette position offrait en fait un avantage. C'est grâce à un travail de réflexivité sur notre posture singulière et sur la distinction entre les deux types de « lunettes » que nous avons qu'il a été possible de créer un espace d'échange unique et riche en confidences.

4. Choix de la méthodologie

La popularité croissante de l'approche qualitative durant les années 1950 (Beaud, 1996) a marqué l'univers de la méthodologie des sciences sociales, dans lequel le quantitatif, méthode privilégiée de l'époque, primait par sa validité scientifique. À l'époque, l'utilisation d'entretiens semi-directifs a soulevé plusieurs questions quant à la subjectivité du sociologue et au manque de légitimité de la technique. Beaud (1996) mentionne : « [...] l'expérience de l'enquête prouve qu'un entretien approfondi ne prend sens véritablement que dans un "contexte", en fonction du lieu et du moment de l'entretien. La situation d'entretien est, à elle seule, une scène d'observation [...]. » (p. 23). L'auteur mentionne l'importance de l'adaptation du chercheur face à la population qu'il désire étudier, en vue d'assurer une compréhension adéquate et une fluidité des discours. Il note l'importance des non-dits, des indications corporelles (hésitations, soupirs, mimiques) et langagières (non-verbal, silences) démontrant l'appartenance de l'identité sociale³⁸. En se fondant sur cette idée, l'analyse des récits de vie

³⁸ Par exemple, Howard Becker favorise une combinaison des approches méthodologiques en vue d'une objectivation du regard sociologique sur l'objet d'étude. Selon Becker, il s'agit d'un renouvellement de la façon d'explorer les sciences sociales (Maresca et Meyer, 2013). Dans cet ordre d'idée, la démarche méthodologique choisie vise à réduire la victimisation et le misérabilisme du regard.

provenant d'entretiens semi-directifs s'est présentée comme le choix le plus pertinent pour mieux comprendre le phénomène de l'itinérance féminine. La présente recherche s'inscrit dans une démarche visant à donner une parole aux femmes. Elle a pour objectif de démontrer qu'une approche appuyée sur une méthode participative crée une occasion unique de production des connaissances. Le choix de la méthodologie vise une souplesse dans l'approche, nécessaire à la compréhension de la signification des discours.

La combinaison de deux phases d'entretiens semi-directifs vise à articuler différentes perspectives, conditions, postures, et attitudes, le tout en vue d'accentuer un processus d'émancipation individuel et collectif. La réalisation d'un tel projet vise à porter un regard plus approfondi sur ces femmes, vivant souvent sous le couvert d'une image dégradante et stéréotypée. Enfin, quelques photographies de l'intérieur du pavillon Patricia Mackenzie seront utilisées dans cette section et dans le chapitre d'analyse afin d'offrir un support visuel au lecteur. La prise de photos à l'intérieur du bâtiment est strictement utilitaire. Il ne s'agit pas d'un médium d'analyse, mais bien d'un support illustratif de la réalité vécue à l'intérieur de l'établissement.

5. Milieu à l'étude

Le milieu au sein duquel s'est déroulée la recherche est l'organisme à but non lucratif, la Mission Old Brewery. Dès son ouverture à la fin du 19^e siècle, durant l'hiver 1889, l'objectif était d'offrir des repas chauds aux plus démunis (hommes et femmes), dans la grande ville de Montréal. Face à une demande d'aide allant au-delà d'un besoin alimentaire, de 1900 à 1920, la Mission Old Brewery devint un hébergement (ou refuge) réservé exclusivement aux hommes. C'est en 1940 que l'organisme a ouvert ses portes à une nouvelle vague d'individus dans le besoin à Montréal : les femmes itinérantes. La présence plus fréquente de femmes dans la pauvreté amena l'organisme à accueillir la gent féminine. Le 14 septembre 1997, le Pavillon Patricia Mackenzie est né (Rapport Annuel, Mission Old Brewery, 2016-2017). Dans le cadre de cette recherche, le choix du Pavillon Patricia Mackenzie comme lieu d'accueil s'est

présenté comme un choix inévitable. Grâce à la position d'intervenante psychosociale au sein du milieu, l'intégration n'en fut que facilitée.

Situé au coin de la rue de La Visitation et du boulevard De Maisonneuve Est, dans le secteur Centre-Sud de Montréal, le Pavillon offre des services aux femmes en difficulté depuis maintenant plus de vingt ans. La vision humaniste et l'accueil inconditionnel de la mission se sont adaptés afin d'offrir des services allant plus loin qu'une solution à court terme. La mission offre aujourd'hui une multitude de programmes d'accompagnement psychosocial et de transition répondant aux besoins de femmes en situation d'itinérance, à court, moyen et long terme.

Photographie 1 : Façade extérieure du Pavillon Patricia Mackenzie



Photo tirée du site internet de la Mission Old Brewery, 2018.

D'un point de vue spatial, le Pavillon Patricia Mackenzie est un endroit unique en son genre. Étale sur quatre étages, l'établissement offre différents services dans un décor alternant entre la froideur de l'institution et la chaleur de l'organisme communautaire. Par exemple, dû à sa grande capacité d'accueil et à ses services d'accompagnement et de transition, le pavillon peut avoir des ressemblances avec les centres d'hébergement de longue durée (CHSLD). Tandis qu'à l'opposé, un effort évident a été fait pour rendre le pavillon le plus accueillant possible, notamment par des couleurs chaleureuses et des décorations murales, par exemple : des fleurs et des mandalas ont été apposés sur les murs, des plantes ont été placées dans la salle à manger et un piano a été mis à la disposition des femmes. Cette ambiance tranche avec celle du dortoir du refuge offrant des lits superposés en métal, des murs gris et une faible luminosité. Le manque d'intimité de cet espace traduit le haut niveau de promiscuité ressenti à l'intérieur du dortoir et conserve l'image d'un refuge pour itinérants ou d'un établissement pénitencier dans lesquels les individus sont entassés dans un espace clos. L'image suivante offre un plan du grand dortoir, au 2^e étage du pavillon.

Photographie 2 : Plan du grand dortoir, 2^e étage, Pavillon Patricia Mackenzie

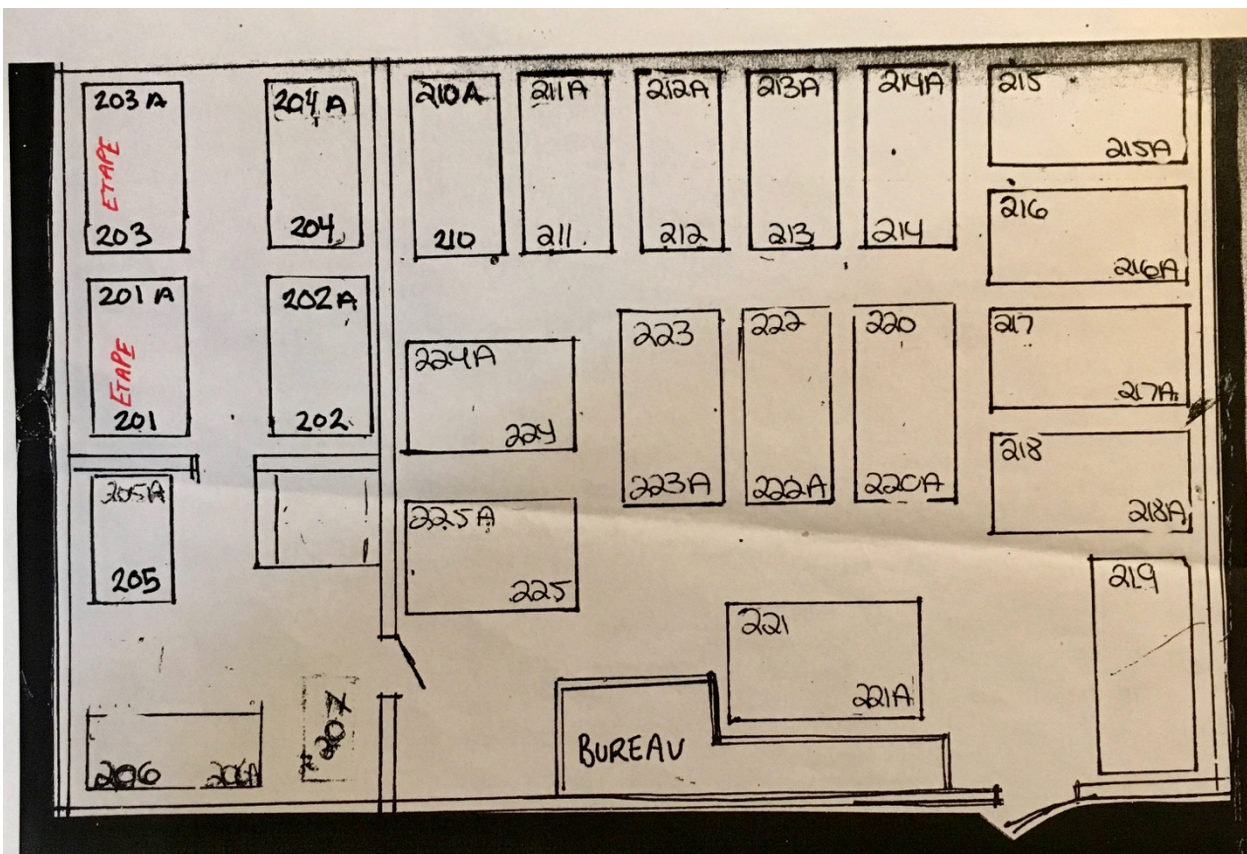


Image tirée des outils de travail de l'équipe d'intervention du Pavillon Patricia Mackenzie, 2018.

Au total, soixante-cinq femmes peuvent être hébergées quotidiennement au Pavillon Patricia Mackenzie. Le 3^e étage accueille douze femmes, le 4^e étage accueille une dizaine de femmes, et quarante-deux femmes sont hébergées à l'intérieur du grand dortoir du 2^e étage. Lors de temps froids, un maximum de cinq femmes peut être hébergé en urgence dans la cafétéria de l'établissement. Des lits de fortune sont alors installés à même le sol de par et d'autres de la salle. Un refuge d'urgence, des programmes de transition, des repas, des références, et une aide ponctuelle constituent les services offerts tous les jours.

6. Population

En 2017, 598 femmes ont utilisé les services offerts par la mission, dont 332 nouvelles femmes qui n'avaient jamais utilisé les services auparavant, ce qui constitue 45 femmes de

plus que l'année précédente. Les femmes bénéficiant des services du pavillon pour la première fois représentent 60 % des personnes accueillies. La ressource accueille des femmes de 18 ans et plus et la moyenne d'âge des femmes utilisant les services du refuge est de 45 ans. Parmi ces 598 femmes, 517 ont utilisé les services du refuge (Rapport annuel, Mission Old Brewery, 2016-2017), ce qui signifie qu'elles ont nécessairement été accueillies dans le grand dortoir présenté à la Photographie no. 2.

En effectuant le recrutement à l'intérieur d'un organisme tel que la Mission Old Brewery, il nous a été possible d'obtenir un accès privilégié à l'intérieur d'un des plus grands organismes communautaires venant en aide aux individus en situation d'itinérance au Canada (Rapport Annuel, Mission Old Brewery, 2016-2017). Évidemment la position d'intervenante psychosociale a facilité l'accès à ce bassin diversifié de femmes. Que ce soit au niveau de l'âge, de la situation, de la problématique centrale ou même de l'objectif visé, l'accès à un groupe de femmes diversifié est partie prenante du processus de recherche. C'est non seulement grâce à cet accès à la population que le recrutement a été facilité, mais ce regard *d'entre les murs de l'organisme* a également influencé la façon dont la problématique a été abordée.

Le recrutement de participantes dans un organisme spécifique consiste en soi un biais de recherche puisque les participantes s'inscrivent dans un certain profil psychosocial. Par exemple, les femmes vivant des situations d'itinérance cachées ne se présenteront pas nécessairement aux portes des organismes comme la Mission Old Brewery, ce qui soustrait une tranche importante de la population à l'étude. En ce sens, ce ne sont pas toutes les femmes en difficulté qui opteront pour un hébergement d'urgence comme le Pavillon Patricia Mackenzie.

7. Entretiens semi-directifs — phase 1

Dans cette section du chapitre, il sera question du processus de recrutement des participantes, de la procédure menant à la construction de la grille d'entretien de la phase 1 et du

déroulement des entretiens de cette phase. Il sera ainsi possible de mettre en lumière les aspects positifs et négatifs de la méthode qualitative avec une telle population. Ensuite, la description de la phase 2 suivra, ainsi que la justification de la conduction d'une deuxième phase d'entretiens, et de l'élaboration et des modifications apportées à la seconde grille d'entretien. Nous terminerons par une courte description du déroulement de la seconde phase.

7.1. Recrutement et spécifications

Le recrutement des participantes pour cette recherche s'est effectué rapidement. C'est grâce à la combinaison de notre position d'intervenante psychosociale et de chercheure que le recrutement des futures participantes a rapidement été conduit. Certains critères d'inclusion ont été élaborés pour ne pas introduire de biais de recherche. Il est important de mentionner que toutes les femmes préalablement connues de la chercheure ont été exclues de la recherche. C'est-à-dire que toute femme avec laquelle une intervention a été effectuée a été exclue du recrutement, dans le but d'éviter les biais dans l'analyse des données recueillies. Les caractéristiques des participantes se sont voulues flexibles, en fonction de la grande diversité et hétérogénéité de la population. Par exemple, l'âge, l'appartenance ethno-raciale et la problématique majeure des femmes n'ont pas été des caractéristiques fondamentales lors du processus de recrutement. Il est intéressant d'obtenir des entretiens avec un groupe varié, mais cela n'a pas constitué un critère d'exclusion.

Au fil du processus de recherche, le recrutement s'est affiné. Une modification significative a été ajoutée aux critères d'inclusion des participantes. Au départ, la sélection de femmes vivant actuellement une situation d'itinérance semblait être le choix le plus susceptible de mener vers une cueillette d'information riche. Le tout dans l'idée de pouvoir interroger la situation vécue présentement. Ce critère d'inclusion était alors central. Or, il est apparu que les femmes ayant vécu une situation d'itinérance dans le passé formaient un groupe encore plus riche en expériences. En effet, elles pouvaient offrir une grande quantité d'information concernant leur expérience et leur parcours vers l'itinérance, ainsi qu'un compte-rendu de leur situation

actuelle. De cette façon, nous nous sommes assuré de cibler les bonnes candidates à notre projet de recherche.

Environ cinq ou six entrevues avaient été espérées pour cette recherche. La difficulté d'approche de la population avait été prise en considération dans le nombre d'entretiens visés. Initialement, des affiches ont été apposées sur différents babillards à l'intérieur de l'hébergement. Ces affiches contenaient les informations essentielles à la compréhension de l'objet de la recherche, et en quoi consisterait la participation des femmes. En vue de ne pas brusquer le recrutement ou de ne pas faire ressentir un sentiment d'imposition aux femmes, l'aide de la coordonnatrice des services du pavillon a été sollicitée; en vue de recruter un minimum de participantes. Puisque la coordonnatrice assure une présence et un soutien journalier au pavillon, un lien de confiance significatif entre elle et les résidentes est présent. C'est pourquoi l'encouragement de cette dernière à la participation a fortement aidé au recrutement. Cinq femmes ont finalement été recrutées de façons non aléatoires. L'appel à candidatures a été fait avec l'aide de la coordonnatrice en poste, en vue de recruter un minimum de participantes. Sept femmes ont répondu à l'appel. Deux d'entre elles se sont finalement désistées. Évidemment, lorsque les femmes ont été contactées pour les entretiens, la coordonnatrice a été exclue de la suite du déroulement de la recherche.

Dans le *Tableau no. 3 : Résumé des données démographiques des participantes*, les données démographiques et les informations pertinentes à la compréhension des récits de vie de chacune des participantes sont présentées³⁹. Dans la colonne « Problématique majeure », il est possible de tracer un portrait de la situation globale de la participante. Il doit être précisé que ce tableau agit uniquement à titre d'indicateur. Il s'agit d'un résumé des problématiques vécues par les participantes au courant de leur vie. Certains aspects peuvent avoir évolué suite à la situation d'itinérance.

³⁹ En vue de conserver l'anonymat des participantes, des noms fictifs ont été attribués à chacune.

Tableau 3 : Résumé des données démographiques des participantes

Données démographiques des participantes				
Participant	Âge	Situation conjugale	Enfants	Problématique majeure
Nathalie	44 ans	Séparée Actuellement célibataire	2	Trouble de personnalité limite Dépression Consommation de drogues dures (cocaïne, <i>speed</i> , psychostimulants) Problèmes cardiaques
Guylaine	69 ans	Divorcée Actuellement célibataire	5	Consommation de drogues douces et dures (marijuana, <i>crack</i>) Violence conjugale Consommation excessive d'alcool Soucis monétaires
Roberta	60 ans	Divorcée Actuellement célibataire	2	Consommation de drogues douces et dures (marijuana, haschich, cocaïne, héroïne, <i>crack</i>) Consommation excessive d'alcool
Marilou	45 ans	Séparée Actuellement célibataire	1	Problématique de santé mentale (schizophrénie)
Catherine	44 ans	Divorcée Actuellement fiancée	4	Violence conjugale Consommation de drogues dures (cocaïne, <i>speed</i>) Consommation excessive d'alcool Directeur de la protection de la jeunesse (DPJ)

7.2. Élaboration de la grille d'entretien

L'objectif initial des entretiens était d'obtenir de l'information concernant le vécu à l'intérieur du centre d'hébergement. En ce sens, il allait être possible de mieux comprendre la réalité des femmes. C'est pourquoi cinq catégories avaient été élaborées : le parcours personnel, les ressources communautaires, le moment suivant l'hébergement et la stigmatisation de la population, ainsi qu'une section « autre ». Les différentes sections ont été élaborées afin de couvrir toutes les facettes du vécu des participantes. La grille d'entretien initiale est présentée ci-dessous. Bien qu'elle soit chargée, la grille agit principalement à titre de guide pour l'entretien. Ainsi, certains thèmes ou questions ont pu être abordés par des réponses à d'autres questions.

Tableau 4 : Grille d'entretien — phase 1

Grille d'entretien — phase 1
<p>A. Parcours personnel : Pouvez-vous me raconter votre parcours, ce qui vous a menée vers l'itinérance ? Était-ce votre première situation d'itinérance ?</p>
<p>B. Ressources communautaires et hébergements : Avez-vous déjà fréquenté des ressources d'hébergement pour femmes en situation d'itinérance ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • Si oui, lesquelles ? <p>Quelle a été votre expérience personnelle dans ce type d'établissement ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • Exemple : votre séjour, les problématiques avec les autres femmes, les services, etc. <p>Croyez-vous qu'une approche personnalisée pour les femmes serait favorable aux différents cheminements des usagères ?</p> <p>Par exemple, croyez-vous qu'un environnement agréable, chaleureux et accueillant pourrait apporter une aide considérable, ou l'environnement physique de l'hébergement n'a pas vraiment d'importance ?</p> <p>On dit souvent que les organismes communautaires sont différents des institutions, par exemple les institutions en santé mentale. Quelle est votre opinion à ce sujet ?</p>
<p>C. Après l'hébergement : Depuis votre séjour dans les services d'hébergement pour femmes, croyez-vous avoir changé ? Avez-vous, aujourd'hui, la même perception de vous-même que vous aviez avant, pendant et après la période d'itinérance ? En tant que femme qui a vécu une situation d'itinérance, croyez-vous que le regard d'autrui soit différent à votre égard ?</p>
<p>D. Stigmatisation/marginalisation de la population itinérante féminine : Quelle est votre définition de l'itinérance ? Croyez-vous, en tant que femme que l'image extérieure que vous projetez soit la même qu'avant votre séjour dans l'hébergement ? Selon vous, quelle est la place des femmes en situation d'itinérance dans la ville ? Selon vous, les services pour femmes sont-ils réellement adaptés pour les problématiques féminines ? Selon votre opinion, les services offerts, comme ceux du pavillon Lise Watier, sont-ils un bon « tremplin » pour les femmes en situation d'itinérance pour se sortir de cette situation ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • Croyez-vous que ce serait différent pour les hommes ? <p>Selon vous, les services sont-ils mieux adaptés pour les hommes ou pour les femmes en situation d'itinérance ? On dit souvent que les ressources en itinérance, comme les centres d'hébergement et les centres de jour sont des endroits de socialisation, qu'en pensez-vous ?</p>
<p>E. Autres : Selon vous, les systèmes d'aide auxquels vous avez recours sont-ils, selon votre opinion, adéquats ? Apportent-ils l'aide espérée ? Suite à votre situation d'itinérance, y a-t-il eu un moment durant lequel votre statut « d'itinérante » a nui à vos démarches ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • Logement ? • Aide sociale ? • Aide médicale ? • Relations interpersonnelles ? <p>Pour conclure, selon vous, qu'est-ce qui, est manquant pour les femmes qui vivent une situation d'itinérance ?</p>

La façon dont la première grille d'entretien a été construite reflétait ce que nous croyions être les thèmes principaux et incontournables à aborder en entretien. C'est en interrogeant le parcours individuel des participantes, en fonction de ce qui les a menées vers l'itinérance, qu'une meilleure compréhension du phénomène était visée.

7.3. Déroulement des entretiens — phase 1

Les entretiens se sont déroulés sur plusieurs journées, étalés sur deux semaines. Deux entretiens ont été effectués la première semaine. Ensuite, deux entretiens se sont déroulés en un après-midi, et enfin, le dernier la journée suivante. Les participantes avaient été préalablement informées que la durée de la rencontre serait d'environ une heure et qu'elles seraient enregistrées. Au départ, le bureau de rencontre installé au rez-de-chaussée de l'établissement a été proposé comme lieu pour les entretiens. En vue de ne pas imposer un lieu inconfortable, la décision finale de l'endroit préférable a été laissée aux participantes.

Roberta et Marilou ont préféré effectuer l'entretien dans la salle communautaire à aire ouverte. Selon elles, cet environnement leur permettait de pouvoir s'exprimer librement, être confortables et ne pas ressentir la pression d'être dans un bureau fermé. Guylaine, quant à elle, tenait à ce que l'entretien se déroule dans son logement directement. Ce qui lui permettait de s'assurer de la confidentialité de l'environnement, de pouvoir fumer, d'écouter de la musique et d'être confortable. Pour ce qui est de Nathalie et de Catherine, elles n'ont vu aucune objection à ce que la rencontre soit effectuée dans le bureau. Elles ont toutes deux apprécié la confidentialité que cet espace offrait. Les entretiens ont duré en moyenne 90 minutes. Ils se sont bien déroulés et ont été entrecoupés d'interactions entre la chercheure et la participante.

8. Entretiens semi-directifs — phase 2

Suite à l'écoute des premiers enregistrements audio, il semblait y avoir des parcelles d'informations manquantes dans les discours concernant la situation actuelle des participantes. Aussi, suite à une relecture de la grille d'entretien, celle-ci a semblé être fortement axée sur le

passé des femmes, ce qui ne répondait plus aux questionnements visés. C'est à ce moment qu'une réflexion entourant la possibilité d'une deuxième phase d'entretiens auprès des mêmes participantes s'est concrétisée. Le Tableau 6 présente la nouvelle grille d'entretien utilisée durant la phase 2 :

Tableau 5 : Grille d'entretien — phase 2

Grille d'entretien — phase 2
<p>A. Refuges :</p> <p>Est-ce que vos différents séjours dans les refuges vous ont fait développer des techniques pour cacher certaines choses ? Pour augmenter votre confort ?</p> <p>Avez-vous développé des comportements suite à vos séjours ?</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Hygiène ? 2. Troubles obsessionnels compulsifs (TOC) ? 3. Méfiance ? <p>Comment viviez-vous votre espace dans le refuge ?</p>
<p>B. Intimité :</p> <p>Question d'intimité, est-ce qu'il y en a dans les refuges ?</p> <p>Parmi les refuges que vous avez fréquentés, est-ce que certains étaient mieux que d'autres ?</p> <p>Que pensez-vous d'un dortoir pour les femmes ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • Croyez-vous que ce serait différent pour les hommes ? <p>Comment avez-vous vécu votre intimité dans un endroit comme celui du Pavillon Patricia Mackenzie ?</p> <p>Comment vous êtes-vous approprié votre « espace » ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • Avez-vous développé des techniques pour vous approprier votre espace ? • Face au vol ? <p>Un certain confort était-il possible ?</p>
<p>C. Maintenant :</p> <p>Avez-vous conservé certains comportements que vous aviez lorsque vous étiez dans le refuge ?</p> <p>Pourriez-vous dire que vos séjours vous ont marquée ? De quelle façon ?</p> <p>Est-ce que les habitudes de vie que vous avez développées durant vos séjours ont eu un impact sur la façon dont vous êtes maintenant ?</p>
<p>D. Logement :</p> <p>Avant vos séjours en centre d'hébergement, aviez-vous de la difficulté à avoir accès à un logement adéquat ?</p> <p>Pendant vos séjours en centre d'hébergement, comment la recherche de logement s'est-elle déroulée ?</p> <p>Avez-vous déjà vécu des inégalités ou de la discrimination parce que vous êtes une femme ?</p> <p>Croyez-vous que d'avoir eu recours aux ressources d'hébergement d'urgence en itinérance peut avoir eu un effet sur la façon dont les propriétaires vous ont perçue ?</p> <ul style="list-style-type: none"> • Si oui, croyez-vous que l'on pourrait parler de méfiance ? <p>Quelles sont vos perceptions par rapport à cela ?</p>
<p>E. Retour :</p> <p>Si vous avez vécu plusieurs séjours dans les ressources d'hébergement pour femmes, selon vous, quelles sont les raisons pour lesquelles vous retournez vers les mêmes endroits ?</p>

Tout en survolant des thèmes similaires, quatre nouvelles catégories ont permis d'approfondir des sujets comme les refuges, l'intimité, le logement, la situation actuelle, ainsi que le retour dans la ressource d'hébergement (pour celles qui ont vécu plusieurs situations d'itinérance, donc plusieurs séjours dans les ressources d'hébergement).

8.1. Déroulement des entretiens — phase 2

En vue de la phase 2 des entretiens, les participantes ont été recontactées pour une seconde entrevue. Quatre d'entre elles ont accepté de participer, tandis que la cinquième participante a préféré refuser l'offre. La seconde portion des entrevues s'est déroulée sur deux journées consécutives. Les participantes ont été rencontrées dans les mêmes environnements que pour la première phase de la recherche. Toutefois, la durée des entretiens a été significativement plus courte que pour la première phase. Les entretiens ont duré en moyenne 30 à 45 minutes.

9. Ajustements et limites

Durant la récolte de données, deux limites principales se sont immiscées dans le processus de recherche. La première fut la connaissance et la proximité de la chercheuse face au milieu étudié. Comme mentionné précédemment, la proximité de la chercheuse face à son objet d'étude est due à un poste d'intervenante psychosociale à l'intérieur de l'organisme. En guise de bénéfice, l'accès au terrain et aux participantes en a été facilité. Tandis qu'à l'inverse, le regard porté sur la population étudiée a pu en être influencé. Ce qui signifie que la lunette d'observation arborée pourrait être fortement influencée par un regard de type « intervention », et non pas sociologique. Bien que l'aspect « intervention » soit indissociable de cette recherche, un effort supplémentaire de distanciation face à l'objet d'étude a été inévitable et nécessaire. Toutefois, l'influence de la lunette d'intervention est non-négligeable. Dans le cadre de cette recherche, elle nous a permis d'aborder un regard différent et nouveau sur la problématique de l'itinérance des femmes.

La seconde limite rencontrée, en lien à l'emploi de la chercheure, a été la difficulté à obtenir des entretiens avec des dames auprès desquelles des interventions avec la chercheure directement n'avaient jamais été faites. En vue d'éviter des biais de recherche et d'analyse, ce choix s'est avéré primordial. Puisque le recrutement a été effectué au Pavillon Patricia Mackenzie, une grande portion des usagères des services qui auraient pu participer aux entretiens était connue. Ainsi, la décision d'exclure toute femme « connue » de la chercheure a pu annuler ce biais de recherche.

Conclusion du chapitre 3

Certes, la méthodologie qualitative comporte certains biais d'analyse inévitables, mais elle prend en compte les facteurs fondamentaux à la compréhension d'une problématique humaine. La combinaison de différents types de méthodologies mène vers un regard frais et actuel sur une problématique en constante évolution. L'utilisation de récits de vie accorde une place prioritaire au vécu de ces femmes et aux événements passés, en vue de diminuer la distance entre le monde de la recherche et cette population marginalisée. Enfin, en aucun cas les résultats présentés dans ce mémoire n'assument être la clé à la résolution de l'itinérance féminine. Il s'agit de créer un espace de discours entre la recherche et la population visée, en vue de la création de nouvelles connaissances.

Enfin, la méthode d'analyse du matériau choisi a pris part dans un long processus d'écoute des enregistrements et d'une catégorisation des portions similaires et distinctives retrouvées dans les discours. C'est à partir de ces discours que l'analyse des données recueillies pourra être effectuée selon deux angles principaux : la trajectoire de vie et l'expérience singulière de l'hébergement d'urgence.

Chapitre 4 : Analyse de l'intérieur, vers un regard d'entre les murs

Dans ce chapitre, il sera question de l'analyse des données recueillies. L'écoute des enregistrements ainsi que la lecture des verbatims ont fait émerger des similarités dans les discours. Des changements dans la façon dont les femmes se percevaient et dans les rapports qu'elles avaient à elles-mêmes ont été décelés. C'est pourquoi deux thèmes d'analyse principaux ont été élaborés : (1) la trajectoire des femmes, (2) l'impact de l'hébergement sur les perceptions de soi. L'utilisation de la trajectoire comme base de l'analyse des récits de vie offre un regard unique dans l'expérience subjective de ces femmes. L'analyse de la trajectoire se positionne comme le moteur de la compréhension du passage à travers les centres d'hébergement, et de l'essence même du vécu de ces femmes dans l'itinérance.

Ce chapitre se déroulera en trois temps. Premièrement, la *Partie 1 : Trajectoire des femmes* propose l'étendue du parcours de chacune des participantes vers l'itinérance. Dans cette portion, les facteurs structurels (ou environnementaux) seront mis de l'avant comme les influenceurs majeurs dans le cheminement des femmes interviewées. Des fiches biographiques pour chacune des participantes seront disposées dans les prochaines pages, en vue d'offrir une mise en contexte rapide de leur situation passée et présente. Deuxièmement, la *Partie 2 : Impact de l'hébergement et l'expérience de l'itinérance sur les perceptions de soi des femmes* survolera les facteurs d'influence provenant du passage dans l'hébergement. Différents pour chacune, les effets des séjours seront analysés en fonction de leurs influences directes sur les participantes. Ce survol de la trajectoire et de l'hébergement nous mèneront vers la troisième portion de ce chapitre : *Discussion : repenser l'importance de l'hébergement dans le parcours des femmes*. Enfin, c'est dans cette dernière section que les aspects centraux de l'analyse seront présentés.

1. Partie 1 : Trajectoires des femmes

« L'itinérance renvoie globalement à ceux qui vivent dans la grande misère. Il n'y a pas de groupe précis, de catégories administratives désignant ces individus ; il s'agit d'une désignation contemporaine de ceux que Castel nomme les "inutiles au monde". » (Roy, 1995 : 76)

L'utilisation de récits de femmes ayant vécu l'itinérance vise la reconstruction de leur trajectoire de vie, en vue de tracer les contours des épisodes marquant de leur parcours. De cette façon, une meilleure compréhension quant au passage dans le centre d'hébergement sera possible. La trajectoire est à la fois le chemin, le moment et le futur. Elle offre la possibilité de reconstruire la période qui nous intéresse, tout en prenant en considération les différents facteurs pouvant avoir eu un impact positif ou négatif sur l'individu. La situation d'itinérance n'est en rien une finalité, mais bien une situation, un moment, dans la vie d'un individu. Précédant l'analyse du passage à travers le centre d'hébergement, il importe de se pencher quelque peu sur le parcours de chacune l'y ayant mené.

Non seulement l'expérience de l'itinérance peut être traumatisante, mais le passage dans l'hébergement peut lui aussi avoir des effets permanents et à long terme. Au contraire d'une perception individualiste, structurelle ou systémique, l'itinérance féminine s'inscrit dans un mécanisme à la fois d'invisibilité et de fragilisation posant un obstacle permanent à l'accès à une vie décente pour ces femmes (Bellot et Rivard, 2017). Selon Bellot et Rivard (2017), l'intersectionnalité permet de mieux comprendre la façon dont les différents facteurs sociaux et individuels entrent en relation et peuvent mener vers l'itinérance pour bien des femmes. L'addition de ces facteurs mènerait vers la production de dissonances identitaires importantes. C'est pourquoi nous tenterons de les articuler dans une même analyse.

1.1. Perte de repères

L'impression de la perte de repères et d'ancrage sont des concepts extraits directement des discours des participantes. Il s'agirait du moment précédant la désaffiliation sociale et l'isolement. Cette période a été exprimée comme le moment durant lequel les femmes ont graduellement perdu le contrôle sur leur situation. Dans le cas de Nathalie, cette perte de repères s'est avérée être principalement géographique. Comme il est possible de l'observer dans sa fiche biographique, l'instabilité résidentielle fait partie de son parcours.

Tableau 6 : Fiche biographique de Nathalie

Fiche biographique de la participante
Participante : Nathalie
Mère monoparentale de deux enfants, un garçon et une fille, Nathalie a vécu plusieurs situations de précarité au niveau du logement et de sa santé. Diagnostiquée dépressive, avec un Trouble de la Personnalité Limite (TPL), elle a fait plusieurs allers-retours entre le pénitencier et des logements privés. Pour différents crimes mineurs, elle a passé plusieurs années en centre de détention, ce qui a résulté en la perte de la garde de ses enfants par la DPJ. Consommatrice de drogue psychostimulante (cocaïne, méthamphétamine), elle est passée au travers de plusieurs désintoxications. Elle ne consomme plus depuis maintenant onze ans. Elle a vécu sa première situation d'itinérance il y a de cela près de deux ans, suite à des abus du propriétaire du logement dans lequel elle résidait. Elle a maintenant retrouvé une stabilité résidentielle depuis trois mois dans un logement privé.

Lorsqu'elle a emménagé dans son dernier logement, elle a ressenti un fort dépaysement. Situé dans le quartier Saint-Michel, dans l'arrondissement de Montréal-Nord, Nathalie s'est retrouvée dans un quartier qu'elle ne connaissait pas. Ayant déménagé à plusieurs reprises, elle mentionne avoir acquis une bonne capacité d'adaptation. Or, ce déménagement a accéléré le processus de désaffiliation sociale vécu, puisque Nathalie a expérimenté des abus par le propriétaire de ce logement.

Nathalie : « Okay, bon, fac tsé quand même, j'ai été forte là-dedans. Euh, je connais pas Montréal plus qu'il faut, tsé où est-ce que j'étais fac euh. On me mettait à une place, okay, fac là j'apprenais le milieu, après ça on me mettait à une autre place, là j'apprenais le milieu, après ça tsé... j'étais toute perdue... là à un moment donné ! »

Nathalie : « Moi je paniquait parce que là, il me menaçait, le propriétaire. Fac j'ai essayé de trouver un autre appartement, mais y'a brulé mon nom. »

Pour Guylaine et Catherine, la perte de repères et d'ancrage s'est effectuée sur plusieurs années; toutefois, elle s'est accentuée lorsqu'elles ont ressenti qu'elles perdaient le contrôle de leurs relations familiales. Tandis que pour Catherine, il s'agit d'une accumulation d'années de violence conjugale et d'abus de son ex-mari.

Tableau 7 : Fiche biographique de Guylaine

Fiche biographique de la participante
Participante : Guylaine
Mère de cinq enfants, Guylaine a vécu dans une précarité monétaire la majorité de sa vie. D'une maison mobile à une autre durant son enfance. Enceinte à l'âge de 17 ans, elle s'est mariée avec l'homme qui sera plus tard le père de ses cinq enfants. Mariée pendant vingt-deux ans, sa vie conjugale a été marquée de plusieurs épisodes de forte consommation de drogues douces et dures (marijuana, crack), en plus d'épisodes de consommation d'alcool excessive. Suite au divorce, la situation de précarité de madame ne s'est qu'aggravée. La consommation de drogues dures de ses quatre plus jeunes enfants, la prostitution de l'une de ses filles, en plus d'une précarité du logement l'on menée à la rue. C'est lorsque madame s'est résolue à se rendre dans un centre d'hébergement pour femmes qu'elle a obtenu l'aide nécessaire pour retrouver une stabilité résidentielle, dans un logement privé dans lequel elle réside depuis maintenant six ans.

Plusieurs années de précarité résidentielle ont mené Guylaine à la perte graduelle de repères et d'ancrage solide avec sa famille. Un grand nombre de déménagements précipités, ainsi que des relations néfastes avec ses enfants et les membres de sa famille ont abouti à une dégradation de sa situation.

Guylaine : « So I was looking to try and find a place on my own. But being single and on BS [Aide-Sociale] for 600\$/month, I tried the church, I tried everything, but I had to go to somebody else's house to use the phone. »

Tableau 8 : Fiche biographique de Catherine

Fiche biographique résumé de la participante
Participante : Catherine
Mère de quatre enfants, trois filles et un garçon, Catherine a vécu 14 ans de vie conjugale avec le père de ses enfants. Tous deux consommateurs de drogues psychostimulantes (méthamphétamine), ils ont vu leur relation de couple se dégrader progressivement. Une première demande de divorce pour violence conjugale, après 7 ans de vie commune, a été déposée par Catherine, mais sans aboutir. C'est à ce moment que la DPJ leur a retiré la garde de leurs enfants. Pendant les années suivantes, la consommation et la violence physique et psychologique de monsieur ont augmenté en intensité, ce qui a abouti en une deuxième demande de divorce de la part de Catherine. Suite au divorce, elle est retournée vivre avec sa mère et son conjoint de l'époque. Elle a vécu sa première situation d'itinérance à l'âge de 38 ans lorsque sa mère l'a expulsée de la maison familiale pour des conflits entre son conjoint et Catherine. Dès qu'elle s'est retrouvée à la rue, elle s'est présentée aux portes du Pavillon Patricia Mackenzie pour obtenir de l'aide immédiate. Elle y a résidé pendant un an et demi, avant qu'elle retrouve une stabilité résidentielle dans un établissement de logements supervisés, dans lequel elle réside depuis maintenant près de 4 ans.

Conjointe d'un homme violent et consommateur de drogues psychostimulantes, Catherine a vécu plusieurs années de violence conjugale physique et psychologique. À deux reprises, elle a voulu divorcer, en impliquant même la Direction de la Protection de Jeunesse (DPJ) pour protéger ses enfants. Elle a finalement réussi à s'extirper de la situation quelques années plus tard. À ce moment, elle a réaménagé chez sa mère, qui vivait à l'époque avec son conjoint.

Catherine : « When my mom putted me on the street, I lost everything and everyone. Even my kids. My husband was beating me up, I tried to divorce, but he won and he took the children with him. I lost everything, with all the drugs, the drinking, and everything. I couldn't go back home. »

Un facteur intéressant dans cette analyse est que ni Guylaine ni Catherine ne prennent la responsabilité de leur situation. Pour elles, il s'agit d'une tierce personne les ayant obligées de se retrouver à la rue.

1.2. Discrimination et exclusion

La discrimination et l'exclusion vécues par les femmes itinérantes se traduisent de différentes façons. Dans certains cas, les femmes vont vivre des difficultés avec leur entourage ou vont ressentir qu'elles sont exclues de leur cercle social ou même exclues de tous les groupes sociaux. Tandis que d'autres vont s'exclure d'elles-mêmes de l'univers social pour ne pas vivre de sentiment de honte ou de rejet. Cette citation de Nathalie est intéressante puisqu'elle pose une distance entre sa situation et celle des « autres » itinérantes. Elle ne parle pas au « je » ou de sa propre expérience. Tout comme si elle imposait une distance ou une différence entre son vécu et celui de la population itinérante féminine en général.

Nathalie : « Je trouve que y'a plus d'ouverture d'esprit qu'avant. Mais y'a quand même beaucoup de préjugés. Quand tu regardes les gens, tsé on... malheureusement des fois on sait pas si la personne peut se nourrir ou veut se nourrir d'alcool. [...] fait aussi que j'aime pas aussi des fois la façon dont la police pis tout ça les traite. Parce que c'est quand même des êtres humains, pourquoi pas s'asseoir avec eux-autres pis parler pis les connaître ces gens-là ? »

Cette citation démontre bien la façon dont les itinérantes visibles sont discriminées quotidiennement. La façon dont les citoyens interagissent avec eux traduit les rapports d'exclusion et de discrimination sociale de notre époque. Ces interactions peuvent également être observées dans la difficulté d'accès à des logements abordables et à une aide psychosociale adéquate. Les femmes sans-abri qualifiées « d'invisibles » sont écartées des politiques d'intervention prioritaires et se retrouvent finalement isolées des services (Bellot et Rivard, 2017). La citation suivante fait référence à la situation de Guylaine durant laquelle elle s'est sentie discriminée face à l'image stéréotypée des femmes itinérantes.

Guylaine : « I meant it's always been all men are on the streets. But never women, and women are ignored, because they were either prostitutes or drug users or whatever. »

Ce sentiment de rejet peut se produire face à l'entourage et également face à l'univers social en soi. La citation de Guylaine démontre bien cette idée. Selon elle, les femmes en difficulté sont discriminées par rapport aux autres parce qu'elles sont dans la rue. Il n'y aurait pas assez

de services pour les femmes qui ne se prostituent ou ne se droguent pas et elles ne recevraient pas le respect auquel elles auraient droit.

Guylaine : « I felt discriminated because I was a woman on the welfare. It was very difficult. Normally Jeremy would do it [trouver un logement] for me because he was a man. »

Guylaine a fortement ressenti qu'elle était discriminée face aux autres. Elle mentionne que c'était autrefois Jeremy, son fils, qui s'occupait de la recherche d'appartement, puisqu'il est un homme et que pour lui c'était plus facile. Guylaine a toujours ressenti qu'elle avait moins de chance ou de facilités à se trouver un logement, parce qu'elle était une femme, bénéficiant de l'aide sociale.

1.3. Désaffiliation sociale

Les participantes ont toutes mentionné à un moment ou à un autre vivre un éloignement, une perte de liens émotionnels ou affectifs avec des proches, des collègues, des amis, ou leur famille. On voit une perte de l'équilibre individuel, penchant vers une crise importante du lien social (Simard, 2000). L'entretien du cercle social apparaît comme indispensable. Or, pour la majorité des participantes, ce lien social s'est graduellement effrité.

Nathalie : « Euh, pis à un moment donné, c'est parce que t'as pu d'humilité. »

Nathalie : « Ben, le trois quarts du monde d'avant me reconnaissait même pas dans rue. »

À titre d'exemple, la perte de repères de Nathalie, mentionnée plus haut, démontre une prise de distance importante face à l'univers social auquel elle s'identifiait autrefois. Expérimentant de la difficulté à prendre soin d'elle, elle a rapidement ressenti une perte de dignité, ainsi qu'une forte impression d'éloignement face à l'image qu'elle projetait autrefois. En rappel à la perte d'identification au modèle normatif de la femme (Laberge et coll., 2000) mentionné plus tôt, on voit ici que Nathalie a été forcée de se distancer de ce modèle, dû à la façon dont elle se sentait personnellement. Il est intéressant de se pencher sur cette question en lien à la perte de

repères identitaires, à la fragilisation de soi et à l'angoisse personnelle (Conseil du statut de la femme, 2012). Les écrits et recherches actuelles portant sur le sujet portent à croire que cette situation sous-entendrait une reconfiguration de l'histoire de vie des femmes. Dans le cas de Nathalie, ce moment semble avoir marqué la continuité du processus menant vers l'isolement social complet. La perte de repères semble avoir augmenté la fragilité et l'envie de se replier sur elle-même.

À la différence de Nathalie, Roberta a vécu le processus de désaffiliation sociale lorsqu'elle a perdu le contrôle de sa consommation d'héroïne. Prise entre le besoin de se distancer de son entourage initial et l'univers de la consommation dans lequel elle s'immergeait, elle a ressenti une incapacité d'adaptation ou d'inclusion dans sa nouvelle situation et dans son groupe d'accueil.

Tableau 9 : Fiche biographique de Roberta

Fiche biographique de la participante
Participante : Roberta
Mère de deux filles, mariée à un jeune homme riche, Roberta a vécu plusieurs années avec son conjoint. Remarquant certains symptômes de dépression et d'ennui, Roberta a, un jour, demandé à son aide-ménagère de lui injecter de l'héroïne. C'est à ce moment que le quotidien de madame s'est effondré. Rapidement, elle s'est divorcée de son mari, lui a donné la garde de ses enfants, et a disparu dans la consommation de drogue. Pendant plusieurs années, Roberta a vécu sur la fortune familiale et celle de son mari, vivant dans un condominium luxueux dans le centre-ville de Montréal. Ce n'est qu'après plusieurs années de consommation, qu'elle s'est retrouvée sans un sou dans ses poches et à la rue. C'est à ce moment qu'elle s'est rendue dans un centre d'hébergement pour femmes, pour obtenir de l'aide. Suite à plusieurs événements, elle a obtenu un logement privé dans lequel elle réside depuis maintenant quatre ans.

Il s'agirait ici d'un exemple intéressant d'une crise identitaire durant laquelle la femme ne serait plus en mesure de s'identifier au groupe de provenance ou au groupe d'accueil (Lecompte et coll., 2010). Roberta mentionne très clairement cette réflexion dans la citation suivante :

Roberta : « I was never a whore, never, never fell into that, or stealing. I was never a thief. So I really didn't fit in the drug addict world, and I couldn't go back to my normal world. So like, I felt between the cracks. »

Provenant d'un milieu aisé, Roberta ressentait qu'elle ne faisait plus partie de sa classe sociale initiale, due à sa consommation et à son nouveau mode de vie. En revanche, elle était incapable de s'identifier à la population des consommateurs de drogues, puisqu'elle ne volait ou ne se prostituait pas. Dans bien des cas, la désaffiliation se produira avec le groupe social initial. Or, on voit qu'il est possible que la femme ait de la difficulté à s'identifier au groupe d'accueil également. Dans ce cas, le processus menant vers l'isolement se renforce.

1.4. Isolement

Suite logique à la désaffiliation sociale, l'isolement peut se présenter comme un choix ou une imposition. Pour la majorité des participantes, l'isolement face à leur entourage a été un choix. Dû à sa consommation d'héroïne, et à la prise de distance graduelle avec sa famille, Roberta s'est entièrement isolée de son entourage par elle-même.

Roberta : « I got divorced and it was the first time away from home, away from my children. And then I decided that I should leave my children with my husband. Because while it was a temporary arrangement because he had no involvement with my children, and I was very, very involved. And then I found myself all alone, and I couldn't believe that it was the first time I've ever been alone. »

Toutes ne réussiront pas à éviter ce sentiment d'isolement, certaines se tourneront vers la consommation compulsive d'affection, d'alcool, de drogues ou de quelconques moyens pour combler ce « vide » (Simard, 2000). Ce qui a été le cas pour Roberta.

Roberta : « That's when I gained 50 pounds and hum, I just kept eating and eating at night. It was the only thing that blocked up the pain. But I didn't use. I did not go back. But I blocked it out with food. I would just gorge myself so much like until it was so full. You know? To get rid of that empty, empty feeling, and the pain, the pain... »

Roberta percevait cette prise de distance comme un arrangement temporaire durant lequel elle pourrait reprendre le contrôle de sa consommation d'héroïne. Cette décision l'a menée malgré elle à se distancer de sa famille de façon permanente. Comme elle ne pouvait plus s'identifier à l'univers duquel elle provenait, Roberta n'a jamais mis un terme à cet arrangement. Ce n'est

que plusieurs années plus tard qu'elle a eu le courage de reprendre contact avec ses enfants. Dans la citation suivante, il est possible de voir que Roberta avait repris contact avec une de ses filles en particulier. À l'aube de la consommation toujours bien présente de Roberta, elle et sa fille avaient convenu d'un plan de désintoxication et d'une thérapie. Or, cette reprise de contact a mené Roberta à introduire sa fille à l'univers de la consommation. Ce qui a résulté au surdosage et au décès de sa fille un an plus tard. Cet évènement marque l'isolement total de Roberta avec sa famille.

Roberta : « And we talked about it, her and I [sa fille] and then now that's gone, and now I'm really alone, I'm completely alone. I've lost contact with all my family, everybody and hum, it's just over you know. »

Au contraire des autres participantes, l'isolement par rapport à sa famille a été imposé à Marilou. Suite à ses multiples hospitalisations forcées par son père, elle a perdu tous les liens possibles avec ses parents. La seule relation familiale possible était celle avec son fils. Or, selon ses paroles, le maintien de cette relation semble difficile puisque son fils est distant.

Tableau 10 : Fiche biographique de Marilou

Fiche biographique de la participante
Participante : Marilou
Mère d'un enfant, Marilou souffre de schizophrénie depuis plus de deux décennies. Elle a vécu avec son fils et son conjoint pendant plusieurs années dans un milieu familial sain, avant d'avoir son premier épisode de psychose. Enfant de deux psychiatres reconnus, dès son premier épisode psychotique, elle a été internée dans une institution spécialisée en santé mentale, pour près d'une décennie. Lors de sa sortie, sa stabilité mentale était assurée et elle devait réintégrer rapidement le milieu familial. Or, les épisodes psychotiques se sont enchainés et Marilou a choisis de s'éloigner de son milieu familial. Après plusieurs visites dans des centres d'hébergement, elle a été retrouvée marchant pieds nus sur un boulevard à Montréal, durant l'hiver, sans manteau et en épisode de mutisme. Elle a été internée à nouveau et mise sous ordonnance de traitement. À sa sortie, elle a intégré les programmes de transition de la Mission Old Brewery, pour éventuellement se retrouver dans un établissement de logements semi-supervisés, dans lequel elle réside depuis près de quatre ans.

Marilou : « Mais mon fils j'ai de la difficulté avec la communication avec lui, c'est vraiment difficile. [...] Il comprend pas pourquoi j'ai été partit si longtemps que ça sans donner de nouvelles pis il *shut down* tsé, j'ai aucun comme... j'y envoi des messages textes, il répond jamais. »

Dans le cas de Marilou, l'ajout de ses problèmes de santé mentale au manque de relations interpersonnelles a amplifié les symptômes négatifs de sa schizophrénie. Ces symptômes l'ont plus tard menée vers de multiples hospitalisations. Que l'isolement soit imposé ou non, cette perte de liens interpersonnels semble être fondamentale dans la trajectoire des femmes vers l'expérience de l'itinérance.

1.5. Accumulation de situations et de conséquences malheureuses

Un point important dans cette analyse de la trajectoire est l'accumulation de situations malheureuses. Mentionnée par Latimer et ses collaborateurs (2015) dans la définition donnée de l'itinérance, la trajectoire des femmes peut être le résultat d'une accumulation de situations difficiles. L'aboutissement dans l'itinérance est souvent formé d'une multitude d'embûches pouvant former une spirale descendante (Gélineau et al., 2008 ; 2015). Comme mentionné au Chapitre 2, l'addition d'événements ou de situations malheureuses se concrétise en un tourbillon duquel les femmes ne sont pas outillées pour sortir; elles sont prises dans un engrenage (Chantraine, 2003). Les prochaines citations démontrent une accumulation de situations malheureuses pour la majorité des participantes.

Nathalie : « Y'a ouvert les trucs... Les valves, fac m'a tout... pour que je *sacre mon camp* tsé, pour me mettre dehors. Ah... c'était effrayant. »

Nathalie : « Pour arriver à l'Abri de l'Espoir, c'est ça. Là euh, il [le propriétaire] s'est essayé pour avoir de l'argent, pis de l'argent, pis de l'argent, pis là moi, on est l'hiver y'a à peu près 5 pieds de neige, euh, j'ai pu de frigo, j'essaye d'avoir un frigo. »

Nathalie : « Pis juste tes issues là, tout le monde me le disait "*sors, sors, sors*" pis j'étais pas capable. »

Nathalie : « Exactement, je commençais à prendre du poids, pis après ça, ça été le vol à l'étalage, après ça je me suis fait arrêter. »

Nathalie : « Fac là les pharmaciens qui me connaissaient bien tsé, y'avait des retards dans mes affaires. Y'étaient... j'ai payé [le loyer], tsé il te raccrochait la ligne au nez, j'étais à l'hôpital parce que j'avais fait un ACV, je savais pas c'était quoi qui se passait [...]. J'ai commencé à consommer plus de bières [...], mais là à un moment

donné... la première année c'était pas si pire, là on est arrivé vers 2016. Y'a pas voulu changer mon frigidaire fac j'ai toute perdue ma viande... »

Marilou : « Là je suis en traitement vraiment sévère, j'ai beaucoup, beaucoup de médicaments. Mais là ça commence à descendre un peu. Pis avant, j'avais peur des hôpitaux, vraiment une grande peur, d'être enfermé longtemps, pis pleins de trucs me passaient par la tête. J'ai essayé de me *pousser*, mais ils m'ont retrouvée pis enfermée. Quand je suis ressortie ça pas été long que j'ai eu un autre épisode [...] pis sont revenus me chercher. »

Guylaine : « My family is very dysfunctional. All my life I've had a 22 years good marriage, then he started breaking down, alcoholism and everything. »

Guylaine : « Here I go again. Not me, my kids and drugs slap me down all the time. Like I'm fed up! »

Catherine : « Well! I was traumatized. It started with the beating, the drugs, then he [son mari] cheated on me twice with two different women. I couldn't... I left and then I was thrown out, you know... »

Il est intéressant d'observer que les participantes ont vécu une accumulation de situations difficiles avant de se retrouver dans la rue. Que ce soit une situation conjugale difficile, une consommation de drogue abusive ou des problèmes de santé mentale, cette accumulation a marqué la trajectoire des femmes vers l'itinérance.

1.6. Sentiment d'impuissance : un tremplin vers la rue ?

La sensation de vivre une grande impuissance face à sa propre situation est commune des femmes à risques de se retrouver en situation d'itinérance. Ce sentiment se produit souvent tout juste avant de se retrouver à la rue. Dans la majorité des cas, les femmes rapportent une perte de contrôle de leur vie.

Nathalie : « Je finis de déménager pis là comme je dis... pis après ça c'était à Côte-Saint-Luc. C'était comme si on m'avait pris comme un meuble, pis on m'aurait mis là. »

Nathalie : « Il a fait couper mon électricité la première fois, après ça il y'a fait couper l'eau, je pouvais pu me laver les cheveux. »

Nathalie a fortement ressenti de l'impuissance face à sa situation précédant l'expérience de l'itinérance. Lorsqu'elle a commencé à vivre de la pression du propriétaire de son logement, les situations problématiques se sont accumulées. Le propriétaire a commis des actions inadéquates dans le but que Nathalie quitte son logement. C'est en coupant l'eau courante et l'électricité, durant l'hiver, qu'elle a ressenti le plus d'impuissance face à sa situation. Par la suite, ajouté aux difficultés dues aux commodités du logement, le propriétaire a augmenté le niveau de stress de Nathalie en organisant des visites surprises à toutes heures du jour, et sans prévenir. Dans les prochaines citations, nous pouvons observer de façon claire que les droits de Nathalie ont été bafoués par le propriétaire. Toute personne a droit à un logement adéquat et sécuritaire (Gélineau, 2006), ce qui ne fut pas le cas pour Nathalie.

Nathalie : « J'ai dit, "*ma me laisser un an voir*" et puis là j'ai vu que c'était très insalubre. C'était pas *sécuritaire* non plus, sécuritaire là. Y'a rien qui se faisait, y'a beaucoup d'acheteurs qui venaient à n'importe quelle heure. »

Laurence (chercheuse) : « Ils venaient visiter ton appartement ? »

Nathalie : « Ouais, y'avait pas de clé, y'avait rien. J'étais très, extrêmement nerveuse, extrêmement nerveuse. »

Nathalie : « Euh, fallait que je couche habillée tout le temps, parce que tu sais jamais... »

Nathalie : « La porte a été défoncée ça jamais été réparé, fac y'a pas de sécurité. »

Vivant un grand sentiment d'insécurité à l'intérieur de son logement, Nathalie ne savait plus quelles étaient ses options pour se défendre. C'est pourquoi elle a dû quitter rapidement. Cette accumulation d'événements l'a menée directement vers le centre d'hébergement l'Abri de l'Espoir, dans lequel elle a pu trouver de l'aide rapidement. Ce qui n'est pas le cas pour toutes les participantes.

Roberta : « And unfortunately, the pain of the whole situation, I numbed myself with the heroine. And then things just snowballed, and snowballed, and before I knew it, five years have passed. [...] Five years. And then it was so much shame involved, and it was... you know, everything and then they came over, I was... I had to use in order to be

normal, and... it was a disaster. Because that it was not who I was you know. And then it was so much shame, and then it just continued on this cycle, like that. »

Il s'agit ici de mettre en relation les aspects individuels et environnementaux, tout en prenant compte des effets induits par l'interaction dans l'univers social. « L'interactionnisme symbolique fournit justement une perspective significative, globale et unifiée théoriquement, pour analyser de telles dimensions de l'exclusion sociale et des inégalités. » (Anderson et Snow, 2001 : 14). De ce point de vue, le statut social défavorisé et la déviance de l'itinérance féminine proviendraient, en partie, des difficultés vécues lors d'interactions dans un univers social donné. Goffman nomme les règles d'un environnement social, la « grammaire de l'interaction, *work face* ou travail de figuration » (Bonicco, 2006 : 36). Cette grammaire serait utilisée en vue d'offrir une *figuration* ou une façon de sauver la face lors d'interactions qui pourraient s'avérer négatives. Selon lui, cette dimension serait à la fois instauratrice et protectrice.

Dans la situation de Roberta, le dérapage vers l'itinérance s'est étalé sur plusieurs années. Ce dérapage a été influencé par plusieurs facteurs : la toxicomanie, le désarroi et le deuil de sa vie antérieure. En partie influencée par son mode de vie de consommatrice, Roberta a augmenté sa consommation d'héroïne dans l'espoir d'oublier sa situation et de se sentir « normale ». Ce besoin de normativité est empreint d'une volonté de ne pas être différente de son entourage, de ne pas être associée à la différence. C'est à ce moment qu'elle a perdu le contrôle et que l'accumulation de situations difficiles s'est transformée en années. Aux prises avec son problème de toxicomanie, Roberta a également vécu un épisode durant laquelle des problèmes d'alcoolisme se sont ajoutés :

Roberta : « And the once I got to the second one [bière], it would make me like normal, and I would always have the intention to stop, and then I would keep drinking. »

L'accumulation de situations regrettables a marqué la trajectoire de Roberta vers l'itinérance. La situation de Guylaine est aussi en lien à la consommation de drogues dures, mais par rapport à ses enfants. Guylaine s'est battue pendant plusieurs années pour les aider à mettre un terme à leurs problèmes de toxicomanie.

Guylaine : « Then I decided, at 55 years old, my kids were into drugs and everything and I couldn't make it on my own, and Jeremy was living with me 'cause Fadra moved out. [...] But he started spending the rent, so here I go, I lost the apartment. »

Cette citation mentionne clairement la multitude d'évènements malheureux en lien au sentiment d'impuissance vécu par Guylaine.

1.7. Assimilation du statut d'itinérante : l'imposition d'un statut

L'étiquetage « itinérant » marque un moment tournant dans l'expérience des femmes; épisode notable, mais non permanent dont elles en sont à la fois les auteures et les victimes (Aranguiz et Fecteau, 2000). Le processus de désaffiliation précédemment mentionné trace les reliefs et les contours de la fragilité et des difficultés quotidiennes de l'expérience de l'itinérance. Les reliefs de cette fragilité laissent entrevoir les apories du traitement social de ces femmes depuis plusieurs siècles (Aranguiz et Fecteau, 2000). Le moule social à l'intérieur duquel elles sont constamment poussées à se conformer se manifeste à travers ces frontières difficilement franchissables. L'espoir social de venir en aide à ces femmes ressurgit sans cesse dû au manque de reconnaissance porté à celles-ci.

De façon générale, l'étiquetage et la stigmatisation s'articulent de manière très étroite entre l'intériorisation du statut et le regard social (Roy, 1995). Il s'agit de mise à l'écart des individus jugés dérangeants ou parasites. Un tel statut s'associe à une sous-catégorie de la population. Population souvent qualifiée d'irrécupérable, les itinérants reçoivent de plein fouet cette image de parasites infectant les grandes villes simplement par leur présence et leurs actions marginales de survie. Une telle vision se rapporte au jugement d'une population par rapport à son image, à son « contenant » (Fontan, 2000). De cette façon, le contenant est vidé de son contenu pour laisser place à une image globale et homogène. De cette façon, l'individualité de chacun des membres est mise de côté pour faire place à une image stigmatisée et générale. Qui dans bien des cas se révèle fausse. Comme mentionné par Bellot (2000) : « On devient marginal ou exclus non pas en présentant certaines caractéristiques, ni même en fréquentant certains espaces, mais parce que l'autre nous désigne comme tel. »

(p. 110). Il est passablement rare d'entendre un qualificatif positif ou non péjoratif concernant la population itinérante (Roy et Duchesne, 2000).

L'interrogation fondamentale selon laquelle le moment spécifique du début de l'itinérance reste nébuleux (Fontan, 2000), plus particulièrement pour les femmes vivant de l'itinérance cachée, ou effectuant du *couchsurfing*. Les citations présentées ci-dessous relèvent du moment où les participantes ont réalisé qu'elles étaient vraiment itinérantes ou lorsqu'elles ont été forcées d'accepter leur nouveau statut. Pour certaines, cette prise de conscience a été très claire, tandis que pour d'autres, une période de temps considérable s'est écoulée entre le moment où elles avaient un logement et le moment où elles ont réalisé qu'elles étaient à la rue et sans ressources.

Nathalie a pris conscience qu'elle se retrouverait à la rue, avant même de ne plus avoir de toit. Suite à son incarcération qui a duré plusieurs mois, Nathalie a fait face à une dure réalité. Elle avait perdu la garde de ses enfants, et n'avait nulle part où aller. Avec l'aide de Serge, son intervenant psychosocial, elle s'est mise à la recherche d'un appartement. Très vite, elle s'est trouvé un logement dans le nord de la ville de Montréal. Aux premiers abords, cet appartement, de petite taille, était adéquat pour une femme seule. Ce n'est qu'après quelques mois que les problèmes ont débuté. Nathalie a eu des problèmes de chauffage, d'électricité, de punaises de lit, de coquerelles et d'autres types de vermines en tous genres. Elle a fait appel à son propriétaire pour régler le tout, en vain. Ce dernier a refusé d'apporter les modifications nécessaires au logement. Les agissements inadéquats du propriétaire ont poussé Nathalie vers un fort sentiment d'inconfort chez elle. Nathalie a vite réalisé qu'elle allait se retrouver à la rue.

Nathalie : « Ah non, c'était terrible tsé, euh, ouais j'étais comme... "*j'ai un appartement, mais je suis itinérante*" [...] c'est ça tsé, pis c'est devenu euh... tsé je pouvais même pu me laver, je pouvais pu rien faire, j'étais itinérante dans le fond. »

Dans cette situation, on peut voir que Nathalie a rapidement assimilé sa situation. Maintenant qu'elle ne pouvait plus se laver ou même cuisiner, elle a fortement ressenti qu'elle était

« itinérante ». On voit ici que bien qu'elle ait un toit, elle ne s'y sentait plus chez elle. C'est pourquoi nous avons voulu approfondir ses paroles un peu plus tard dans l'entrevue.

Laurence (chercheure) : « Pour toi, c'est quoi une femme itinérante ? »

Nathalie : « C'est sur que y'a pas de toit, qui a pas de toit, qui a pas les choses vitales. [...] y'a la santé mentale qui rentre là-dedans. Pis la drogue, fac souvent c'est pas bien entouré fac y'a pas de responsabilité, y'a pas de stabilité, y'a pas de base. [...] Tu perds complètement ton humilité, t'as pas de structure, tu te mets en danger, à risque, le froid, la drogue, tsé... Tu prends pas tes responsabilités au niveau psychiatrique non plus. Tsé je pense qu'à un moment donné tu te cherches, tu t'aimes pas. [...] Pour moi c'est quelqu'un qui a dit "*okay je suis tanné*" y'a comme un laisser-aller. »

Il est possible d'associer la façon dont Nathalie se sentait à la définition qu'elle donne de l'itinérance. Tout au long de l'entretien, elle faisait référence à la perte de ce qui est vital pour elle : avoir un toit, se sentir en sécurité, être capable de prendre soin d'elle. Aussi, elle mentionne à plusieurs occasions qu'elle ressentait avoir perdu sa stabilité, sa structure, et surtout son humilité. À l'aube de ces observations, il est possible de comprendre que Nathalie a effectivement vécu un laisser-aller et une perte d'amour propre.

La prise de conscience de Roberta face à sa situation a pris plusieurs années. Grande consommatrice d'héroïne pendant près de 6 ans, Roberta a perdu le contrôle total de sa vie. C'est lorsqu'elle a été évincée de son condominium dans le Centre-Ville de Montréal qu'elle a vécu les premiers signes de son itinérance. Suite à son éviction, Roberta s'est trouvée un appartement à quelques pas du parc Émilie-Gamelin, près de la station Berri-UQAM à Montréal. Après quelques mois, Roberta a perdu son logement, car elle y accueillait toutes ses connaissances toxicomanes rencontrées au parc. Elle s'est retrouvée dans la rue, sans argent et sans options d'urgence.

Roberta : « So it took me a couple of year, and then I was broke. And I became homeless. »

Bien qu'elle se soit retrouvée dans la rue, Roberta n'a pas intégré cette expérience comme étant une période nécessairement difficile. À l'époque, elle percevait l'itinérance comme une

expérience, une aventure. Lorsqu'elle s'est présentée aux portes du Pavillon Patricia Mackenzie, c'est à ce moment qu'elle a pris conscience qu'elle avait réellement besoin d'aide, et surtout, d'acceptation de sa situation.

Roberta : « Gave me some stability where there was some acceptance you know; some acceptance of my condition, and hum some acceptance on my part too that I was homeless. Not much had really gotten through, you know I was really homeless and I still see a bit of adventure but still. »

Suite à son divorce de son ex-mari violent, Catherine est retournée vivre avec sa mère quelque temps. Lorsque des conflits entre Catherine et l'amoureux de sa mère sont survenus, sa mère s'est rangée auprès de son conjoint et a demandé à Catherine de quitter la maison sur le moment.

Catherine : « My mom put me on the streets. She didn't believe what I was saying. I tried to tell her that her boyfriend wanted to leave her, but instead she told me to get out. »

Itinérante du jour au lendemain, elle a rapidement agi pour se sortir de cette situation. Cette rapidité d'action masque toutefois un manque de prise de conscience face à sa situation. Elle mentionne ne pas avoir réellement ressenti l'itinérance puisqu'elle l'a vécue seulement une journée.

La trajectoire de vie de Guylaine est particulière, puisqu'elle est une expérience intéressante d'itinérance cachée et de *couchsurfing*. Guylaine a longtemps vécu chez des amis, de la famille ou chez ses enfants. Jonglant entre venir en aide à sa fille qui a vécu de la violence conjugale, ou restant au chevet de sa mère mourante, Guylaine a souvent déménagé. Passant d'un appartement miteux à un autre, elle a longtemps essayé de venir en aide à son plus jeune fils, Jeremy. Elle a résidé avec ses filles, Fadra (Fay) et Jennifer (Jen), avant d'être expulsée de l'appartement. Alternant entre plusieurs logements, elle s'est finalement retrouvée à la rue.

Guylaine : « So I stayed there for a couple of weeks. I had nowhere else to go. I tried to stay here and there and everywhere. I called my doctor, I was on the streets. I went finally to where Fay and Jen were, I stayed there for a couple days, but Hugo didn't want me

there. They were into drugs all the time. So that wasn't a good situation. So Hugo said I had to leave. So I had nowhere to go, I was back on the streets. »

Un fort sentiment d'abandon est ressenti par les femmes lorsqu'elles épuisent leurs options d'aide sociale et principalement d'hébergement offert par leurs pairs. S'ensuit la prise de conscience qu'elles vivent réellement à la rue (Lecompte et coll., 2010). Les auteurs soulignent le besoin fondamental de la conservation d'un réseau social pour les femmes en situation d'itinérance. Lors de son expulsion, Guylaine raconte qu'il s'agissait d'un soir d'été, durant lequel il y avait une pluie torrentielle. Elle était seule et avait avec elle 55 ans de vie, dans deux valises. Elle a réalisé qu'elle était réellement itinérante. C'est à ce moment qu'elle raconte avoir lâché prise par rapport à la consommation de ses enfants, et de s'être dit qu'elle devait se prendre en main.

Marilou : « Ben, j'ai même pas réalisé que j'étais itinérante. J'étais tellement paranoïaque que tout ce que je voulais c'était m'enfuir. Ça, c'était avant que je sois hospitalisée pendant *full* longtemps. J'avais tellement peur de mon père pis de la salle d'observation que je me suis enfuie. J'étais en jaquette [d'hôpital] dans rue. Pis euh, je me suis promenée pas mal avant d'atterrir au pavillon. Je *catchais* même pas c'qui m'arrivait. »

La trajectoire de Marilou vers l'itinérance diffère grandement de celle des autres participantes, puisque Marilou souffre de schizophrénie à un stade sévère. Elle est sous une ordonnance de traitement psychiatrique⁴⁰ depuis maintenant plusieurs années. Après avoir mis à plusieurs reprises sa propre sécurité en danger, l'ordonnance lui a été imposée. Elle a pris conscience de sa situation d'itinérance suite à celle-ci, et non pas lorsqu'elle est survenue. Comme mentionné dans la citation, Marilou n'avait pas connaissance de ce qui lui arrivait. C'est pourquoi, c'est seulement quelques années après l'ordonnance et un retour à la stabilité qu'elle a pu prendre conscience qu'elle avait réellement vécu une expérience d'itinérance.

⁴⁰ Une ordonnance de traitement psychiatrique est imposée lorsqu'un individu est à risque de dommage sur sa propre personne ou sur autrui. Il s'agit d'une mesure légale pouvant être imposée par les services de santé (EDUCALOI, 2018).

2. Partie 2 : Impact de l'hébergement et de l'expérience de l'itinérance sur les perceptions de soi des femmes

Séjour nécessaire ou alternatif pour les femmes itinérantes, le centre d'hébergement se positionne au cœur de l'expérience de la rue. En vue de mettre en lumière l'importance de ce passage et l'influence qu'il peut avoir sur la trajectoire des femmes, cette seconde portion de l'analyse fera ressortir les points fondamentaux à la compréhension de son influence. Dans le tableau suivant, les informations concernant les différents séjours des participantes dans les centres d'hébergement sont exposées. Il est possible d'observer la durée du séjour et si la personne a visité plusieurs endroits. Dans ce cas-ci, presque toutes les participantes ont visité le Pavillon Patricia Mackenzie. Seulement une, Nathalie, n'a pas utilisé les services d'hébergement du pavillon, mais a fait appel aux services alimentaires à plusieurs reprises.

Tableau 11 : Données démographiques des séjours des participantes

Données démographiques des séjours des participantes			
Participantes	Ressources fréquentées	Durée des séjours	Situation actuelle
Nathalie	Abri de l'Espoir*	4 mois	Logement privé (depuis 3 mois)
Guylaine	Abri de l'Espoir	8 mois	Logement privé (depuis 6 ans)
	Pavillon Patricia Mackenzie	3 mois	
Roberta	Pavillon Patricia Mackenzie	1 an et 6 mois	Logement privé (depuis 4 ans)
Marilou	Maison Marguerite*	2 mois	Logement semi-supervisé (depuis 4 ans)
	Auberge Madeleine*	2 mois	
	Abri de l'Espoir*	4 mois	
	Chaînon*	1 mois	
	Pavillon Patricia Mackenzie		
Catherine	Abri de l'Espoir	10 mois	Logement semi-supervisé (depuis 3 ans)
	Pavillon Patricia Mackenzie	1 an et demi	

* La durée de temps inscrite est une approximation et/ou une addition des multiples séjours

Note : les « ressources fréquentées » sont toutes et chacune des ressources d'hébergement pour femmes en difficulté vivant une multitude de problématiques différentes, dans la ville de Montréal.

Dans ce tableau, il est possible d'observer les différents moments durant lesquels les femmes ont résidé dans un ou plusieurs centres d'hébergement d'urgence. Pour certaines, le parcours à travers les hébergements peut avoir duré quelques années, tandis que pour d'autres, ce trajet peut avoir duré seulement quelques mois.

2.1. Le manque de places disponibles, une situation quotidienne

Comme mentionné dans la section « Accessibilité des ressources » (3. Hébergement, chapitre 1), l'accès à ces endroits est de plus en plus difficile, dû à un manque flagrant de places disponibles. Pour certaines femmes, ce manque de facilité d'accès peut engendrer un fort sentiment de détresse. Pour Nathalie, Marilou et Guylaine, l'accessibilité aux ressources a été difficile dû au manque de places disponibles.

Nathalie : « Y'a fallu que je mette un, euh une barrière là. Je sais pas, je me suis fait comme un mur, j'ai mon chat à l'intérieur que j'adorais, chaque jour je savais pas ce qui était pour se passer. Pas faire de... quand j'appelais [dans les ressources], c'était plein partout, avant même d'être capable de dire euh *“ah madame avant de parler, c'est pleins.”*. »

Marilou : « Euh, je pense pas que c'est bien fait, c'est sur que moi en tout cas, ce que j'ai ressenti, de devoir appeler chaque jour pour un lit... je trouvais que c'était peut-être... qu'il manquait de lits, d'humanité. »

Guylaine : « Even the cops could not put me in a shelter, there was no places available. My doctor finally found a place for me for a while. »

Heureusement pour Catherine, dès le lendemain de son expulsion du foyer familial, elle a trouvé une place à l'Abri de l'Espoir pour une durée de 10 mois. Ensuite, elle a quitté la ressource pour se diriger vers le Pavillon Patricia Mackenzie, hébergement dans lequel elle a séjourné pendant 1 an et demi.

Catherine : « I was lucky, I went directly into a program and they gave me a lot of time to get back on my feet. They loved me there, everybody loved me. I was friend with all the women and the staff. »

Le surpeuplement des ressources peut être ressenti non seulement dans le manque de possibilités d'admission des femmes, mais également à l'intérieur des ressources elles-mêmes. Les femmes se voient contraintes de cohabiter avec un grand nombre de femmes différentes.

Nathalie : « Parce que des fois c'est du monde qui partent, qui reviennent, dans l'espace de 3 mois, sont en consommation terrible là ! [...] Sont quasiment en train de t'*overdoser* dans face, okay. Mais juste le fait d'être avec cette personne-là qui arrive peut te faire exploser. »

Malgré la multitude de ressources pour femmes, la quantité de places restreintes impose un mélange de problématiques individuelles dans un même endroit. La citation de Nathalie en est un bon exemple. De plus, le surpeuplement des ressources mène les femmes dans les hébergements à vivre une grande promiscuité et un manque flagrant d'intimité. Pour certaines, de telles conditions les ont menées vers le développement de comportements et de techniques de survie.

2.2. Promiscuité et manque d'intimité dans les ressources : développement de techniques et de comportements

Selon Goffman (1968), une institution est « totale » lorsqu'elle agit à titre « d'enveloppe » ou prétend envelopper toutes les facettes de la vie quotidienne d'un individu (dormir, travailler, manger). Suite aux améliorations des services d'hébergement, plusieurs chercheurs voient un danger potentiel face à cette présence « totale » de l'intervention psychosociale dans les organismes communautaires. Plusieurs s'entendent pour dire qu'il s'agirait d'un retour de l'institutionnalisation. Actuellement, la mission d'hébergement dépasse le gîte de nuit, il est possible de constater une prise en charge globale de tous les besoins de base et secondaire que l'individu puisse nécessiter (Grimard, 2011). Selon Gounis (1992), le refuge actuel remplace le symbole de « maison » en imitant les fonctions matérielles de la résidence privée, mais en omettant les représentations normalement associées à la conception de la maison. En d'autres termes, les centres d'hébergement tentent de reproduire, du mieux possible, la conception de la maison, avec l'espoir que les usagères s'y sentent « chez elles ». Mais bien que ces endroits

aient les apparences espérées, le fonctionnement des opérations établit une distance considérable avec cette fonction de « maison » (Stark, 1994). La définition actuelle des centres d'hébergement mène à les caractériser comme des « hybrides » entre le refuge et l'institution. À l'intérieur de ceux-ci, la grande capacité d'accueil peut avoir un impact direct sur le manque d'intimité et la promiscuité entre les résidentes. Pour le Pavillon Patricia Mackenzie, le nombre élevé de femmes hébergées dans le grand dortoir du deuxième étage impose une cohabitation restreinte.

Guylaine : « There is intimacy between people, but there's absolutely no privacy. I never felt privacy there, it was just anxiety to get the hell out of there. »

Guylaine : « No, I did my things quietly, I did it on my own. Didn't look for people to hang with, I just wanted to do my own stuff. My privacy was in my head that I was leaving soon. »

Roberta : « Tu commences en bas dans le premier étage. Pis là y'a pas d'intimité. Tout le monde est là. Y'avait une couple de filles qui mettaient un drap par dessus pour le cacher ou... faire *lalala* [geste pour mimer la masturbation], y'avait une couple comme ça. Mais there was no use... pis là après ça il t'a mis dans une chambre avec quatre ou six quelque chose like that. [...] T'es juste... moi j'étais à côté du bureau de Valérie en plus. Pis t'es juste là, là tu l'entend tousser et marcher, t'as pas d'intimité. Là quand j'ai monté au 4^e, j'ai demandé pour une chambre seule. Mais qu'est-ce qu'ils ont fait avec ma chambre, ils ont mis un drap dans la moitié de la chambre. So, là il y avait un petit lit pis il y avait une autre femme qui était là. So, tout le temps quand je rentrais, she... she had no intimacy at all! I had to pass by you know, I was uncomfortable too, because you know I didn't know if I had to knock the door, wait to come in, how do I know? She would go change in the bathroom but she had the sink on her side... so you know, every time I had to pass through I had. So no, there is no intimacy there is no way to get any privacy there. [...] there's no place to hide in there. »

Roberta : « No place, y'a la camera partout. And even then, smoking in there I was very afraid to take one puff. Because the smoke, now I'm paranoid. Maybe I did it twice, and not that much because I was too afraid. What about the smell of the smoke? What if it comes out of the door? What is somebody's there? Oh my God! So, there's no place to hide. »

Le témoignage de Roberta traduit bien le manque d'intimité et le sentiment d'inconfort vécu dans le refuge. Notamment, un grand nombre de caméras de surveillance ont été installées à

l'intérieur de l'hébergement, pour la sécurité des résidentes. Or, leur présence peut avoir un aspect contraignant. La majorité des participantes ont séjourné au Pavillon Patricia Mackenzie. Nathalie étant la seule qui n'ait pas utilisé les services de la Mission Old Brewery, elle offre un témoignage concernant son séjour à l'Abri de l'Espoir⁴¹.

Laurence (chercheure) : « Quand tu as été dans le centre d'hébergement, comment as-tu vécu ton intimité ? »

Nathalie : « Y'en n'a pas ! Haha [...] parce que le temps que j'étais là, j'ai eu 5 chambreuses. Mettons-moi j'ai pas de *laptop*. Fac, on est deux dans une chambre. Moi j'ai des choses à faire. T'arrives là, je commence mes impôts, j'ai mes rendez-vous avec Diogène, j'ai tsé. L'autre elle arrive, elle est droguée, elle dort toute la journée tsé, y'a différentes personnes là. Fac euh, là faut que je m'ajuste à ça. Fac t'as toute sorte de personnages, toutes les ethnies, y'en a qui sont pas un cadeau. Fac là faut que tu rentres le jour, pour aller chercher mes papiers tsé. Des fois j'ai demandé si je pouvais prendre le petit bureau à côté. Je faisais mes affaires là quand y'avait pas de rencontres. [...] Là tu ignores, mais à un moment donné j'étais pu capable. C'était trop. [...] Euh, bon, première des choses, faut que tu te protèges au niveau de tes affaires. Une chance que j'avais une case. »

Nathalie : « Mais moi, c'était juste ben, à un moment donné des fois je sacrais mon camp, j'étais fâchée vers la fin, j'étais pu capable, c'était comme *ouf* (soupir). J'ai eu cinq chambreuses, pis y'en a une qui était... magnifique (ton sarcastique), les autres là, la dernière *ah*. Pis tsé c'est parce que tsé ça dort pas la nuit, ça dort pas le jour, ça couche toute habillée, ça sent pas bon, moi je suis là pis j'essaye de tsé. »

Bien que Nathalie n'ait pas expérimenté le dortoir du Pavillon Patricia Mackenzie, elle mentionne cet inconfort à l'Abri de l'Espoir. Selon son discours, il semble que les hébergements pour femmes en difficulté ne soient pas différents les uns des autres. Le haut niveau de promiscuité et le manque d'intimité sont similaires à ceux du Pavillon Patricia Mackenzie. Les photographies présentées ci-dessous sont des exemples concrets de cette réalité.

⁴¹ Les installations de l'Abri de l'Espoir ne sont pas les mêmes que celles du Pavillon Patricia Mackenzie, il n'y a pas de dortoir. Il s'agit de chambres doubles.

Photographies 3 et 4 : Images tirées du grand dortoir, 2^e étage, Pavillon Patricia Mackenzie



Les images ci-dessus sont toutes deux tirées du grand dortoir, au 2^e étage du Pavillon Patricia Mackenzie. Les femmes n'ont qu'un petit espace pour déposer leurs effets personnels, ainsi qu'un lit simple superposé. Elles n'ont pas d'armoires ou de commodes pour déposer leurs effets. C'est pourquoi, comme il est possible de l'observer, elles se retrouvent avec des lits surchargés et débordants de vêtements, de sacs, et de chaussures. Lorsque les femmes mentionnent le manque d'intimité et la promiscuité de cet espace, il est facile d'observer cet inconfort dans les photographies présentées. À la vue de ces images, il est possible de s'interroger quant au développement de comportements face à leur situation.

2.3. Dépendance à l'hébergement

La *sheltarization* (Goffman, 1968 : Racine, 1993 : Stark, 1994), phénomène comparable aux analyses d'Erving Goffman sur l'asile, interroge l'effet de l'institutionnalisation de la ressource d'hébergement sur les usagères. Selon leurs politiques et protocoles, les centres d'hébergement se rapprochent de cette fonction asilaire (Gounis, 1992). Ce phénomène mène les usagères des services à développer une forme de dépendance face à la ressource. Il suppose une immersion complète de l'individu dans « la vie de refuge » par l'entremise d'une structure temporelle organisatrice de la routine quotidienne des usagères (Gounis, 1992). Selon Racine (1993), la structure actuelle des refuges encouragerait une « dépendance destructrice » chez certaines femmes, ce qui démontre fortement l'impact de la *sheltarization*. En transformant les activités anodines et « normales » des individus (se laver, manger et dormir) en tâches quotidiennes, l'organisation temporelle des refuges produit la *sheltarization* en imposant une structure aux usagères (Gounis, 1992). Ce phénomène suppose la présence d'un certain contrôle social à l'intérieur des organismes communautaires pour itinérantes. Comme tout établissement imposant une structure stricte, certains individus peuvent s'acclimater et adopter le mode de vie du refuge. L'acculturation⁴² (Goffman, 1968) pourrait mener au développement d'une dépendance à l'hébergement.

Le retour dans un logement privé constitue pour cette population une façon d'éviter la stigmatisation dont la population itinérante féminine est quotidiennement victime. Par exemple, lorsqu'il est difficile de se trouver un logement adéquat, certaines femmes peuvent développer une dépendance à l'hébergement. De même pour les femmes incapables de vivre seules dans un logement ou de le maintenir par elles-mêmes. À l'extérieur, la population générale renvoie aux femmes une image négative d'elles-mêmes. L'hostilité et le rejet hors des murs des établissements peuvent influencer le sentiment d'attachement à la ressource et aux individus s'y trouvant (White, 1994), puisqu'elles y ressentent moins cette exclusion ou ce

⁴² Voir le chapitre 1, « Institutionnaliser le communautaire : témoignage d'un contrôle d'entre les murs ».

rejet. Par exemple, lorsqu'il est question d'itinérance chronique, les femmes peuvent trouver un réconfort ou un sentiment d'appartenance lorsqu'elles retournent dans les mêmes ressources. White (1994) mentionne : « [...] l'organisme lui-même incarne essentiellement la communauté » (p. 44), mettant l'accent sur la possibilité de développer un lien d'attachement à l'établissement, et l'envie d'y retourner sur une base régulière.

Nathalie : « Mais au début quand je suis arrivée par exemple, tsé ça en fait partie, un petit changement, c'était les bruits. *Woop woop* tsé le changement d'environnement ? Là j'avais quasiment envie de courir à l'Abri de l'Espoir tsé. C'est bizarre de même, la sécurité est pu là, t'as pu le petit... en plus le bureau des intervenantes était juste à côté tsé. "*T'es tu correcte Nathalie ?*" C'est un peu la petite fille dans le corps d'adulte. »

Marilou : « [...] fac quand je suis sortie j'ai été au Chaînon tout de suite, j'avais appelé de l'hôpital pour aller au Chaînon. Pis euh, après ça les années ont passé. Pis j'ai pas vraiment remarqué le temps. [...] Puis ça l'a passé 3 ans comme ça. Je me voyais pas aller ailleurs. »

Marilou : « [...] ils [les itinérants] restent bloquées dans leurs *patterns*, pis changer leur vie c'est pas évident, j'ai une femme en tête un peu. Quand je l'avais vue à l'Auberge Madeleine. [...] pis elle avait vraiment... tu vois que c'est vraiment de l'itinérance là. »

Ce que Marilou sous-entend par *patterns* sont les habitudes de vie que les femmes en situation d'itinérance depuis plusieurs années ont développées. Certaines femmes élaborent des techniques de survie dans la rue en réponse au mode de vie difficile que l'expérience de l'itinérance peut créer. Ces *patterns* peuvent s'arrimer à la dépendance à l'hébergement et ainsi encourager la chronicité de l'itinérance.

2.4. Protocoles et procédures contraignantes

En vue d'un déroulement effectif des opérations, l'accueil d'un grand nombre de femmes dans les ressources nécessite des protocoles et un code de vie strict. Ces protocoles peuvent avoir des effets contraignants au quotidien. Guylaine et Nathalie témoignent de leurs séjours comme ayant certaines ressemblances avec un établissement pénitencier. Dans les citations suivantes,

il est possible de voir que ces protocoles ont eu des effets contraignants, principalement pour Guylaine.

Guylaine : « Since they have taken over the administration, I can't stand it. Apparently, they *fucking* lock up brown paper bags in case the women use them. They don't get nothing. [...] They lock up the garbage bags and everything. »

Guylaine : « To me, it feels like, like it's a prison or a concentration camp. [...] There's no friendly interactions. [...] it's hard to explain. I just don't feel comfortable here as I used to. There's rumours going around, things being said about me that there's listening to rumours, watching the cameras and assuming... and I don't like that idea. »

A contrario, le séjour avec ce type de protocole peut avoir des répercussions positives. Dans le cas de Nathalie, le passage dans le centre d'hébergement s'est traduit par une autoréflexion face à sa capacité d'autonomie. Préalablement à son séjour à l'Abri de l'Espoir, Nathalie mentionne n'avoir jamais eu de difficultés à être autonome. C'est pourquoi, lorsqu'elle a séjourné dans cet établissement, elle a dû, à maintes reprises, s'éloigner du milieu pour prendre un temps de réflexion, et ne pas ressentir d'oppression ou d'affects négatifs. Elle explique avoir eu un fort besoin d'aller à l'extérieur, prendre un moment en dehors des murs de l'établissement.

Nathalie : « Il se passait toujours quelque chose, moi je me disais : m'a aller fumer ma cigarette en avant. C'était à un moment donné... c'était trop. T'es comme mélangée, t'as l'incarcération, t'as eu ton autonomie toute ta vie, tu te retrouves dans un abri, c'est chacune pour soi, ouf... c'est vraiment juste aller chercher un café, aller m'asseoir sur une table à pique-nique. T'as pas le choix de t'éloigner. T'as pas le choix. [...] Je pensais jamais être capable d'endurer ça. Ça travaille surtout la tolérance. [...] Je sortais, peu importe la température. À un moment donné, je suis allée chercher un casque de bain, pour quand il pleuvait. J'avais pas le choix de sortir. Même si y'avait plein de monde dans le tempo, j'avais pas le choix. »

2.5. Renvoi de l'image stigmatisante

Les interactions entre citoyens et itinérants peuvent être négatives. Comme discuté précédemment, l'attention portée aux itinérants est démontrée de plusieurs façons, souvent

sévèrement teintées par les préjugés. Ils vivent généralement dans un manque d'attention constant sauf lorsqu'ils sont soumis à des remarques, des sarcasmes et diverses intrusions personnelles de la part des autorités et des passants (regards indécents, touchés, sourcils froncés, infériorisation, infantilisation, etc.) (Anderson et Snow, 1998). Cette attention négative fait des itinérants des éléments anonymes de la population, oubliant l'individualité de la situation de chacun. Or, « sitôt que nous sommes sous le regard de quelqu'un, c'est-à-dire dès que nous sommes en coprésence avec un autre interactant, notre comportement a une signification que l'autre interprète : on transmet une image de soi. » (Bonicco, 2006). Cette dynamique négative se nourrit d'idéologies sociales rattachées à la violence et à la désaffiliation sociale (Simard, 2000). Ces intrusions et cette attention négative soulignent la disqualification du statut de cette population. Les interactions amplifient les difficultés auxquelles les femmes itinérantes sont heurtées quotidiennement. Elles doivent constamment vaincre l'infériorité de leur statut en vue de prouver et de rétablir leur valeur propre dans les interactions (Anderson et Snow, 1998).

Si l'attention est centrée sur les comportements des acteurs sociaux (ici les femmes itinérantes), les actes considérés « déviants » encouragent une réaction négative de la part de la population « normale »⁴³. Selon Becker, l'acte ou le comportement ne sera qualifié de déviant qu'après avoir suscité une réaction lors de l'interaction. De ce fait, « [...] la déviance est une propriété non du comportement lui-même, mais de l'interaction entre la personne qui commet l'acte et celles qui réagissent à cet acte. » (Becker, 1985 : 38). Il est donc possible de mieux comprendre les mécanismes de l'exclusion sociale en opposition aux populations jugées déviantes à l'intérieur d'un environnement donné. Ce processus s'effectue par le pouvoir des interactions sociales et par diverses actions menant à l'exclusion du groupe déviant (Anderson et Snow, 2001). L'attribution de la déviance à une population tend à la disqualifier et à lui attribuer des symptômes de désorganisation sociale, statuant par exemple que ceux ayant un

⁴³ L'appellation « normale » se rapporte ici – et tout au long du texte – à tout individu jouissant d'un domicile fixe évoluant dans l'environnement social et n'ayant aucun recours à des ressources en itinérance ou tout service semblable.

toit seraient « fonctionnels », et les sans-abri seraient « dysfonctionnels » (Becker, 1985). En raison de leur statut de sans-abri, les femmes sont automatiquement étiquetées à cette dysfonctionnalité. C'est pourquoi plusieurs n'auront d'autres choix que de faire appel aux services sociaux et aux ressources pour femmes. Ce séjour, à court, moyen ou long terme, varie d'une femme à une autre (Racine, 1993), et peut engendrer plusieurs effets. Ainsi, l'accueil d'un grand nombre de femmes qualifiées de « dysfonctionnelles » de par leur statut d'itinérantes, peut se transmettre par l'hébergement lui-même. La grande quantité de femmes accueillies peut tendre à généraliser les problématiques vécues, et du même coup, les femmes elles-mêmes.

Nathalie : « Y'en a que ça les gêne "Old Brewery Mission" tsé, euh ben ça par exemple, moi j'ai pas d'homme dans ma vie depuis plusieurs années. C'est sur que *ouf*, y'en a qui trouve tsé, mais je me dis les personnes qui va avoir un peu de bon sens, il pensera pas à ça. »

Nathalie : « Ben, moi j'en ris un petit peu, parce que des fois j'entendais du monde dire "*ark*", mais non je m'en foutais pas mal, parce que je me vois en avant [de l'hébergement] parce que des fois fallait que je trouve des trucs, avec certains gens parce que ça *feelais* pas bien. Fac je me disais que j'allais aller fumer en avant pareil. »

Des regards, des soupirs, ou des commentaires dégradants sont mentionnés par Guylaine, comme ayant eu des effets négatifs sur elles. Il est fondamental pour elle que cesse cette stigmatisation. Selon elle, les individus se retrouvant dans la rue ne sont pas tous des consommateurs de drogues, des alcooliques ou des *perdants*.

Guylaine : « But when you ear about shelters and you know about... and you say never. But never say never, 'cause you don't know what's *gonna* happen in your life. But there is a stigma about the women. "*Oh they're drug users*", there this and that. I didn't do drugs. I wasn't because of the drugs or anything, it was 'cause of my kids and my old timer aunts. 'Cause of my house and everything. So I was put out on the street. So, like, this stigma about people, homeless people are losers and everything, it's got to be stopped! It's got to be stopped. Anybody can land on the street, anybody. »

3. Discussion : repenser l'importance de l'hébergement dans le parcours des femmes

3.1. Victimisation

La précarité et la vulnérabilité individuelles s'additionnent pour former des composantes stigmatisantes et disqualifiantes pour les femmes itinérantes (Martuccelli, 2004). Mentionnée plus tôt, une stratégie favorable est de ne pas être identifiée à cette population par l'apparence ou le comportement (Anderson et Snow, 2001 ; Conseil du statut de la femme, 2012). Les femmes vont user de plusieurs stratégies pour diminuer leur visibilité dans l'espace public, et du même coup, se prémunir des violences psychologiques et physiques (Bellot et Rivard, 2017). Des exemples concrets de stratégies d'évitement peuvent être : une attention particulière à l'apparence physique, se procurer un chien, négliger son hygiène, adopter une attitude négative et agressive, entrer en relation émotionnelle et sexuelle avec autrui pour obtenir de la protection, etc. Ces stratégies peuvent toutefois poser des risques pour la santé physique et psychologique (maladies transmises sexuellement, réduction des services, harcèlement, etc.) (Bellot et Rivard, 2017 ; Conseil des Montréalaises, 2017 ; Conseil du statut de la femme, 2012 ; Laberge et coll., 2000).

Le facteur fondamental à la conservation du soi est la façon dont les femmes réussissent, ou non, à changer la perception qu'elles ont d'elles-mêmes. Dans certains cas, les femmes ayant expérimenté l'itinérance restent aux prises avec des séquelles, des comportements ou une estime de soi négative provenant de cette victimisation. Pour toutes les participantes, le sentiment de honte était et est toujours bien présent. Lorsqu'elles rencontrent de nouvelles personnes ou qu'elles doivent avouer à leurs proches, ou leurs familles, la situation dans laquelle elles se sont retrouvées, un amalgame de peur et de honte est fortement ressenti. Les effets de la victimisation pourront être observés par l'entremise de l'apparence physique, l'estime de soi et le développement de la méfiance face à autrui.

3.1.1. Apparence physique et représentation de soi

Un facteur très important pour les femmes concerne l'apparence physique. Beaucoup d'entre elles essaieront de ne pas laisser transparaître leur situation d'itinérance par leur apparence. Certaines feront un effort supplémentaire pour exposer une image d'elle-même « socialement adéquate ». Tandis que d'autres se « laisseront aller », elles n'auront plus la force ou l'envie de prendre soin d'elles-mêmes. Selon la situation, les femmes itinérantes conservent une marge de manœuvre plus ou moins importante dans l'exposition de l'image qu'elles désirent renvoyer. L'attribution d'une identité négative peut mener ces femmes à une réaction d'opposition face à leur statut (Anderson et Snow, 2001). Dans cette éventualité, elles peuvent adopter des stratégies d'évitement lors d'interaction avec des non-membres du groupe déviant⁴⁴ (Anderson et Snow, 1998). Elles peuvent éviter de dévoiler leur situation pour conserver un sentiment de dignité, et ne pas *perdre la face* lorsqu'elles interagissent avec leurs familles et à leurs proches.

« Les analyses de Goffman sur l'interaction sociale relèvent le caractère multiforme du pouvoir dans les interactions sociales, y compris, entre autres manifestations, le contrôle de l'espace social pour l'accomplissement des jeux théâtraux, les comportements typiques de déférence et d'exclusion de même que le contrôle et la manipulation des définitions de situation qui structurent l'interaction. » (Anderson et Snow, 1998 : 15)

Cette citation de l'ouvrage d'Anderson et Snow (1998) rappelle la capacité des personnes itinérantes à se distancer d'une image qu'elles rejettent. Dans cette optique, ce recul s'effectue en vue d'éviter la victimisation liée au statut, et ainsi conserver une place dans la population générale. Certaines femmes soulignent la difficulté à conserver leur dignité et ne pas laisser paraître le sentiment de honte rattaché à l'itinérance. Gélineau et ses collaborateurs (2006) un

⁴⁴ Une des stratégies les plus utilisées est celle de se « faire passer » pour un membre de la population générale, par une apparence soignée et un comportement socialement valorisé (Conseil du statut de la femme, 2012). Cette stratégie traduit une réticence des femmes à dévoiler leur précarité quotidienne et rendre visible leur situation d'itinérance (Conseil des Montréalaises, 2017). Pour ces femmes en situation d'itinérance et de vulnérabilité, l'affichage de leur situation d'itinérance peut sembler être *la goutte qui fera déborder le vase*.

fort manque de reconnaissance comme citoyennes à part entières. Les femmes ressentiraient qu'elles ne font plus complètement partie de la société, elles sont en marge. Selon Simard (2000). « [...] la moindre remarque ou question quelque peu directe peut déclencher une violence émotion de rejet ou d'humiliation. La personne en vient à éviter le plus possible les situations à risque, ce qui contribue à l'isolement qu'à la fois, elle recherche et fuit. » (p. 138). Nathalie s'est par exemple sentie forcée de mettre de côté son apparence physique et se laisser-aller, dû aux comportements oppressants et au harcèlement de son propriétaire.

Nathalie : « Y'a coupé mon eau, pis y'a coupé mes affaires pis... euh je faisais dur. Ça faisait dur, pis oui. Pis à un moment donné c'est parce que t'as pu d'humilité. C'était trop, c'était vraiment trop. »
« Je pouvais même pas me laver les cheveux [...] j'avais l'air tout croche quand je sortais dehors, je voulais pas que le monde me voit. »

Nathalie et Roberta témoignent d'effets visibles sur leurs visages. Elles évoquent un regard fatigué, une expression faciale traduisant le désespoir, et un manque de vigueur. Pour Nathalie, cet épuisement est le résultat d'une accumulation de situations difficiles. Roberta, quant à elle, expose cette même accumulation, ajoutée à sa forte consommation.

Nathalie : « Ils voyaient tsé [les intervenantes de l'Abri de l'Espoir], peut-être que moi je voyais pas en dedans de moi tsé, tsé mon visage, je me regardais pu dans le miroir, non c'était... garde là ! »

Roberta : « Even the next day, so that's still the result on my face from that. I can't believe what are they putting in this stuff Jesus! It's *gotta* be *fucking* poison. »

Enfin, Nathalie a vécu une arrivée difficile dans le milieu d'hébergement, qui a laissé certaines marques dans la façon dont elle se perçoit. Elle a vécu de l'intimidation de la part des autres femmes présentes dans l'hébergement. Puisqu'elle avait mis de côté son apparence physique et son hygiène depuis quelque temps, des commentaires dégradants ont été faits par rapport à son apparence.

Nathalie : « Quand j't'arrivé c'était "*Ah elle sent pas bonne, ah c'est si, ah c'est ça*", oui je m'étais laissé allé un petit peu, il faisait chaud aussi en haut. »

Ces commentaires ont eu des effets négatifs sur sa perception de soi et son estime d'elle-même. À maintes reprises durant les deux phases d'entretiens, elle a justifié l'apparence qu'elle avait : ses cheveux, son poids, ses vêtements, et son odeur. Elle semblait avoir grandement besoin de justifier l'image qu'elle renvoyait. En ce sens, nous avons pu remarquer que ces composantes favorisant la vulnérabilité ont des effets directs sur les participantes.

3.1.2. Estime de soi

L'estime de soi constitue le deuxième thème pouvant influencer sur le niveau de victimisation des femmes. L'estime de soi des femmes ayant vécu l'itinérance peut avoir été affectée par une multitude de facteurs différents. Les participantes mentionnent notamment « avoir changé ». Ce qui veut dire qu'elles perçoivent des changements dans la façon dont elles conçoivent leur personne, et du même coup leur estime. À travers l'expérience de la rue, les participantes marquent leur parcours par la nécessité de reconstruire une estime de soi positive.

Laurence (chercheure) : « Trouves-tu que les gens te regardent différemment ? »

Nathalie : « Moi je les vois pu ces gens-là. [...] les gens qui ont des préjugés, ou qui me reconnaîtraient par rapport à mon physique. [...] Parce que c'est pu important, c'est pu primordial, tsé aller payer 100,00 \$ pour les cheveux, pis le monde qui t'aiment juste pour l'image. »

Catherine : « They respect me. A lot, for all I've been through, they respect. They look at me differently, but they respect. I changed, I blocked everything from the past. »

Laurence (chercheure) : « What do you mean, you block everything? »

Catherine : « I went to England, and forgot. »

Durant l'entrevue, Catherine mentionne plusieurs fois qu'elle a « changé », qu'elle n'est plus la même et qu'elle a bloqué tout ce qui provient de son passé. Catherine a grandi dans une famille francophone sur la Rive-Sud de Montréal. Dès le début de l'entretien, qu'elle a souhaité réaliser en anglais, son très fort accent francophone a été remarqué. En la questionnant, nous avons pu en conclure qu'elle souhaitait mettre de côté absolument tout ce

qui provenait de son passé, incluant sa langue maternelle. Pendant sept ans, Catherine ne s'est pas exprimée une seule fois en français. En voulant s'éloigner de sa famille et de sa vie antérieure, elle a reconstruit sa personnalité en fonction de sa situation actuelle. En lien à ses paroles, Catherine a mentionné qu'elle avait beaucoup changé, sa personnalité et l'image qu'elle avait d'elle-même, en vue de se sentir mieux et augmenter son estime.

Roberta : « Not like I was doing it for attention, but I think it made me hum, like bad, like I say, I felt bad and bad... really bad things. And the shame that I carry with me, I think in some way I sabotage myself by that. »

Malgré une volonté pour Nathalie et Catherine d'augmenter leur estime de soi, ce processus n'est pas le même pour toutes. Roberta mentionne la difficulté d'adaptation face aux émotions négatives qu'elle ressent. Elle affirme avoir saboté elle-même sa situation, du au sentiment de honte. Par exemple, sa consommation d'héroïne constitue une stratégie pour combler cette difficulté (Simard, 2000) et ne pas avoir à se soucier de soi.

3.1.3. Méfiance

La méfiance face à autrui, aux organismes, ou aux dispositifs d'aide sociale offerts peut survenir suite à plusieurs situations durant lesquelles les femmes vivent une angoisse, ou une peur en lien à leur expérience de l'itinérance. Par exemple, après avoir développé des techniques pour se protéger des autres, les femmes en viennent à accroître leur méfiance face à l'environnement qui les entoure. Nathalie exprime cette méfiance à travers ses relations interpersonnelles.

Nathalie : « Faut pas être hypocrite, pis elle [Axèle] le sait que je suis pas une *têteuse* pis elle le sait que tsé, je pose des questions pis tsé, pis moi montrer les photos de ma fille, tsé... Je fais pas ça, je montre pas mes choses, je sais de quoi faut que je parle. »

Nathalie : « Oh, tsé c'est comme, pis ils revenaient pis *ah*, mais j'étais là (sourir) plus que ça allait plus que je m'en venais anxieuse. »

L'anxiété de Nathalie s'est développée lorsqu'elle a séjourné à l'Abri de l'Espoir. Durant son séjour, elle a ressenti les effets négatifs de son manque de confiance envers autrui. Suite à son déménagement dans son logement actuel, elle a réalisé qu'elle avait conservé cette anxiété et devait y mettre un terme. Par exemple, elle témoigne en ressentir les répercussions lorsque quelqu'un cogne à sa porte. Son anxiété augmente, et elle est incapable d'ouvrir.

3.2. Modification du rapport à soi

Nathalie : « J't'arrivé, je me suis quand même très bien impliquée, mais j'ai appris beaucoup. C'est tout des choses qui m'avaient été dites avant tsé. »

Nathalie : « [...] j'ai pris ma place finalement. »

Nathalie : « Ben oui, eille j'ai changé ! Tsé je suis la même, mais je suis allé, c'est chercher des choses tsé. Tsé moi je suis spirituelle, j'avais demandé tsé de retrouver ma passion, tsé j'aimerais ça retrouver ma passion, parce que des fois tsé on voit des signes. [...] Tsé tu vois ça ma aidée, ça m'a aidée avec d'autre chose, pis d'autre chose ça l'a surpris du monde, mais tu vois. Là je les reconnais ces personnes-là, pis j'aime pas, j'aime pas la vulgarité, j'aime pu... j'ai changé du tout au tout. [...] c'est pu ça qui est important dans la vie la. »

Nathalie : « Lâcher-prise, lâché prise, parce que je suis une chronique. »

Dans la situation de Nathalie, la modification du rapport à soi a été radicale. Suite aux multiples embuches et difficultés traversées, ses priorités ont changé. Elle déclare :

Nathalie : « Quand t'es plus jeune, on dirait que tu ramènes tout le temps tout à toi. Pis c'est ça le problème. »

Selon elle, elle est maintenant capable de nommer ses besoins et ses envies. Elle témoigne avoir retrouvé sa passion, et que cela lui apporte un grand sentiment de bien-être. On parle d'une évolution vers une version d'elle-même qu'elle apprécie et dont elle désire prendre soin. Dans le cas de Roberta, il s'agit d'une nouvelle stabilité qui l'encourage à prendre soin de soi. Elle fait preuve d'une autoréflexion importante en faveur de la conservation de sa stabilité résidentielle et personnelle.

Roberta : « So I've stabilized a great deal. [...] Now I want to stop because I'm... I feel I'm too old, that it has a lot of effect on me the next day [usage de drogues]. Like my body physically can't take it. And I have to start to think about my death too. Right? I don't want to die like upstairs because I have used drugs and come find me, you know with a pipe in my hand, dead. You know? And so I have to face that reality too. So I have to be more serious about things. But I'm noticing that I have more time, I've never done anything. [...] I wasted a lot of my life away unfortunately. »

Roberta : « But I don't want to die a drug addict, and having done nothing. Even though it's late, I want like to feel like I could do something. »

Roberta : « It's done. It's past. But I'm really sad that I wasted so many years. »

Il est possible d'observer que Roberta s'interroge nouvellement quant à sa consommation de drogues. Bien qu'elle n'en soit pas complètement sortie, elle manifeste un changement dans la façon dont elle perçoit son parcours. Guylaine offre une réflexion similaire lorsqu'elle mentionne vouloir s'éloigner de sa famille, du stress et de la consommation de drogue de ses enfants. Elle souligne un besoin de sérénité.

Guylaine : « And I'm getting older, and I don't need all those stress or anything. I need serenity. »

Guylaine : « Yeah, and I just feel like I don't deserve this. You know, I'm always a helper of mankind, I'm always positive and everything else. And then I end up... my kids are the ones that are doing it to me. Then I questioned, did I bring them up wrong? »

Ce changement par rapport à soi est également nommé par Marilou et Catherine, qui toutes deux, après avoir retrouvé une stabilité résidentielle et personnelle, ont remarqué des changements majeurs dans leur vie.

Marilou : « Ben c'est pu pareil maintenant, si je vais pas prendre mon injection [de médicament], ils viennent me chercher avec la police. Fac tsé, oui je vais mieux, mais grâce à ça aussi. Je me suis retrouvée, mais je reviendrai jamais comme avant. »

Catherine : « Of course I've changed. I've grown stronger. I know what I'm worth. I've let my family, hum... I've let them destroy me. I don't... not anymore, you know? »

Comme il est possible de l'observer pour toutes les participantes, le changement dans le rapport à soi est fondamental dans la trajectoire des femmes. Pour elles, cette autoréflexion s'enclenche lors de leurs séjours dans les ressources et se prolonge encore aujourd'hui. Les modifications des rapports à soi sont donc centrales dans l'expérience de ces femmes. La stabilité minimale offerte par l'hébergement influence ces modifications de façon favorable, et pousse les femmes vers une revalorisation d'elles-mêmes.

3.3. Revalorisation de soi

Lorsqu'elles font face à l'extrême précarité, les injustices endurées quotidiennement par ces femmes stimulent leur détermination à se sortir de leur situation. Cette capacité d'autodétermination des femmes en situation d'itinérance est complexe et peut prendre un moment avant de s'installer (Conseil des Montréalaises, 2017). Dans le processus de modification des rapports à soi, toutes les participantes ont fait preuve d'une revalorisation personnelle importante. Elles mentionnent porter une attention particulière à leur bien-être, faire des activités qu'elles apprécient, et s'écouter.

Nathalie : « Je suis toujours en rétroaction. C'est important. Pis là je me suis aperçue que bon, ça faisait 24 heures sans manger du tout. Mais ça pour moi c'est du vieux, c'est des vieilles habitudes. [...] C'est pas si simple, c'est beaucoup de responsabilités. Là j'aide les autres, je prends du temps pour moi, mais aussi pour les autres. Tu comprends ? »

Marilou : « Moi c'était Valérie qui me suivait, pis elle m'a vraiment laissée aller. Elle m'a pas forcée à aller à l'hôpital parce que je dormais beaucoup. C'est sur que je sortais un petit peu le soir, mais je dormais vraiment, vraiment beaucoup. [...] pis elle m'a comme laissée faire ma démarche personnelle, pis j'aimais ça aussi. »

Roberta : « I'm aware of my reality, but now that I'm getting straighter, I'm seeing more things you know. »

Guylaine : « Hey I've waited 60 something years to have my own place and my Videotron, I play my country music, I play my oldies. »

Guylaine : « But at least, I'm secure here. I feel good. It's, it's a shock to somebody like me, for 57 years to have support and be on your own, to actually come down to this. »

Catherine : « Now with my wife, I've found me. I don't care about anything... about negative people in my life before. I do things for me, you know... »

Une modification dans les rapports à soi enclenche dans bien des cas une revalorisation de soi-même⁴⁵. Suivant l'épisode de précarité, les participantes ont toutes mentionné, du moins indirectement, ressentir le besoin de prendre soin d'elles et de se revaloriser, que ce soit grâce à des activités plaisantes ou par des relations interpersonnelles saines. Tout au long de l'entrevue, Catherine a ainsi souligné l'importance très forte qu'elle portait aux nouvelles relations interpersonnelles qu'elle a construites au cours des dernières années.

3.4. Importance de reconstruire le lien social

La littérature actuelle met de l'avant les multiples carences vécues par les personnes itinérantes, du point de vue affectif principalement. Poirier (2000) mentionne divers traumatismes survenus dans la vie de femmes itinérantes, comme par exemple : un deuil, des conflits familiaux ou un divorce, de la violence conjugale, des abus sexuels ou inceste, de la négligence, de la maltraitance, ou un désengagement parental. L'intérêt de mettre de l'avant ces carences est de mieux comprendre comment ces facteurs renforcent la difficulté pour ces femmes de garder espoir et de créer des liens significatifs. Ce qui porte le regard vers une frontière inévitable suite à l'épisode d'itinérance : l'incapacité d'habiter réellement la société et d'entretenir des liens significatifs. La possibilité de réintégrer une population de laquelle ces femmes s'étaient dissociées impose une remise en question individuelle importante.

Catherine : « Relationships are difficult afterwards. But when I met my fiancé, everything changed. She saved me. I can't wait to go back to England. »

Nathalie : « Mais je faisais rire certaines gens tsé, faut rire du ridicule ! Il faut à un moment donné, il faut sinon tu deviens complètement cinglée ! Pis c'est ce que j'ai appris avec Axèle [intervenante] tsé ! »

⁴⁵ Il est important de mentionner que cette revalorisation ne peut en aucun cas être généralisée à toutes les femmes utilisant les services d'hébergement.

Roberta : « I left Berri park and I left all my drug friends, people that were using me you know, and my apartment, and so many, they were *gonna* throw... they threw me out for like, because everybody from the park would just come over to my place. [...] I was very weak for that. [...] I would make coffee in the morning, and I would buy a loaf of bread for the people, and give them toasts, and that was it. Toasts and coffee and I wanted them to leave, but there was something in for me too because they would come with drugs and give me something if they stayed, you know? Because I had all the people, like I had like a life, you know going on, with the Berri park people and a certain thing. So I didn't feel alone, because there was always people coming and blablabla. But now, it's different. I don't want these relationships... So, Stephanie has helped me a lot too, its been a big kind of... Because of her acceptance of me, but I try in my friendship to be consistent. You know? And, hum... And the way Maria and her have been with me about the drugs, like hum... »

L'importance de recréer un lien social peut être effectué avec les individus présents préalablement à la situation d'itinérance, ou avec un tout nouveau groupe d'individus. Pour Catherine, Nathalie et Roberta, les relations interpersonnelles qu'elles ont reconstruites se sont toutes établies durant la période d'hébergement. Lieu de socialisation clé, l'hébergement se positionne au centre des interactions quotidiennes de ses usagères.

3.5. Influence de l'hébergement

Suite au séjour dans l'hébergement, les participantes ont observé des changements dans leur façon d'être, au quotidien. Certaines mentionnent des influences positives, tandis que d'autres ont découvert des comportements néfastes. Ces influences alternent entre des habitudes, des gestes ou des impressions de méfiance ou des peurs face à l'environnement qui les entoure. On parle ici de développement de comportements ou de techniques en vue de faciliter le séjour dans l'hébergement.

3.5.1. Influence positive de l'hébergement

Les influences positives qui peuvent être ressenties suite à l'hébergement concernent des façons de se percevoir, des façons de faire, ou des perceptions de soi nouvellement positives. Nathalie et Guylaine mentionnent avoir vécu des effets positifs suite à l'hébergement en ce qui

concerne leur capacité de nommer leurs limites et leurs besoins lorsqu'elles étaient dans l'hébergement. Choses dont elles étaient incapables auparavant. Guylaine, en particulier, mentionne l'importance des membres du personnel dans les hébergements et l'importance d'avoir accès à des ressources comme les centres pour femmes.

Nathalie : « J'ai toujours été autonome, y'a pas... jamais eu de problèmes avec ça [paiements du loyer], pis euh bon. Ça m'a fait réaliser beaucoup de choses tout ça. Que bon, j'ai besoin d'appuis, d'une béquille. »

Nathalie : « Quand je suis arrivée à l'Abri de l'Espoir, j'ai appris à (réflexion), mes limites. »

Guylaine : « It is because you got the staff here who help you, and you're supposed to have your own social worker to help you too. So we're lucky to have this transition place. »

Guylaine : « They [les hommes] have their own programs, but I think this program is more suited to the female sex. More important for the female sex, because we've always been the underdogs. [...] I think the women benefit more than the men would. 'Cause then men are just men, women are women. And women are more nurturing and motherly in community than men are. 'Cause men are... *I can do it on my own* sort of thing. So this kind of place is more important than would be for men, in my opinion. Because sex does have something to do with it, whether you're bisexual, transgender or whatever the *fucking* names are. »

La principale influence positive de l'hébergement fut l'accès à un support individuel adéquat et adapté. C'est en offrant un éventail de plans d'action aux femmes, une latitude d'action dans la façon de leur venir en aide, ainsi qu'une présentation des outils nécessaires à une réhabilitation favorable, qu'elles ont pu ressentir les affects positifs d'une telle aide.

3.5.2. Influence négative de l'hébergement

Lorsqu'il est question d'influences négatives, il s'agit pour certaines femmes de l'assimilation de nouvelles façons de faire nocives à leur quotidien. Comme mentionné précédemment, les femmes ayant développé des techniques de survie peuvent avoir conservé des habitudes

maintenant qu'elles ont retrouvé la stabilité résidentielle. Ces influences négatives recouvrent des comportements en tous genres.

Laurence (chercheure) : « Comment s'est passé ton séjour à l'Abri de l'Espoir ? »

Nathalie : « *Ayoye, ayoye* ben là à un moment donné là, ils voyaient à un moment donné que mon visage a commencé à changer. Même les cuisinières me connaissaient tsé, je commençais à manger de moins en moins, j'étais couchée, j'étais fatiguée, j'étais complètement fatiguée de là [de l'hébergement], de ça, de ce que j'avais vécu. Comme quand je suis arrivée ici [dans son logement actuel], j'étais fatiguée de l'Abri de l'Espoir. »

Pour Guylaine, le passage à travers le centre d'hébergement s'est conclu par une diminution du désir de créer des liens avec autrui. Lors de son séjour, elle a développé des liens avec d'autres femmes et des membres de l'équipe du pavillon. Or, elle mentionne que maintenant, elle ne veut plus socialiser avec autrui, et préfère rester chez elle. Ce nouveau comportement a un impact direct sur l'isolement qu'elle ressent. En s'excluant elle-même, elle renforce sa solitude et se trouve fortement à risque de désaffiliation sociale.

Guylaine : « So okay, but for the oldies that used to feel that this was their home, I just feel my apartment is my home and there [à l'extérieur de son logement] is my play area where I play with their minds, and pretend to. »

Roberta a, quant à elle, développé des gestes quotidiens sans en prendre conscience. Comme soulevé dans les passages suivants, elle a réalisé cette habitude durant l'entretien.

Laurence (chercheure) : « Par exemple, je te vois jamais avec une sacoche. Est-ce que c'est pour ne pas trainer tes affaires de peur de les perdre ? De te les faire voler ? »

Roberta : « I never carry a purse, and I never carry anything. I lost that habit! Before I always had a purse. »

Laurence (chercheure) : « T'as perdu cette habitude-là quand ? »

Roberta : « When I started at the mission [Mission Old Brewery]!!! You're right that's another thing I didn't realised. A purse was so much part of my outfit. You know, I had the rugby bag that I liked. And all that stuff, the Chanel bags I had and all the real ones

and all the clothes, like... it all disappeared since homelessness it's all gone, like where did it go? »

Elle rapporte également des habitudes de vie qu'elle n'avait pas précédant son séjour dans les centres d'hébergement. Par exemple, lorsqu'elle a pris l'habitude de cacher son argent dans ses effets personnels pour se protéger d'éventuels vols. Elle explique qu'elle a conservé cette pratique, même si elle vit maintenant seule, dans un appartement privé.

Laurence (chercheure) : « When you were in the dorm at PMP, where you hiding stuff? »

Roberta : « Yes, in my pillow case, I guess it's the place everybody does. If I was a thief I would look in the pillow and I would look under the mattress. There was a time I had a hole in my mattress. I was hiding stuff in the mattress in the hole. Because I was afraid if ever there was a room check, right? »

Laurence (chercheure) : « Est-ce que tu as gardé des habitudes même maintenant ? »

Roberta : « Oui, c'est resté avec moi. »

Laurence (chercheure) : « Mais est-ce que ça vient de là ? Est-ce que ça vient du refuge ? »

Roberta : « Yeah, je cache des affaires chez moi, j'oublis where I put my stuff, j'oublis where I put them. I don't know why I am hiding stuff. It is very interesting that you brought that up because I never realised that was why I hide my stuff. Because I don't know why I can't find my money after... Why am I hiding it? »

Laurence (chercheure) : « Pis tu faisais pas ça avant ? »

Roberta : « No ! I never realized that it comes from that. Because I thought it was from a part of my personality, that I hide my money in the apartment. So that's where it comes from! »

Guyline, dans son cas, mentionne cacher de l'argent à certains endroits dans son appartement pour s'assurer pouvoir payer son loyer chaque mois. Elle dit également avoir conservé cette habitude suite à son séjour dans le centre d'hébergement.

Guylaine : « Yes, I still do it now, nobody knows where it is, but I still use it [une tablette cachée dans son armoire]. Nobody knows its there. I put my rent there. »

Laurence (chercheure) : « Did you ever hide stuff before the shelter? »

Guylaine : « No, I would always leave everything just there. »

Laurence (chercheure) : « It's really since the shelter? »

Guylaine : « Yeah for valuables, for the rest I didn't care. I used to hide it from my husband when he used to drink. Haha! »

Le développement d'habitudes ou de comportements ne constitue pas les uniques conséquences de l'hébergement. Pour Nathalie, le souvenir de ses effets personnels est difficile à surpasser, en particulier « le deuil de perdre ses choses ».

Nathalie : « Le deuil de perdre ses choses. Des fois, tu penses que t'as encore tsé... je dis ça de même, un fouet pour la cuisine. Ben... ben non je l'ai pu. Je suis encore stressée, j'essaie de rendre ça confortable. [...] La chose que je trouve difficile c'est que je me suis pas encore acheté de meubles, je suis assise au bout de mon lit pis c'est tout. »

3.6. Redonner un espoir de stabilité : nommer l'itinérance des femmes autrement

Depuis plusieurs années, un engagement gouvernemental s'élabore en vue de développer des projets de logements sociaux destinés à améliorer l'accès des femmes à des habitations à loyer modique.

« Le plan montréalais 2014-2017 comprend, entre autres, un engagement à soutenir la réalisation d'un milieu de logements, dont 600 logements sociaux avec soutien communautaire et 400 logements et chambres développées avec des partenaires. Selon la Direction de l'habitation de la Ville de Montréal, les projets spécifiquement élaborés pour des femmes dans ce cadre représentent 117 logements et chambres, soit 24 % des unités produites (ou en voie de réalisation) depuis 2014. » (Conseil des Montréalaises, 2017 : 9)

Ce type de projet redonne espoir aux femmes en difficulté de se sortir de leur situation. Pour les femmes vivant ou ayant vécu une expérience d'itinérance, l'obtention d'un logement à

coûts modiques constitue l'objectif de stabilité qu'elles poursuivent, et se joint à l'importance d'un support psychologique. Si l'expérience de l'itinérance peut être traumatisante, les centres d'hébergement peuvent l'être également, tout en menant les femmes vers l'aide nécessaire. Il importe, dans ce contexte, de considérer le poids de l'hébergement dans la trajectoire des femmes.

Marilou : « Pis euh, quand j'ai été au Chaînon, toutes les années, pas juste ça j'étais au PMP. C'est là vraiment que j'ai fait tous les étages. Puis ça m'a vraiment beaucoup aidé, mais j'étais pas encore prête à accepter ce que j'avais, ben je le comprenais, mais je le comprenais pas. »

Marilou : « Ouais je sais, je commence à me retrouver un peu aussi là ! »

Nathalie : « C'est comme un *back and forth*, t'es nerveuse, t'es vraiment nerveuse. On a chacun nos affaires, y'en a que c'est *bye bitches*, tsé y'en a que... tsé moi c'était *ouf oh non je perds*, parce que tsé y'a une insécurité qui se fait quand tu pars. »

Maintenant que ces femmes sont visibles, il est possible soutenir qu'elles tombent trop souvent dans les « craques » du système. Pour ces femmes, « inutiles au monde » (Roy, 1995) ou « abandonnées du système » (Conseil des Montréalaises, 2017), il importe de porter un regard nouveau sur cette problématique mouvante et en constant changement. La particularité de notre position comme chercheure, en lien à notre position d'intervenante psychosociale, nous a menée à vouloir interroger les femmes sur les lacunes du système d'aide.

Marilou : « Je pense que ce serait une bonne... pour l'éducation des gens. Peut-être qu'ils regarderaient plus les itinérantes d'une autre façon. »

Laurence (chercheure) : « Qu'est-ce que tu penses de l'image de la femme itinérante ? »

Roberta : « To show the face of homelessness. That there are a lot of different kinds of women... different backgrounds you know. »

Catherine : « The women need more! Love is missing for the women. Trust is missing for the women. Faith is missing for the women. The women need to have better and meaningful relationships in order to get out of the street. »

Malgré un changement dans les perceptions actuelles de l'itinérance des femmes, une compréhension du phénomène dans sa globalité doit être atteinte. Par exemple, la réintégration des individus dans la vie sociale commune suppose une reconquête de l'intégrité personnelle et la capacité à vivre en société. C'est par la prise de conscience de leur propre situation que les femmes itinérantes peuvent s'affranchir de l'étiquette déviante et s'orienter vers des choix favorables à la stabilité (Calvez, 1994). La possibilité d'intégrer ou de réintégrer la « normalité » est, pour les marginaux, souvent complexifiée par les structures d'intervention et les dispositifs de contrôle social ; de là l'importance de considérer la parole des femmes l'ayant vécue.

Laurence (chercheure) : « What do you think is missing for homeless women? »

Roberta : « Hum, I think, not enough acceptance and self-esteem you know? Like I think that they should be, not talking so much about their past. “*So it's about your pass...*” and I think that there is no good for anybody, I think what they need to talk about what is the future and the prone present day. It's always telling your story of your past. And it's not necessary, all that matters really, when somebody comes to the door of a shelter, is “*what we're gonna do right now*”. I think that's what is missing. »

Pour Roberta, l'hébergement est central dans la trajectoire des femmes. C'est ce moment qui marquera l'avancement vers un retour à l'autonomie, ou au contraire, une sédentarisation dans l'itinérance.

Guylaine : « Respect. People don't respect us because we're coming from a shelter. Discrimination gets us, that as to stop. It is more acceptable of a man in a shelter than a woman. »

Cette citation de Guylaine est particulièrement éloquente. L'endroit dans lequel les femmes se présentent pour obtenir de l'aide agirait en fait de moteur de discrimination et de stigmatisation dont les femmes sont victimes.

Conclusion du chapitre 4

À la vue des citations présentées dans ce chapitre, il est possible d'observer une forte influence de l'hébergement sur les rapports à soi des femmes interviewées. Ces rapports à soi, qu'ils soient positifs ou négatifs, ont une incidence importante sur leur cheminement vers un retour à la stabilité et à l'autonomie. Les différentes catégories d'analyse présentées tout au long du chapitre 3 proposent un déroulement d'évènements démontrant ce qui a mené ces femmes vers l'expérience de l'itinérance. C'est grâce à celles-ci que la compréhension de la trajectoire féminine est possible. En remettant en question l'approche du phénomène qu'il pourrait être possible de revoir les conceptions communes des femmes itinérantes. La trajectoire menant vers la perte de repères importants, suivie d'une discrimination et d'une exclusion de l'environnement social, sera marquée par la désaffiliation et l'isolement. C'est suite à ce déferlement d'évènements et à l'impression d'une accumulation de situations malheureuses mèneront les femmes vers l'itinérance et l'obligation d'accepter un nouveau statut contraignant.

De l'entrée dans le centre d'hébergement à la sortie vers un logement stable, les femmes ayant expérimenté les ressources évoluent parmi un groupe social imposé. Isolées et discriminées à l'extérieur, ces femmes se retrouvent recluses ensembles dans un environnement particulier. C'est à l'intérieur de ces établissements que celles-ci pourront ensuite évoluer vers une future stabilité. Or, suite à cette recherche, Roberta a soulevé un point intéressant à l'approche de la problématique de l'itinérance féminine :

Roberta : « What's necessary right now, I don't need to hear your story. Everybody has one, you know. And what I'm saying is really... because from years and years of experiences and talking to other women, that's what's being missing. And then before they know, 10 years have passed already. [...] You wake up and 10 years have passed and you're in the system. And you think you're so great, when you've got yourself all networked, you've got all the contacts in the places, you know. [...] it's all worked out. You know, that's not the life that people should be pushed towards. »

Roberta : « And they need pushing, that's how a person feels valorized, if they can't find a job, then they should be out everyday, you know when you live inside a place, you should not be aloud to stay in all day. [...] If its not volunteer work, because... How do you get consistent on a regular? By being forced to do something regularly. And if you don't go outside volunteering, then you do something inside the house for three hours, to get consistent and to have the feeling of valorisation of doing something, working for something and getting the return of working. »

Grâce aux entretiens conduits, il nous a été possible de mieux comprendre ce qui peut mener les femmes vers l'itinérance. Les causes de ce parcours alternent entre des facteurs structurels ou environnementaux importants pouvant avoir des effets incontrôlables sur les perceptions et les rapports à soi des femmes. C'est à l'intérieur du centre d'hébergement que ces femmes ont évolué et ont (re) valorisé les perceptions qu'elles ont d'elles-mêmes, ainsi que leur estime de soi. Toutefois, Roberta soulève un point fondamental : l'influence et la dépendance aux ressources d'hébergement peut aussi avoir des répercussions graves sur le parcours de ses usagères.

Conclusion générale

Cette recherche sur le parcours des femmes itinérantes à travers le centre d'hébergement nous a permis d'approfondir nos réflexions concernant la façon dont nous percevons le phénomène de l'itinérance féminine. Notre questionnement s'est développé autour de la question de recherche suivante : en lien à l'expérience de l'itinérance et au(x) passage(s) dans les ressources d'hébergement d'urgence, en quoi les rapports au moi (*self*) et les perceptions que les femmes ont d'elles-mêmes sont modifiées ?

C'est grâce à la participation de cinq femmes qu'il a été possible d'élargir les horizons de la recherche entourant la trajectoire individuelle. Tout d'abord, nous ferons un retour sur notre revue de littérature (Chapitre 1) et notre cadre théorique (Chapitre 2). Par la suite, nous ferons un rappel du déroulement méthodologique, et nous reviendrons sur notre position d'intervenante psychosociale à l'intérieur du dispositif d'hébergement. Enfin, nous rappellerons les pistes d'analyses développées au Chapitre 4. Nous concluons par une discussion entourant notre questionnement de départ et les pistes d'analyses futures.

« En somme, c'est en faisant face, au fil de leur trajectoire, à l'accumulation de ruptures sociales — sur le plan relationnel, matériel, institutionnel et symbolique — que les femmes en situation d'itinérance subissent diverses formes de déficit de protection et de déni de reconnaissance, qui les poussent en marge des liens sociaux, par l'intermédiaire desquels, pourtant, l'existence individuelle peut s'inscrire dans une expérience commune de l'humanité. Marquées en amont et en aval de la période d'itinérance par un processus d'invisibilisation sociale qui effrite peu à peu leur sécurité, leur dignité et leur intégrité, réduite à l'expérience d'une vie moindre, les femmes en situation d'itinérance sont, tout compte fait, peu reconnues dans leur qualité de sujet d'actrice et de citoyenne. » (Bellot et Rivard, 2017 : 103)

D'abord, tout comme Bellot et Rivard (2017), nous constatons que l'accumulation de ruptures sociales pousse les femmes vers une expérience de désaffiliation et d'isolement majeur. Que ce processus soit nommé *spirale* (Gélineau et al., 2008, 2015) ou *engrenage* (Chantraine, 2003), l'accumulation d'événements et de ruptures sociales mène dans bien des cas vers l'itinérance. Un survol de plusieurs écrits scientifiques et de revues de presse concernant la problématique de l'itinérance féminine nous a permis de percevoir une brèche dans les analyses actuelles du phénomène : le centre d'hébergement. L'itinérance féminine a souvent

été discutée en fonction de la forte victimisation à laquelle les femmes sont associées ou à l'image stéréotypée de la clocharde alcoolique. On remarque toutefois que les ressources d'hébergement communautaires pour femmes sont souvent mises de côtés dans les analyses. Méconnu du milieu académique, le centre d'hébergement occupe une position particulière dans le parcours des femmes. Passage obligé ou alternatif, l'hébergement d'urgence se traduit par un manque d'intimité, une forte promiscuité et un manque de services adaptés aux besoins des femmes. Ces caractéristiques s'apparentent fortement à celles des institutions totalitaires comme nous avons pu l'observer au Chapitre 2. La reconstruction du moi (*self*) en fonction de l'institution, et donc de l'hébergement, nous a porté à nous questionner quant aux services sociaux offerts aux femmes dans le besoin. Les lacunes entourant les connaissances de ces femmes dites « invisibles » ont permis la conception d'une « boîte à outils » intéressante pour notre recherche.

Afin d'effectuer une collecte de données riche en expériences et en confidences, nous avons centralisé nos intérêts vers ces lacunes, en lien au séjour dans l'hébergement. L'immersion dans le milieu à l'étude a été grandement facilitée par notre position d'intervenante psychosociale. Cette position a permis un accès particulier au terrain puisqu'une relation de confiance avec les femmes avait préalablement été établie. La confrontation entre notre position d'intervenante psychosociale et notre position de chercheuse a offert un accès privilégié à une réalité empirique souvent inaccessible. Certaines inquiétudes concernant une éventuelle distance indésirable avec la population ont émergé lorsque le terrain a été entamé. La possibilité que nous puissions reproduire les stéréotypes communs de cette population a été partie prenante de notre analyse. C'est pourquoi, dans notre réflexion, la posture d'intervenante psychosociale allait justement neutraliser cette distance, et allait à la rigueur, être avantageuse pour la recherche.

Le passage à travers le centre d'hébergement a été retenu dans l'analyse comme le moteur central de la reconstruction du moi (*self*) des usagères. La mise en lumière du passage dans l'hébergement d'urgence est née d'un constat particulier : souvent délaissé au profit des expériences antérieures des femmes, le passage à travers le centre d'hébergement se positionne comme pivot dans le cheminement des femmes et comme période clé dans notre

recherche. De là, nous avons pu recueillir un maximum d'information « d'entre les murs ». L'analyse du passage dans le centre d'hébergement nous a permis d'observer comment cet établissement peut avoir des effets positifs ou contraignants sur les femmes. Grâce aux entretiens semi-directifs, nous avons pu analyser la manière dont elles (re) construisent leurs rapports à elles-mêmes en fonction de leur nouvelle situation. Bien qu'elles se soient vues forcées d'assimiler leur nouveau statut de femme itinérante, la possibilité pour elles de se revaloriser individuellement a été possible en interrogeant les rapports qu'elles ont à elles-mêmes. Il est important de mentionner que bien que des aspects positifs aient émergé suite à l'hébergement, plusieurs comportements négatifs sont apparus. Le phénomène d'acculturation à l'intérieur de l'hébergement a été mentionné par la majorité des participantes et suppose une forte influence du milieu d'accueil sur ses usagères. Des comportements de méfiance, comme cacher son argent, ou ne pas utiliser de sac à main, constituent en soi des conséquences du vécu dans l'hébergement.

Pour la majorité des participantes, la prise de conscience de ces conséquences s'est effectuée lors de l'entrevue, ce qui renforce d'autant plus l'influence institutionnelle imposée aux usagères des services. La (re) acquisition d'une autonomie fonctionnelle suite à l'hébergement d'urgence fut le moment durant lequel les modifications du rapport au moi (*self*) ont été observées. Ces nouvelles habitudes soulèvent plusieurs interrogations quant aux effets à long terme de ces établissements.

Enfin, ce travail de recherche a été réfléchi en fonction d'ouvrir un espace de discussion sur l'expérience de l'itinérance des femmes. C'est dans cette optique qu'il pourra être possible de revoir la façon dont nous concevons le phénomène et dont une combinaison des méthodes et de milieux peut avoir des influences positives sur cette population. Dans l'état actuel des dispositifs d'aide offerts aux femmes itinérantes, le regard porté sur elles se doit d'être modifié. Malgré un effort évident de la part des gouvernements en place à percevoir l'itinérance féminine d'un autre œil, la façon dont nous appréhendons et interagissons avec ces femmes nécessite des changements. Non seulement le regard doit être neutralisé, mais le moment ou la période d'intérêt doit également être pris en compte. Souvent, la situation passée des femmes ayant vécu l'itinérance est le moment focal de l'intervention et de la façon

dont nous les percevons. Par exemple une femme au passé trouble ayant vécu une enfance difficile ou de la consommation de drogues chez les parents constitue, dans la plupart des cas, ce que nous croyons être la source ou la raison de la trajectoire menant vers l'itinérance, et du même coup, vers la stigmatisation des femmes. Or, suite à l'analyse du discours des participantes et tout particulièrement les paroles de Roberta, il semblerait que l'importance portée au passé soit désuète. Il s'agit de prendre le moment présent, et donc la situation actuelle de la femme lorsqu'elle intègre le centre d'hébergement. Comme mentionné précédemment, l'hébergement d'urgence se positionne comme le moment pivot de la transition des femmes vers un retour à l'autonomie et à une stabilité résidentielle.

En vue d'éventuelles recherches, il serait pertinent d'approfondir le phénomène d'acculturation sur les femmes séjournant dans les ressources d'hébergement d'urgence, en lien à la stigmatisation de ces populations. Les influences des établissements étant rarement interrogées, nous nous questionnons quant aux effets positifs qu'une prise en compte du moment présent, de la situation actuelle, pourrait avoir sur la prise en charge institutionnelle. Dans une telle éventualité, pourrions-nous observer une réelle diminution de l'itinérance féminine ? Il est permis de se questionner.

Bibliographie

Anderson, Nels. *Le hobo, sociologie du sans-abri. Suivi de l'empirisme irréductible*, Paris, Armand Colin, 2011.

ANDERSON, Leon, SNOW, David A. « L'exclusion sociale et le soi : une perspective d'interactionnisme symbolique », *Sociologie et société*, vol. 33, n° 2, 2001, p.13-27.

ARANGUIZ, M. et FECTEAU, J-M. « Le problème historique de la pauvreté extrême et de l'errance à Montréal, depuis la fin du XIXe siècle ». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 11, no° 1, 1998, p. 83-98.

Aranguiz, M. et Fecteau, J-M. « L'école de la précarité : vagabonds et errants à Montréal au tournant du siècle », dans Danielle Laberge (dir.), *L'errance urbaine : collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale*, Québec, Éditions MultiMondes, 2000, p.11-27.

BEAUD, Stéphane. « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *In : Politix*, vol. 9, n° 35, troisième trimestre 1996, p. 226-257

BECKER, Howard S. *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985.

BÉLAIR-CIRINO, Marco. « Deux organismes pour femmes itinérantes crient à l'injustice ». *Le Devoir*, publié le 7 mars 2018. En ligne au :
<<https://www.ledevoir.com/societe/522047/itinérance-deux-organismes-pour-femmes-crient-a-l-injustice>>, consulté le 20 août 2018.

Bellot, Céline. « La trajectoire : un outil dans la compréhension de l'itinérance », dans Danielle Laberge (dir.), *L'errance urbaine : collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale*, Québec, Éditions MultiMondes, 2000, p. 101-119.

Bellot, C. et Rivard, J. (2017). Repenser l'itinérance au féminin dans le cadre d'une recherche participative. *Femmes à la marge*, (50), 2, p. 95-121.

BONICCO, C. (2006). Goffman et l'ordre de l'interaction : un exemple de sociologie compréhensive. *Philonsorbonne*, n° 1, p. 31-48.

CALVEZ, Marcel. « L'institution totale, gestionnaire de biographies. L'entrée de déficients mentaux dans le milieu ordinaire ». *In politix*, vol. 7, n° 27, troisième trimestre 1994, p. 143-158.

Campeau, Paule. « La place des facteurs structurels dans la production de l'itinérance », dans Danielle Laberge (dir.), *L'errance urbaine : collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale*, Québec, Éditions MultiMondes, 2000, p. 49-69.

CASTEL, Robert. « Les pièges de l'exclusion ». *Lien social et politiques*, n° 34, automne 1995, p. 13-21.

CHANTRAINE, G. « Prison, désaffiliation, stigmates : l'engrenage carcéral de l'« inutile au monde » contemporain ». *Déviance et Société*, Vol. 27, n° 4, 2003, p. 363-387.

Conseil du statut de la femme. *Réflexion sur l'itinérance des femmes en difficulté : un aperçu de la situation*, Québec, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012.

Conseil des Montréalaises. *L'itinérance des femmes à Montréal : Voir l'invisible*. Montréal, Québec : Avis, 2017.

Dorvil, H. et Guttman, H. (1997) Annexe 1 : 35 ans de désinstitutionnalisation au Québec 1961-1996. Dans *Défis de la reconfiguration des services de santé mentale*. http://publications.msss.gouv.qc.ca/msss/fichiers/1997/97_155a1.pdf

DUCHAINED, Gabrielle. « Itinérance : les refuges pour femmes débordent ». *La Presse*, publiée le 11 octobre 2013. En ligne au :

<<http://www.lapresse.ca/actualites/montreal/201310/11/01-4698770-itinerance-les-refuges-pour-femmes-debordent.php>>, consulté le 28 février 2017.

EDUCALOI, 2018. <https://www.educaloi.qc.ca/capsules/les-soins-forces>.

Fontan, Jean-Marc. « Entre la gestion socialisée et l'autogestion d'une pratique quel devenir citoyen pour l'itinérant ? », dans Danielle Laberge (dir.), *L'errance urbaine : collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale*, Québec, Éditions MultiMondes, 2000, p. 29-47.

FRAGASSO-MARQUIS, Vicky et CLOUTIER, Louis. « Itinérantes : un manque de places dans les refuges à Montréal ». *La Presse*, publié le 10 juin 2018. En ligne au : <<http://www.lapresse.ca/actualites/201806/10/01-5185158-itinerantes-un-manque-de-places-dans-les-refuges-a-montreal.php>>, consulté le 20 août 2018.

Front d'action populaire en réaménagement urbain (FRAPRU). *Femmes, logement et pauvreté*. Rapport. Montréal, Québec, 2015.

GAUDREAU, Pierre. « Les sans-logis : une frontière mince avec l'itinérance », dans Shirley Roy et Roch Hurtubise (dirs.), *L'itinérance en question*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 161-170.

Gay Anderson, D. (1993). Homeless women : the perceptions about their families of origins. *Oregon Health et Science University OHSU Digital Commons (Scholar Archives)*, May 1993, p. 1-36.

Gélineau, L., Dupéré, S., Bergeron-Leclerc, C., Clément, M., Carde, E., Morin, M-H., Tremblay, P-A., Brisseau, N., Carrier, M-C. « Portrait des femmes en situation d'itinérance : de multiples visages », *Revue du CRÉMIS*, Vol 8, no° 2, 2015, p. 1-5.

Gélineau, L., Brisseau, N., Loudahi, M., Bourgeois, F., Potin, R., Zoundi, L. « Rapport de recherche qualitative : La spirale de l'itinérance au féminin : pour une meilleure compréhension des conditions de vie des femmes en situation d'itinérance de la région de Québec », 2008, 130 p.

Gélineau, L., Loudahi, M., Bourgeois, F., Brisseau, N., Potin, R. & Zoundi, L. (2006). Le droit à sa place. *Recherches féministes*, 19, (2), 125–141. <https://doi.org/10.7202/014845ar>

Goffman, Erving. *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux*, Normandie, Les Éditions de Minuit, 1968.

GOUNIS, K. « The Manufacture of Dependency : Sheltarization Revisited », *New England Journal of Public Policy*, vol. 8, n° 1, 1992, p. 685-693.

Grenier, G., Fleury, M-J, Imboua, A. et Ngui, A. (2013). Portrait et dynamique des organismes desservant les personnes itinérantes ou à risque d'itinérance dans la région de Montréal. *Santé mentale au Québec*, (38), 1, p. 119-141.

GRIMARD, Carolyne. (2011). *Les refuges pour hommes itinérants à Montréal, lieux de passage ou d'ancrage ? Enquête sociologique sur une institution paradoxale*, Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.

LABERGE, Danielle, LANDREVILLE, P., MORIN, D., CASAVANT, L. « Une convergence : parcours d'emprisonnement, parcours d'itinérance », dans LABERGE, Danielle (dir.), *L'errance urbaine*, Montréal, Les Éditions MultiMondes, p. 251-272.

LABERGE, Danielle, MORIN, D., ROY, S. « L'itinérance des femmes : les effets convergents de transformations sociétales », dans LABERGE, Danielle (dir.), *L'errance urbaine*, Montréal, Les Éditions Multimondes, p. 84-99.

LABERGE, D., MORIN, D., ROY, S. et ROZIER, M. Capacité d’agir sur sa vie et inflexion des lignes biographiques : le point de vue des femmes itinérantes. *Santé mentale au Québec*, (25), 2, 2000, p. 21-39.

LATIMER, Eric Ph. D., James MCGREGOR M.Urb., Christian MÉTHOT M.Sc. et Alison SMITH candidate au Ph. D. (2015), « Je compte MTL 2015 : Dénombrement des personnes en situation d’itinérance à Montréal le 24 Mars 2015 », Montréal, Québec : Ville de Montréal, 7 Juillet.

LECOMPTE, Y. et al. « Vivre dans la rue et la représentation de soi des femmes : une étude exploratoire », dans Shirley Roy et Roch Hurtubise (dirs.), *L’itinérance en question*, Montréal, Presses de l’Université du Québec, p. 333-354.

LEWIS, Cynthia. « L’itinérance des femmes à Montréal — Volet 1 : les facteurs de fragilisation ». *MMFIM : Mouvement pour Mettre Fin à l’Itinérance à Montréal*, 11 mars 2016. En ligne au : <<http://www.mmfim.ca/litinerance-des-femmes-a-montreal-volet-1-les-facteurs-de-fragilisation/>>, consulté le 28 février 2017.

MACDONALD, Sue-Ann. « Attempting to Engage in ‘ethical’ research with homeless youth ». *Intersectionnalités*, vol. 5, n° 1, 2016, p. 126-150.

MARTUCCELLI, Danilo. « Figures de la domination ». *Revue française de sociologie*, vol. 43, n° 3, 2004, p. 469-497.

MARESCA, S. et MEYER, M. *Précis de photographie à l’usage des sociologues*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

MONTPETIT, Caroline. « Itinérance des femmes — Les centres d’hébergement ne suffisent plus ». *Le Devoir*, 25 novembre 2011. En ligne au :

<<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/336916/itinerance-des-femmes-les-centres-d-hebergement-ne-suffisent-plus>>, consulté le 28 février 2017.

Poirier, Mario. « Le leitmotiv de l’itinérant », dans Danielle Laberge (dir.), *L’errance urbaine : collectif de recherche sur l’itinérance, la pauvreté et l’exclusion sociale*, Québec, Éditions MultiMondes, 2000, p. 221-239.

Poirier, M., Hachey, R. et Lecomte, Y. (2000). L’inquiétante étrangeté de l’itinérance. *Santé mentale au Québec*, (25), 2, p. 9-20.

RACINE, G. (1991). Les maisons d’hébergement pour femmes sans abri : plus qu’un toit. *Santé mentale au Québec*, (16), 2, p. 67-88.

RACINE, G. L’intervention en santé mentale : le mandat inattendu des maisons d’hébergement pour femmes sans abri. *Santé mentale au Québec*, vol. 18, n° 1, 1993, p. 251-268.

Rapport annuel 2015-2016, Les services aux femmes, Mission Old Brewery. Montréal, 2016.

Rapport annuel 2016-2017, Les services aux femmes, Mission Old Brewery. Montréal, 2017.

RECH, Nathalie. « Pour une politique en itinérance : se mobiliser pour améliorer la condition des sans-abri », dans Shirley Roy et Roch Hurtubise (dirs.), *L’itinérance en question*, Montréal, Presses de l’Université du Québec, p. 117-128.

Roy, S. (1995). L’itinérance : forme exemplaire d’exclusion sociale. *Lien social et Politiques*, (34), p. 73-80.

ROY, Shirley, DUCHESNE, L. « Solitude et isolement : image forte de l'itinérance ? », dans LABERGE, Danielle (dir.), *L'errance urbaine*, Montréal, Les Éditions MultiMondes, 2000, p. 241-252.

SIMARD, Michel. « Entre l'asile et le refuge : repères d'un parcours », *Santé mentale au Québec*, vol. 25, n° 2, 2000, p. 132-152.

ST-AMAND, Nérée. « Interventions opprimantes ou conscientisantes », *Reflets : revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 9, n° 2, 2003, p. 139-162.

STARK, Louisa R. « The Shelter as "Total Institution" : An Organizational Barrier to Remediating Homelessness », *The American Behavioral Scientist*, vol. 37, n° 4, février 1994, p. 553-562.

White, D. (1994). La gestion communautaire de l'exclusion. *Lien social et Politiques*, (32), p. 37-49.

ZENEIDI-HENRY, Djemila et Sébastien FLEURET. « Fixes sans domicile, réflexion autour de la mobilité des SDF », *L'espace géographique*, tome 36, 2007/1, p. 1-14.

SUPPORT VISUEL

Photo de l'extérieur du Pavillon Patricia Mackenzie :

<http://www.missionoldbrewery.ca/fr/nos-actions/ressources-pour-femmes>.

